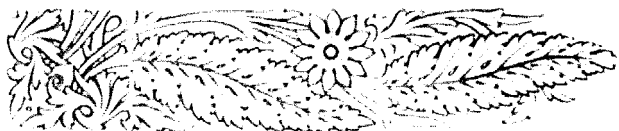


UN CURÉ
CANADIEN



Du même auteur:

Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu, un volume in-8, copieusement illustré, de 600 pages (1905).

Dictionnaire biographique du Clergé canadien-français, 5 volumes in-8 de 600 pages chacun, illustrés de mille portraits (1908-1932).

Essais de Sociologie en 4 plaquettes (1916-1919).

Nos Saints patrons, plaquette in-8 de 80 pages (1921).

Chanoine J.-B.-A. Allaire

UN CURÉ CANADIEN

A LA FIN DU XIX SIÈCLE

ou

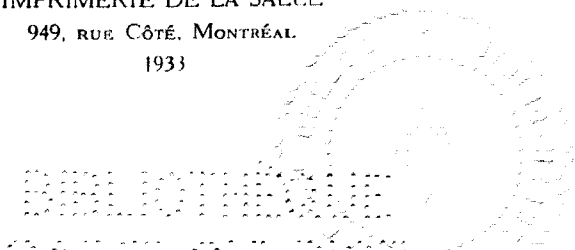
L'ABBÉ ISRAËL COURTEMANCHE



IMPRIMERIE DE LA SALLE

949, RUE CÔTÉ, MONTRÉAL

1933



Nihil obstat:

NEOPOLUS DELORME,

Censor deputatus,

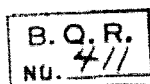
Sancti-Hyacinthi, die 12a Septembris 1932.

Imprimatur:

FABIANUS-ZOELLUS,

Epus Sancti-Hyacinthi,

12a Septembris 1932.





L'Abbé J.-I. COURTEMANCHE

à l'âge de 49 ans.

1896

INTRODUCTION

La biographie, que nous offrons aujourd'hui au public lecteur, est celle d'un humble curé de campagne ayant vécu à la fin du XIX siècle.

En nos années, où les transformations vont vite, il semble que retourner de trente-trois à quatre-vingt-six ans en arrière, c'est s'enfoncer en des temps déjà reculés.

Sur une foule de points, de nos jours on ne pense plus comme alors, on n'agit plus de même façon. L'automobile et la grande publicité par la radio et les journaux ont tout révolutionné.

Il ne reste plus que les vieillards à se rappeler cette époque, apparemment plus lointaine qu'elle ne l'est en réalité.

Avant que n'en disparaissent les derniers vestiges avec ses contemporains, avant que ceux-ci ne s'en aillent en en apportant les meilleurs souvenirs dans leurs tombes, nous avons voulu en sauver quelques-uns.

En racontant les faits et gestes d'un de ses acteurs, nous nous sommes attachés à fixer au moins l'existence que menait le clergé paroissial de cette époque, aussi intéressante que différente de la nôtre.

C'est incomplet comme ensemble. Pour embrasser toutes les situations, il nous aurait fallu plus qu'un volume et souvent sortir du cadre, que nous nous étions tracé. Mais tout de même le rideau est levé sur d'assez vastes horizons pour procurer une suffisante idée de cet heureux passé.

INTRODUCTION

Notre curé a coulé toute sa vie dans les limites du seul diocèse de Saint-Hyacinthe, qui après tout ressemblait à toutes nos autres circonscriptions ecclésiastiques.

Il a eu son berceau et grandi dans une paroisse de colonisation, comme l'ont été à leurs débuts tous nos centres devenus prospères; il a étudié, écolier et clerc, dans un séminaire, traversant les mêmes misères que toutes les institutions similaires du Canada; il a servi dans les vicariats d'antan et régi trois cures, l'une émergeant des broussailles d'une conquête sur le protestantisme, une seconde naguère mission sur les confins de paroisses plus anciennes, et une troisième en parfaite organisation, dont la population plongeait ses racines dans une de nos plus vieilles seigneuries; il a visité et connu son pays; il l'a comparé avec l'Europe. Et, au milieu de tous ses ministères, il a manifesté les plus solides et aimables qualités de pasteur et d'ami.

En un mot, c'était une figure sympathique, que tous aimaient. Il a été élève, professeur, vicaire, curé, partout apprécié. Et il est mort avec son siècle, n'en ayant vécu exactement que les cinquante-trois dernières années.

Somme toute, c'est une carrière, non d'exception, dans laquelle nous voyons ce qu'ont été tant d'autres de son temps.

Puis nous n'avons pas négligé son entourage, peuple et clergé, ainsi que la description des régions, où il se sanctifia.

L'auteur.

LIVRE I

L'ENFANT

(1847--1860)

—

CHAPITRE I

NAISSANCE ET BAPTÊME. — PRÉNOMS ET SAINT PATRON. — A L'ÉGLISE EN PLEINE TEMPÊTE.

L'abbé Joseph-Israël Courtemanche, ancien curé de Saint-François-Xavier-de-Sheffield, de Saint-Louis-de-Bonsecours et de Saint-Roch-sur-Richelieu, est né à Saint-Jude, comté de Saint-Hyacinthe, le 26 mars 1847.

A cette date, soufflait depuis le matin une violente tempête canadienne de fin d'hiver. Peut-être a-t-elle hâté la venue de l'inconscient enfant en notre vallée de larmes ?

La mère alors en promenade chez ses sœurs du Quatrième rang, voyant persister et grossir les premiers tourbillons d'une neige déjà épaisse, eut peur d'être dégradée et avança l'heure de son retour, non sans souffrances. Le bébé était présenté le soir de ce jour aux caresses de ses aînés.

Il était bien frêle le petit et ne présageait nullement qu'il deviendrait le digne rejeton de ses robustes ancêtres, comme eux un colosse de six pieds.

Non pas tant parce qu'on craignait pour sa vie que parce qu'on était bon chrétien, on ne voulut pour aucune considération retarder de le porter à l'église. Malgré le mauvais temps qui continuait de sévir, on lui procura ainsi l'importante et toujours pressante grâce

de la régénération spirituelle, le lendemain même de sa naissance.

Comme on était dans le mois de saint Joseph, il convenait de lui donner d'abord ce puissant intercesseur pour patron, puis la mère tenait au nom d'Israël. Il lui rappelait un peuple choyé entre tous, si exceptionnellement protégé et dirigé par Dieu, qu'elle croyait par là attirer sur son fils des attentions semblables de la part du Très-Haut. Et elle ne s'est peut-être pas tant trompée. Le nouveau-né s'appellera donc Joseph-Israël.

Il est malheureux que plus tard on ait préféré « Misaël » au choix si judicieux de la maman. Ce n'était pas une abréviation, mais une substitution pure et simple, qui ne s'explique que par une habitude condamnable, trop répandue à cette époque, de ne pas s'en tenir assez aux noms officiellement donnés, seuls véritables. Dans la famille n'avait-on pas déjà Angèle pour Angélique, Fiacre pour Amable et Lizette pour Marie-Louise, et n'eut-on pas un peu plus tard Lana ou Eléonore pour Adéline ?

Dans tous les cas, au foyer familial on a toujours désigné l'enfant sous le nom de Misaël, et lui-même de bonne foi jusqu'au jour, où il dut lever son baptistaire pour son admission dans la cléricature, signa-t-il de sa plus belle écriture « Mizaël ».

Le cortège pour le baptême du bébé avait été vite formé. A la maison était sa tante Azarie Courtemanche en qualité de garde-malade, ce sera la marraine; on invita l'excel-

lent voisin Joseph Roy comme parrain, et sans plus en route.

Les deux braves, sans broncher, affrontèrent la tempête, qui rageait sans répit et de plus bel. La neige était maintenant montée à la hauteur des clôtures. La rafale aveuglait. Mais n'importe !

La marraine s'enveloppe soigneusement dans la berline, ayant sur ses genoux le poupon non moins emmaillotté; le parrain s'installe debout derrière le véhicule, et en avant la Blanche. Celle-ci souvent nageait plutôt qu'elle n'enjambait, allant docilement sans guides, à la parole, s'écrasant parfois dans les bancs presque ininterrompus de la neige durcie, et repartant après avoir repris sa respiration; le parrain, de ses bras tendus, empêchait la carriole de chavirer. Il fallut près d'une heure pour franchir la distance pourtant courte des douze arpents.

C'est le curé, alors l'abbé André Provençal, qui administra le baptême.

Ce jeune prêtre, pas encore âgé de trente ans, n'était à Saint-Jude que depuis guère plus d'un mois. Aussitôt, il pouvait juger de quelle trempe étaient les familles de sa nouvelle paroisse.

Il s'en est éloigné trop tôt, trois ans seulement plus tard, pour Saint-Césaire, dont il a été le pasteur aimé et vénéré, pendant rien moins que trente-neuf ans. Il était originaire de Château-Richer et est mort en 1889, à l'âge de 71 ans.

CHAPITRE II

SA FAMILLE. — LE PÈRE ET LA MÈRE. —
LA PAUVRETÉ DES DÉBUTS.

La famille Courtemanche, qui venait de présenter à l'Église son troisième enfant, était loin d'être aussi riche en biens temporels qu'en vertus chrétiennes. Comment du reste pouvait-elle être fortunée, même simplement à l'aise, quand elle ne s'était que tout récemment transplantée en pleine forêt ? Si elle avait eu des rentes, elle ne s'y serait certes pas enfoncée jusque-là.

Le père, du nom de Narcisse, colon de race, n'avait pas même attendu ses vingt ans pour songer à s'établir. Né à Saint-Antoine-sur-Richelieu le 18 novembre 1823, il était arrivé à Saint-Jude dans les bras de sa mère, au printemps de 1825 ; jeune, il y avait connu le travail pénible et les privations. Dès avant l'âge de dix-huit ans, avait-il dû aller gagner son premier argent sur une ferme américaine du Vermont. Il en était revenu possesseur d'un cheval fraîchement harnaché, avec lequel il alla bientôt, par un inoubliable dimanche après-midi, rendre visite à sa future épouse.

Sans tarder davantage, mais en s'endettant de presque tout, il avait acquis d'un de ses frères une terre, entièrement restée en bois debout, bien que celle-ci ne fût pas loin du

village de Saint-Jude, sur la rive droite ou méridionale de l'humble rivière Salvail.

Il était alors si pauvre, qu'il n'avait sur les épaules qu'une bougrine jaunie et rapiécée; il n'en avait pas d'autre encore, au jour de ses noces.

Sa blonde, ah ! pas blonde du tout par exemple, plutôt brune, de onze ans plus âgée,



NARCISSE COURTEMANCHE

ANGÈLE GOSSELIN

Ses père et mère

l'aima quand même; lorsque plus tard baissait, par moments heureusement passagers, le diapason de sa vieille affection pour lui au cours des inévitables contradictions de la vie à deux, elle protestait que ce n'était qu'à cause du gentil cheval et des agréables tours de voiture en perspective qu'elle lui avait accordé sa main.

Le jeune époux était tout de même de son côté un bel homme, de prestance peu ordinaire, dont pouvait aisément s'amouracher une

amante même d'âge mûr; bien conformé, teint rose, il était presque un géant des toujours captivants contes de fées, mesurant ses six pieds et un pouce et demi de hauteur.

L'épouse, Angélique, pas aussi grande il s'en faut, fille d'Amable ou Fiacre Gosselin et de Catherine Dupré, était âgée de trente ans à son mariage, étant née au Quatrième rang, le 5 juillet 1812, au début de la guerre contre les États-Unis. Les malins attribuaient à cette coïncidence son esprit légèrement belliqueux. Tout de même, quel tendre cœur battait dans sa poitrine !

Ce n'est pas tant, en réalité, aux récits de combats qu'aux histoires abracadabrantes de revenants et de sorcières de son père que fut bercée son enfance; originaire de l'île d'Orléans, celui-ci en avait apporté un inépuisable répertoire. Lui-même, jusque sur les rives du Richelieu, prétendait-il, n'avait-il pas été poursuivi maintes fois par des feux-follets et des troncs d'arbres haletants, qui en arrivant derrière lui se mâtaient brusquement sur sa maison; il avait en outre délivré quelques loups-garous.

Que de soirées, les fleurettes des amoureux avaient été entrecoupées par ces narrations toujours animées de l'intéressant vieillard !

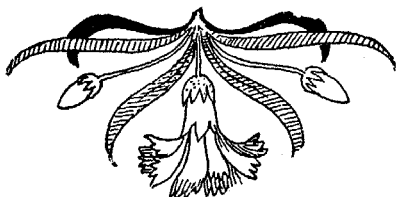
Angélique, communément appelée Angèle, était en effet aussi petite de taille que son mari était grand. A les voir ensemble de loin, on aurait cru un père avec son enfant. Aussi marchaient-ils rarement côte à côte; cela prêtait trop aux quolibets.

Mais la petitesse de sa taille, non plus que son défaut de beauté et son teint basané, ne

l'empêchait de jouir d'une robustesse à toute épreuve. Active et adroite, aimant l'ouvrage, elle fut en tout temps la précieuse coopératrice de son mari; c'était pour le colon une véritable « colonne », selon la pittoresque expression du curé Labelle. Jamais arrêtée par la maladie, elle n'en ressentit effectivement les premières atteintes que quelques heures avant de mourir, à l'âge avancé de soixante-onze ans.

Somme toute, les deux vaillants époux rivalisaient avantageusement de zèle pour ouvrir leur terre et se créer un attrayant foyer; ce en quoi ils réussirent aussi vite qu'ils l'escomptaient.

Ils s'étaient mariés à Saint-Jude, le 17 janvier 1843.



CHAPITRE III

LA PAROISSE NATALE. — HISTOIRE ET DESCRIPTION. — LA VIE PRIMITIVE DE SES PIONNIERS.

Saint-Jude, en l'année de la naissance de l'abbé Courtemanche, finissait exactement son premier quart de siècle; c'était donc encore les débuts.

Cette paroisse était la deuxième de la seigneurie de Saint-Ours, dans le fond de ses terres, qui s'étendaient du fleuve jusqu'à la rivière Yamaska, sur deux lieues de largeur et sept de longueur.

Pierre de Saint-Ours, l'heureux premier propriétaire de ce domaine, gentilhomme de l'antique noblesse française, ancien capitaine au régiment de Carignan, bien que peu riche, n'en avait pas moins bellement amorcé la colonisation. Commencée sur les rives du fleuve, elle avait grâce à ses entreprenants héritiers vite gagné vers le Richelieu, l'avait traversé, puis après avoir ralenti sa course avait enfin continué vers la rivière ou le ruisseau Salvail.

C'est en 1793 que furent signés les premiers contrats de concessions sur le futur territoire de Saint-Jude. Alors on s'y assurait des terres à bois dans ses superbes pruchières, pinières et érablières. Quelques-uns y jetaient aussi de la sorte des jalons pour le rayonnement de leurs familles. Presque tous ces

intelligents et prévoyants censitaires étaient des cultivateurs de Saint-Ours, Saint-Denis et Saint-Antoine.

En 1812, ils n'y avaient toutefois pas défriché plus que vingt arpents. A peine la forêt en avait-elle été percée et sillonnée de rudimentaires voies d'accès. Mais de cette année, la conquête du sol s'accéléra-t-elle en cet endroit comme par enchantement.

Si bien que, peu après, on y réclamait l'établissement d'une desserte religieuse, et c'était loin d'être prématuré, puisque dès son ouverture, en 1822, cinq cents communians en remplissaient la chapelle, pendant qu'une dîme de cinq cents minots de grains garantissait la sustentation convenable du nouveau curé.

Les récents « brûlés » avec leurs cendres fertilisantes donnaient l'illusion d'un fonds partout plus fécond, et le progrès s'accroissait de mois en mois. Tellement que les soixante bancs de l'église temporaire ne tardèrent pas à être insuffisants.

Bientôt même on parla de morceler en trois la jeune paroisse; des requêtes demandaient en effet à l'évêque une église du côté de Saint-Ours, au Quatrième rang, et une autre du côté de Saint-Hyacinthe, à Saint-Amable. Celle-ci seule fut d'abord accordée en 1840, par la fondation de Saint-Barnabé; l'autre ne surgit qu'en 1908, sous le vocable de Saint-Bernard.

Il ne faut pas croire néanmoins que Saint-Jude, dans son accroissement rapide, ait passé d'emblée à sa prospérité actuelle. Les camps ou chantiers étaient nombreux il est vrai, mais combien primitifs, tous en bois ronds, à l'orée

de la forêt; et celle-ci continuait à dominer. L'embryonnaire village, déjà prétentieusement décoré du nom de Rochville, ne commença pour sa part à figurer que piètrement comme tel vers 1830. La pauvreté, chrétiennement acceptée, qui ne rend nullement malheureux, régnait en maîtresse sur tous les points de la localité. Après avoir rudement besogné tout le jour, sous le soleil du bon Dieu, au chant des oiseaux, comme on se reposait délicieusement le soir, autour du petit feu fumant, qui tenait en respect les voraces maringouins !

Saint-Jude, ainsi que découpé maintenant par les paroisses limitrophes, couvre environ deux par deux lieues, soit trente-six milles superficiels, entièrement contenus dans la vallée de la petite rivière Salvail; celle-ci, au parcours de pas plus que quatre lieues, y coule dans un lit creusé sans parcimonie. Avec ses multiples coulées tributaires souvent guère moins profondes, elle fait fonction de drain parfait pour toute la région.

Quoique le sol n'en soit pas des plus productif, il n'est pas non plus aride dans son ensemble, tant s'en faut; ses habitants y vivent dans une honnête aisance. Que désirer de plus en attendant le ciel, qu'on s'y souhaite consciencieusement à chaque premier de l'an. A quoi bon envier les trop lourds et, à tout considérer, les si embarrassants et si dangereux trésors des millionnaires.



CHAPITRE IV

LA MAISONNÉE. — LES GRANDS-PARENTS, PARENTS ET ENFANTS. — L'ÉDIFIANTE ATMOSPHÈRE FAMILIALE.

Les premiers, auxquels sourit le mignon Joseph-Israël, furent, outre son père, sa mère et ses deux vieux aïeuls paternels, un jeune frère de trois ans, du nom de Léandre, et une sœur de près de deux ans, Adéline. Avec deux autres sœurs, qui s'adjoindront à ce groupe dans la suite, Aurélie, le 24 décembre 1848, et Marie, le 1 septembre 1850, ce sera la maisonnée, au sein de laquelle grandira l'enfant.

Il y respirera une atmosphère toute chrétienne pour la virile formation de son caractère et la préparation de sa carrière de zélé prêtre du bon Dieu. Heureux les héritiers du ciel aussi bien partagés, quand un si grand nombre, hélas ! tombent dans des milieux protestants ou idolâtres, peut-être encore pires avec des parents sans cœur comme en produit tant notre civilisation moderne ! Inutile d'ajouter que notre futur lévite a été toute sa vie infiniment reconnaissant de cet inappréciable attention de la divine Providence à son égard.

Plus que cela, elle lui a épargné jusqu'aux dangers de la promiscuité souvent malsaine de la ville, en plaçant son berceau dans une de ces paisibles campagnes, où l'on prie, travaille et se sanctifie si efficacement.

Là, comme naturellement, son âme s'imprégna de foi vive, de charité ardente, de douce piété; c'est effectivement de ces régions bénies que surgissent la plupart de nos élites, et il en devint une de son côté dans toute l'acception du terme.

Avec quelle tendresse le grand-papa et la grand'maman choyaient leur intelligent petit-fils; à ses yeux personnifiaient-ils aussi la bonté dans ce qu'elle a de plus attirant. De fait ils la lui prodiguèrent de même façon jusqu'à la fin. Lui les en payait amplement en leur manifestant de plus en plus une confiante affection.

Le père, c'était plutôt, pour lui comme pour son frère et ses sœurs, l'autorité incarnée, quelque peu austère, bien que constamment juste. Le fait est qu'un regard de sa part ou la seule évocation de son nom était magique pour maintenir parmi eux le bon ordre ou le ramener; pourtant il reprimandait rarement, encore moins usait-il de corrections corporelles.

On connaissait sa manière d'entendre l'esprit de concorde fraternelle et d'obéissance aux supérieurs, et d'avance on s'y conformait. Avec lui le rôle des parents et des enfants ne fut jamais interverti; à chacun strictement le sien. Il n'aurait pas souffert que l'un d'eux lui répliquât dans un cas de divergence d'opinions. Du reste cela n'arrive aux subordonnés que lorsqu'on leur laisse prendre trop d'empire.

La mère, à l'instar de bien d'autres d'ailleurs, n'était pas si promptement comprise. Combien de fois elle était acculée à simuler de

l'humeur pour gagner son point ! C'est qu'elle se montrait le cœur de la famille, autant que son mari en était la tête. Toujours elle était prête à accorder les requêtes, tandis que lui comme instinctivement était plutôt enclin à les rejeter.

Le bon aïeul, quoique sans fonction spéciale auprès des jeunes, était pour eux un exemple vivant de ce qu'on doit avoir été pour atteindre à une enviable vieillesse. On apercevait bien un peu de rudesse dans son tempérament, parfois les soubresauts d'un chef qui après avoir longtemps commandé n'a plus rien à conduire; il s'en plaignait à ses petits enfants. Mais il était si foncièrement religieux qu'il rachetait ces menus défauts par de précieuses qualités.

Il se délectait particulièrement à rappeler aux bambins attentifs les gloires ancestrales, le courage et la noblesse du premier Courtemanche canadien, le patriotisme de son père et de son grand-père sur les champs de batailles, leur force athlétique; lui-même n'avait-il pas un hiver gardé les frontières contre les Américains, en 1812 ?

C'est aux récits du vénérable vieillard que le futur curé Courtemanche s'éprit d'une vive affection pour toute la lignée de ses ancêtres et qu'il devint plus ardemment amoureux de sa race.

Quant à la si douce aïeule, plus détachée des biens de la terre, elle ne parlait plus guère depuis longtemps que de l'au-delà et du bonheur qui nous y attend, se plaisant tous les jours plus que jamais à égrener, du matin au

soir et souvent des parties de nuit, le vieux chapelet de sa première communion. « Aimez bien le si bon Jésus, soyez sages comme lui et pour lui », répétait-elle fréquemment aux jeunes oublieux, qu'emportait un plaisir trop bruyant. C'est elle qui leur enseignait leurs prières et les leur faisait régulièrement réciter à ses genoux, qui dans les chagrins et autres souf-



La douce aïeule

frances était leur grand recours, leur confidente, leur conseillère et consolatrice. De sa craquante berceuse, toujours la même, elle suppléait ainsi la mère, à toute heure si entièrement absorbée par les besognes les plus variées.

Enfin, pour Joseph-Israël, il y avait son grand frère et ses trois sœurs, ses compagnon et compagnes de chaque instant au travail et surtout aux jeux.



CHAPITRE V

LA TERRE PATERNELLE. — SES DEUX MAISONS SUCCESSIVES. — COMMENT ON DÉFRICHAIT ET SE REPOSAIT.

On peut facilement s'imaginer l'état primitif du milieu où naquit et grandit le jeune Joseph-Israël, quand on sait que le premier arbre de la ferme paternelle n'avait été abattu qu'à la fin de l'hiver 1842 et que beaucoup des chantiers du voisinage n'étaient guère plus avancés, que vingt ans auparavant, pour y élever la chapelle, à douze arpents de là, on avait dû s'attaquer également à la forêt par une corvée plénière des paroissiens.

C'est exactement le 10 janvier 1842, cinq ans seulement avant la naissance de l'enfant, que le père avait acheté sa terre. Arpentée par Benjamin Cherrier à la réquisition du seigneur Roch de Saint-Ours le 4 mai 1801, elle avait été aussitôt concédée à Antoine Lemay moyennant les faibles redevances ordinaires des cens et rentes, qui en partie ont été maintenues jusqu'à ce jour. Ce premier acquéreur étant mort sans en avoir tiré le moindre parti, sa veuve la vendit à Prosper Cloutier le 18 février 1829 pour le prix de 38 francs. Un an plus tard, le 24 mars 1830, elle en passa aux mains des Courtemanche, au prix de 300 francs, pour ensuite leur rester quatre-vingt-dix ans. Le premier d'entr'eux, Olivier, la céda à son

frère Sylvain, le 10 mars 1831, pour 200 livres, et ce dernier à son autre frère Narcisse pour 500 francs, plus des arrérages et droits seigneuriaux, la montant en tout à 700 francs, soit \$117 de notre numéraire actuel.

L'année qui précéda son mariage, Narcisse Courtemanche y avait fait un premier abatis, qu'il balaya aussitôt par le feu; il en bûchait activement le deuxième, lorsque le 17 janvier 1843 il s'adjoignit la courageuse compagne de sa vie.

Celle-ci, en attendant la construction d'un abri, acheva l'hiver chez son père. Et quand, au printemps, les flammes en ardentes coopératrices eurent de nouveau secondé le défricheur, elle venait partager son étroit camp de bois rond, entre les souches calcinées.

Ni spacieuse, ni belle, la résidence toute neuve ne mesurait que vingt pieds par vingt et n'avait que son rez-de-chaussé, avec un grenier comprimé sous son comble en simples planches aux fentes recouvertes. Plus tard, après avoir lambrissé également de planches tout l'extérieur de l'immeuble, on lui a donné, sans luxe toutefois, un peu plus de fini à l'intérieur; mais il n'a jamais été agrandi. Il a subsisté quatorze ans, et Joseph-Israël y a vécu ses dix premières années.

Quand le défrichement eut ouvert l'horizon jusqu'à la rivière Salvail d'un côté, jusqu'à la coulée des Framboises de l'autre, et élargi la clairière jusqu'au village, que les récoltes furent devenues plus abondantes, en 1857, on remplaça cette hutte des rudes débuts par la

plaisante maison que l'on voit aujourd'hui s'affaissant sous le poids de l'âge.

Celle-ci, en ce pays nouvellement conquis sur la forêt, fut sans contredit le monument admiré de l'époque, étant vaste, élégante, en brique solide, avec galerie en avant et perron en arrière; divisée en quatre grandes pièces, avec excellent galetas sous son toit aux rebords recourbés, elle offrait un confort, dont tous ses occupants jouirent d'autant plus qu'ils avaient plus souffert dans le chétif réduit des premiers jours.

Le maître de séant en avait été comme grandi du coup dans l'opinion de ses concitoyens. Après cela, il en fut vite porté aux plus hautes dignités de la paroisse. Dès février suivant, il était conseiller municipal, maire en 1863, juge de paix, commissaire d'écoles et de la petite cour, président des syndics pour la réédification du presbytère et la restauration de l'église, marguillier. Évidemment tout était changé au foyer. Celui-ci avait été de ce fait transformé en rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans la localité. Et combien le père s'en montrait fier !

Inutile d'ajouter qu'il avait fallu peiner pour obtenir ce résultat. Cela démontre une fois de plus ce que produit le travail intelligent et persévérant.

C'est que de fait tous mettaient l'épaule à la roue sur cette ferme, les enfants comme les autres, au fur et à mesure que se développaient leurs forces.

La première aubaine qui y était tombée du ciel était la dot de l'épouse, au montant de

mille francs, toute une fortune pour le temps. Sur le champ, on avait résolu d'en défalquer de quoi libérer le fonds de son hypothèque, mais le vendeur s'y refusa complaisamment en déclarant qu'il n'était pas pressé. Alors on appliqua toute la somme en salaires pour se faire aider, et dame ! si en ces jours-là on se faisait aider pour mille francs ou \$166.

Puis ce qui ne manqua pas de favoriser singulièrement les débutants, ce fut encore de recevoir en pension le père et la mère de l'époux, qui après avoir consciencieusement payé pour être logés et nourris, travaillaient à l'égal d'engagés.

Le grand-père Jean-Baptiste Courtemanche, en dépit de ses soixante-sept ans, était resté valeureux. Il se dévoua désormais tout au bénéfice de ses hôtes, comme si c'eût été pour lui-même.

Le premier sur pied, chaque matin, il fournissait habituellement une longue journée, y déployant souvent son extraordinaire force musculaire. A quatre-vingts ans, pour gagner un pari, il avait rasé à la faucille, ses deux arpents de blé, entre deux soleils. Un peu auparavant, dans l'espace de douze mois, il avait coupé ses quatre-vingts cordes de bois de trois pieds, à l'étonnement de tout son monde ; ce qui ne s'est vu qu'une fois dans la région. En nos temps de championnats de toute sorte, il en aurait sûrement conquis plusieurs et haut la main.

Quand il travaillait avec son fils, comme lui un colosse aux reins d'acier et d'un contre-poids de deux cents livres, il savourait la petite

vanité de se montrer le plus fort. En soulevant le bout le plus lourd, il lui disait le plus tranquillement du monde: « Prends ton temps, je suis bien accotté ». Il était des plus intéressants de les voir ensemble arracher des souches. Ils les déracinaient grosses et drues. C'est ce qui achève d'expliquer que la terre, dans sa majeure partie, ait été si rapidement livrée à la culture.

Ne se contentant pas alors de semer et de moissonner, et d'élever des animaux, on y avait établi quelques moindres industries connexes. C'est ainsi que l'on exploitait, en arrière, sur le dos de cheval, une potasserie domestique pour utiliser les cendres d'abatis, de même qu'une érablière par-delà la coulée des Framboises; puis leur avait-on adjoint un assez important commerce de farines et de cuirs, quand chaque famille possédait son four à cuire le pain et sa cordonnerie.

Dès 1854, la venue du blé s'était annoncée des plus belle. Le père Amable Gosselin, qui s'en était grandement réjoui, avait dit à son gendre Narcisse: « Je viendrai le voir, même si je meurs ». Or il décéda le 13 juin de cette année, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. L'hiver suivant, pendant que le blé séchait au grenier, on l'entendit une nuit le palper et en échapper quelques grains par une fente du plancher, sur une gazette d'en bas. « Écoute, souffle tout bas Narcisse apeuré à sa femme non plus rassurée, ton père Fiacre, qui examine notre blé. » Ni lui ni elle ne se leva. Mais, ils n'en restèrent pas moins convaincus que c'était tel qu'ils le pensaient. Le lendemain matin, bien entendu, rien n'était dérangé.

Il est facile de reconstituer la vie, que l'on menait en ces commencements. Les enfants s'élevaient au grand air, grillés, un peu charbonnés, aidant parfois, nuisant plus souvent, mais croissant tous les jours en vigueur comme en vertus.

Le soir, on tombait de fatigue, mais le lendemain on se levait aussi dispos que si rien n'avait été fait la veille.

Dans le camp primitif, les deux garçons avaient leur grabat au grenier, où ils grimpaient par une échelle fixée au mur, tandis que les autres étaient installés en bas; les deux couples y avaient leurs couchettes aux longues pattes avec ciels de lits et les trois fillettes une prosaïque boîte roulante, dissimulée sous une des grandes couchettes le jour et tirée au milieu de l'unique pièce le soir. C'est ainsi que tous trouvaient où reposer leurs membres, épuisés pour les uns par le travail, pour les autres plutôt par le jeu.

Dans la nouvelle demeure, il y avait, outre la cuisine et la vaste salle des réceptions, deux bons cabinets ou chambres à coucher pour le père et le grand-père; au grenier étaient deux autres confortables chambres pour les enfants.



CHAPITRE VI

LA FERME ET LE PAYSAGE ENVIRONNANT. —
SON FRÈRE ET SES SOEURS. — LES AMUSEMENTS. —
LA MESSE BLANCHE.

La ferme Courtemanche, comme ses voisines, est une tranche étroite de trois arpents par trente, située au septième rang de la seigneurie de Saint-Ours ou rang Salvail, sur la plage droite ou méridionale de la rivière de ce dernier nom, en amont de l'église. Comme la maison et ses dépendances sont en bordure du chemin et que celui-ci ne suit pas les capricieux méandres du cours d'eau, elles en sont à cinq arpents. Le terrain, qui les en sépare, est légèrement ondulé; en face, plus à distance, coule l'affluent des Framboises, au fond d'un ravin.

Sans ces accidents de la géographie locale, tous en profondeurs, qu'on n'aperçoit pas de prime abord, c'est de tous côtés la plaine uniforme, monotone, sans horizon à proprement parler, sans panoramas. Le paysage pourtant ne manque pas pour cela tout à fait de charmes.

Les enfants, pour n'en avoir pas connu d'autres, l'aimaient beaucoup. Et n'y trouvaient-ils pas amplement de distractions ? Là, manœuvrait tout un monde, à ne leur en point laisser désirer davantage. Il y avait, de leur temps, quantité de fraises ainsi que de fram-

boises, des nids d'oiseaux à visiter dans tous les taillis; à l'ombre du bois il y avait de la chasse aux perdrix et aux lièvres, et, en bas des côtes, de l'onde pour la pêche et le canotage, sans compter une sucrerie et des champs assez étendus pour leur fournir du travail.

Puis pour jouer et jouir en faut-il tant ?

Ils n'auraient sûrement pas été peu surpris d'entendre affirmer qu'il y avait mieux ailleurs. Quand ayant grandi, il s'en éloigna, ils n'habitèrent ni ne traversèrent jamais de contrée si favorisée qui leur enlevât entièrement la douce conviction de leurs premiers ans. Longtemps après leur départ, ils chantaient encore : « O beau Saint-Jude ».

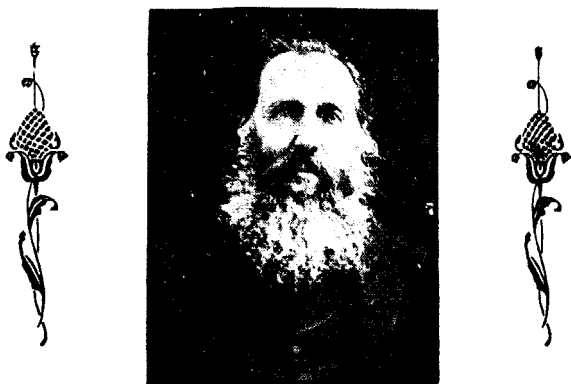
Surtout lorsqu'ils étaient cinq petits frères et sœurs, à peu près du même âge, qui sympathisaient, tout autour d'eux revêtait aisément un continuel décor de fêtes. Il n'y avait pas sept ans d'intervalle de l'aîné à la benjamine.

Léandre, le plus âgé, était venu au monde, le dimanche 26 novembre 1843. Plutôt grave, mais aimable autant que laborieux, il s'annonça de bonne heure comme le futur successeur de son père; l'agriculture lui plaisait. A tout, sur la ferme, il accordait le plus vif intérêt. Il n'était pas long que déjà il conduisait les chevaux comme un homme. Ce sont ces aptitudes et ces goûts, qui ont permis à son frère cadet de se livrer sans entrave à un tout autre idéal, puisque l'un d'eux suffisait au père tant pour le présent que pour l'avenir.

Doué d'une voix juste et agréable, il fredonnait souvent aux plus jeunes des airs joyeux ou pieux, leur faisant à leur tour pratiquer des

chansonnettes ou cantiques. Dès l'âge de dix-huit ans, il était admis au chœur de chant de l'église; à vingt-six ans, il en devenait le maître-chanteur ou maître de chapelle, et le fut ensuite jusqu'à l'âge avancé de soixante-deux ans, soit durant trente-six ans.

Bon chanteur et en outre violonneux recherché, il éprouva tant de jouissances pendant sa vie de galant cavalier qu'il la prolongea,



Son frère Léandre

jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Alors il avait eu cent blondes bien comptées, et épousait en définitive Hermine Dufault du voisinage, en 1872, après avoir été inutilement si loin.

Acquéreur de la propriété de son père, il y a élevé ses sept enfants: Emma, Hermine la religieuse, Alphonsine, Alma, Marie-Louise, Léopold et Joseph; et ne s'en éloigna que dans sa vieillesse pour se retirer au village. Son père, en partant, la lui avait cédée en 1882, au prix de \$3,000. Lui-même, après avoir continué de

l'exploiter vingt-quatre ans, la revendait à son fils Joseph, en 1906. Mais celui-ci étant décédé jeune le 26 mars 1920, le bien est passé, quelques années plus tard, en mains étrangères.

Léandre est mort, le 10 janvier 1915, à l'âge de soixante-onze ans.

Adéline, qui le suivait, était née le mardi, 10 juin 1845. Caractère plus enjoué, elle eût été volontiers de tous les ébats, mais à chaque instant on la requérait au travail; il lui fallait laisser là jeux et plaisir pour les occupations les plus sérieuses. On eût dit que sa mère attendait ses services depuis longtemps, quand elle commença à l'aider.

Vraie fille de son père, elle se délectait comme lui à tout ce qui est grand; les nobles distinctions la fascinaient. Rien ne lui aurait tant plu par exemple que d'être instruite; mais elle ne posséda jamais qu'une science d'école primaire, ainsi que d'ailleurs ses autres sœurs et son frère Léandre. Surtout elle était douée d'un cœur d'or sans alliage. Son dévouement ne connut jamais de bornes.

Mariée au menuisier Jean-Baptiste Allaire, à l'âge de dix-neuf ans, le 24 octobre 1864, elle éleva aussi sept enfants: Arthur devenu prêtre, Amanda, Côme, Herminie, Azama, Orphidas et Léa. Après avoir habité Saint-Barnabé, Saint-Jude et Westboro dans le Massachusetts, elle est décédée à ce dernier endroit, en lointain exil, le 24 octobre 1882, à l'âge prématuré de trente-sept ans; mais ses restes, ramenés au Canada, ont été inhumés à Saint-Jude.

Après Joseph-Israël qui venait ensuite, c'était Aurélie. D'une constitution moins ro-

buste que les autres, elle se mêlait moins aux amusements; comme le labeur, ceux-ci la fatiguaient vite; jusqu'au moindre effort mental qui la lassait. Tout de même elle tirait encore passablement son épingle du jeu. A l'instar



Ses trois sœurs

AURÉLIE

ADÉLINE

MARIE

d'Adéline, elle recherchait volontiers ce qu'on appelait la grandeur. Aussi combien fière fut-elle le jour où, le 12 janvier 1876, elle épousait un des marchands du village, l'Écossais canadienisé du nom de Guillaume Wilson.

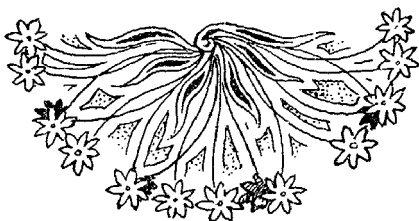
Des six enfants que Dieu lui a donnés, elle n'en a gardé que deux, Alice et Wilfrid. Elle est décédée, le 19 octobre 1902, et son époux la suivit de près dans la tombe, le 31 mai 1904.

Enfin Marie, la plus jeune, était née un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, ce qui explique sa tendre et inébranlable dévotion à cette Mère du ciel. Demi-religieuse par tempérament, elle avait une vocation prononcée comme ménagère de presbytère et ne se sépara plus de son frère Joseph-Israël, à partir de son entrée en cure jusqu'à sa mort. Rentière dans la suite chez son neveu aussi prêtre, elle a terminé sa carrière chez lui, le 25 décembre 1927, à l'âge de soixante-dix-sept ans, célibataire.

En dehors des heures de travail, la plus vive gaieté régnait au sein de cette jeunesse débordante de sève. Qui dira la multiplicité de leurs jeux, appris de camarades ou inventés par eux selon les circonstances ?

Mais la récréation par excellence du jeune Joseph-Israël était la célébration tranquille de sa messe blanche; le futur lévite s'y exerçait déjà avec amour à ses sublimes fonctions de plus tard. Il s'installait alors un autel tant bien que mal, l'ornait des plus brillants pissenlits, des plus fraîches marguerites, de boutons d'or, et pour le reste se rapprochait le plus possible de ce qu'il avait remarqué à l'église; l'une de ses sœurs, le plus souvent Marie, le servait alors. Il simulait la communion avec des tranches de patates crues; ce qui toutefois ne flat-tait le goût de personne.

Un peu auparavant, le petit prêtre en herbe, pas toujours aussi sage, avait eu une aventure qu'il n'oublia jamais. Étant allé suivant sa coutume quotidienne chez parrain le tout proche voisin, il s'y montrait par trop bruyant ou entreprenant. Celui-ci impatienté lui signifie de sa voix la plus décidée: «Va-t'en ou je t'écorche vif et j'étends ta peau sur la clôture.» Sa peau sur la clôture, voir ainsi sa peau; quelle cruauté, pensez-y ! L'impression fut telle chez le bambin qu'il s'enfuit sur le champ et fut longtemps cette fois sans y retourner. La menace avait encore mieux porté que ne l'aurait cru son auteur.



CHAPITRE VII

SON ENTRÉE A L'ÉCOLE. — LES INSTITUTEURS FORTIER ET LAMOUREUX. — LEUR ENSEIGNEMENT.

En septembre 1852, à l'âge de cinq ans, le petit Joseph-Israël se dirigeait timidement vers l'école du village, pour la première fois. Entre ses deux aînés ses mentors, serrant son abécédaire entre ses doigts, il éprouvait chemin faisant de fortes émotions. Tout de même il l'avait désiré et était content. Mais, se demandait-il, qu'est-ce que cette école, où l'on s'enferme pour s'instruire ? Il y avait du mystère à ce sujet dans son intelligence à peine ouverte.

Il est bien trop jeune pour cela, avait récriminé la mère; mais ici c'est le père qui menait, et cinq ans c'était l'âge. Tous ses enfants entrèrent à l'école sans être plus vieux et y restèrent tout le temps qu'ils le voulurent, même davantage.

Lui-même souffrait trop de ne l'avoir fréquentée que onze mois. N'en sachant pas assez pour lire couramment et que juste pour signer machinalement son nom « Nercuse Courtemenche » comme à son mariage, il refusait d'exposer à pareille ignorance ceux qui dépendaient de lui sous ce rapport.

Plus que cela, se constitua-t-il, énergiquement et en toute humilité, élève avec ses enfants pour compléter ses anciens rudiments de lec-

ture, de calcul et d'écriture. Pendant qu'eux profitaient des classes du jour, lui assistait avec assiduité à des cours du soir, recevant les leçons successivement des mêmes professeurs Fortier et Lamoureux. Puis le dimanche surtout il pratiquait dur, souvent de concert avec ses jeunes étudiants de la maison, particulièrement avec le petit Joseph-Israël, qui n'avait pas tardé à prendre les devants.

A la fin, le père ne s'en tirait pas trop mal, pouvant parcourir les journaux, spécialement de la première à la dernière page et régulièrement chaque semaine son préféré *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, auquel il s'était abonné dès son apparition en 1853 et qu'il garda jusqu'à son départ de Saint-Jude; il devint avec le temps capable aussi d'écrire passablement d'assez longues missives.

L'école, située à l'ombre de la sacristie, en arrière, datait de 1832, soit de dix ans après l'érection de la paroisse. Des instituteurs y avaient enseigné depuis le commencement, entr'autres les futurs notaires Pierre Mathieu et Pierre Gélinas. C'était la première fois qu'une femme la dirigeait, quand Joseph-Israël vint s'y asseoir; Mlle Élise Courville en était alors la titulaire, depuis 1851.

En 1853, elle était remplacée par Édouard Fortier et celui-ci le fut en 1859 par le futur notaire Norbert Lamoureux; c'est de ces deux derniers que l'enfant a surtout conservé souvenance.

Édouard Fortier, homme de talent, mais sans formation suffisante, s'était pour ainsi dire instruit seul; c'était un véritable fils de ses

œuvres. Assez fort en arithmétique, il était plutôt faible en grammaire. Sa sévérité le faisait craindre plus que sa science n'en imposait. Un jour, il avait créé tout un émoi dans la localité en traitant un enfant de poltron; peu s'en fallut qu'il ne fut acculé à une rétractation en règle par la famille se prétendant ainsi déshonorée.

Quant à Norbert Lamoureux, le reconnaissant protégé du curé Provençal, il avait fait un stage au séminaire de Saint-Hyacinthe jusqu'à ses belles-lettres inclusivement. Bien doué, ferru en chiffres et en français, il était en plus excellent calligraphe.

C'est avec lui que Joseph-Israël termina haut la main son cours primaire. Elie Lemay le finissait en même temps avec autant de succès et tous deux purent de la sorte passer ensemble aux études classiques, dans les conditions les plus favorables.

Rigide, mais non moins aimé pour cela, cet instituteur n'a enseigné que deux ans; après quoi il est devenu notaire à Saint-Jude même, succédant à son confrère Norbert Gauthier. Ami sincère de la famille Courtemanche, il la visitait fréquemment et lui est resté attaché jusqu'à la fin. Il est mort de consommation pulmonaire, après s'être marié deux fois.



CHAPITRE VIII

SA CONDUITE À L'ÉCOLE. — SA MÉMOIRE ET SON JUGEMENT. — LA PREMIÈRE COMMUNION; LA CONFIRMATION. — SON PLUS LOINTAIN SOUVENIR.

Le petit Joseph-Israël, parmi ses camarades de classe, s'était vite affirmé comme avantageusement doué sous le rapport de la mémoire et du jugement; grâce en plus à son application dès le début, ses progrès avaient été bientôt remarquables. Lui, si ardent au jeu, ne l'était pas moins à l'étude. Aussi, comme instinctivement acclimaté à l'école, en aima-t-il l'atmosphère. On constate déjà qu'il avait de l'inclination pour tout ce qui conduit au sacerdoce. Il ne s'en rendait pas compte, mais de toute évidence son bon ange le guidait.

Sa mémoire n'était pas de celles qui absorbent d'un trait toute une section de volume, pour n'en avoir plus que des bribes un mois plus tard; il raisonnait la leçon et la coordonnait dans son esprit; c'était plus long, mais aussi plus durable. Par ce genre de mémoire, on n'enlève pas tous les prix d'une fin d'année, mais on n'avance que plus sûrement. Ce qu'on sait une fois, on le sait longtemps.

Son jugement n'était pas moins solide. Il se développa normalement avec les années et fut sa constante et inappréciable boussole dans l'acquisition des diverses connaissances,

comme du reste partout au cours de sa vie. Il ne déviait pas souvent. Conséquent avec lui-même, tout s'enchaînait harmonieusement dans son cerveau bien équilibré; le travail du moment complétait celui de la veille, comme il préparait celui du lendemain. Des différents talents, n'est-ce pas de beaucoup le plus précieux ?

Espiègle en récréation, il ne l'était nullement aux heures de classe. Les explications du maître l'intéressaient toujours; il aimait également à écouter ceux qui récitaient. Totalement pris alors, il négligeait volontiers les inutiles et distrayants mouvements d'à côté; à son affaire était-il uniquement. Ces heureuses dispositions lui attiraient de soi l'estime et affection de ses instituteurs, qui auguraient bellement de son avenir.

A huit ans, trois ans après son entrée à l'école, il possédait déjà son catéchisme en entier, sur le bout des doigts. Ainsi était-il au moins de deux ans avant son temps, car à cette époque on ne communiait pas avant l'âge de dix ans révolus, et c'était généralement plus tard pour les garçons. Après courte hésitation, il se présenta quand même. Mais en plus de son âge, il avait contre lui sa taille demeurée petite; il fut renvoyé. Comme il pleura, ce jour-là !

Le printemps suivant, il était encore d'un an trop jeune; mais cette fois, vu sa préparation exceptionnelle, il fut accepté par privilège. Le curé Jean-Marie Balthazard, qui lui avait causé un si vif chagrin l'année précédente, ne voulut pas l'y replonger. C'est le 9 mai 1856

qu'il lui fut donc accordé de s'approcher de la sainte Table pour la première fois. Sa joie alors, il faut renoncer à la peindre. Il répéta souvent dans la suite que ce matin-là avait été le plus beau de sa vie, après sans doute celui de son ordination sacerdotale.

Le 6 juillet suivant, Mgr Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe, en visite pastorale à Saint-Jude, lui conférait le sacrement de confirmation. Désormais il pouvait poursuivre ses études primaires avec une préoccupation en moins. Ne lui semblait-il pas qu'il avait grandi du coup ? Sa grand'mère lui avait tant assuré qu'à partir de cette date il serait grand garçon.

C'est peu après cet événement qu'il fut admis au chœur, parmi les anges adoreurs, à servir le prêtre à l'autel. Petit à petit, il s'acheminait vers ses hautes destinées.

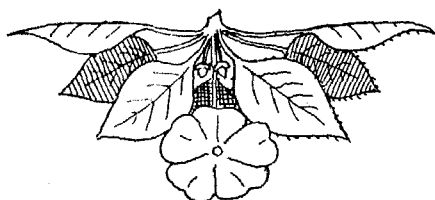
Comme plus tard il trouvait de charme à se rappeler tout cela ! Il avait néanmoins beaucoup d'autres souvenirs plus anciens, bien que pas tous aussi agréables. Il en avait un qui remontait même à sa troisième année, le plus lointain. Encore une peur.

Les bons aïeuls rentraient d'une randonnée prolongée chez leurs fils et filles de la Nouvelle-Angleterre. L'absence avait été si longue qu'il avait eu le temps de les oublier.

En les voyant sans avis préalable réintégrer le foyer, le grand-père avec son haut et solennel tuyau de soie et son démesuré portemanteau en tapis de Turquie, elle de son côté enveloppée de son ample châle noir, il crut à l'arrivée de deux géants des contes de fées, qui

recherchaient, emportaient et mangeaient les jeunes dissipés. Dans son effroi, il se blottit tout petit, invisible, derrière une porte et y demeura longtemps, observant leurs pas et démarches.

Mais, comme ils restaient, ne faisant aucunement mine de s'en aller, il dut à la fin sortir de sa cachette. Le danger couru n'avait pas été si terrible qu'il l'avait imaginé. Tout de même quelle frayeur il avait éprouvée, une de celles qui se gravent et ne s'effacent plus.



CHAPITRE IX

LE CERCLE AGRANDI DES AMIS. — FIN DE SES ÉTUDES PRIMAIRES. — L'INTERVENTION DE SON CURÉ. — SON ENTRÉE AU SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE.

En commençant à fréquenter l'école, Joseph-Israël avait agrandi le cercle de ses relations sociales. Jusque-là il n'en avait eu que de fort restreintes avec les seuls habitants du foyer et de ses environs immédiats. Mais voilà que maintenant il était en contact quotidien avec tout un groupe d'élèves, venant des divers points d'un arrondissement scolaire assez étendu. Il y avait des dangers dans ce mélange par trop varié, mais notre écolier en fut heureusement préservé, grâce au choix judicieux de ses amis. Ceux-ci, c'étaient particulièrement Elie Lemay, apparemment comme lui un appelé à l'état ecclésiastique, noyé accidentellement après sa cinquième année de collège, Vertume Péloquin, devenu Trappiste en France sous le nom de Père Jérôme, Charles Bernard, religieux de la Congrégation de Saint-Viateur à Joliette, et quelques autres de même trempe.

Et, dans son voisinage, continuèrent à être des siens Amédée Lamoureux, qui fut longtemps chantre de sa paroisse, Pierre Comeau, Georges Cayen (nom patronymique dérivé de Leblanc l'Acadien, Acayen, Cayen),

les Roy et Vilbon. Les franches parties de plaisir qu'ils se donnaient ensemble ! Car ne sont pas nécessaires de grosses organisations ni de longs voyages pour s'amuser. On y parvient tout autant à la bonne franquette, sans apparât. Vive l'antique façon de se reposer !

Un autre excellent ami, le plus bienfaisant de tous, qui avait gagné le cœur de l'enfant, c'était le dévoué et si sympathique curé, M. Hector Drolet. Celui-ci l'arrêtait souvent, à son retour de la classe, avec son inséparable, Elie Lemay. Il les introduisait dans son superbe jardin, sous prétexte de déguster fraises, gadelles ou prunes. Ce faisant, il les questionnait, leur causait d'avenir, du séminaire, provoquait ou accentuait chez eux l'amour du sacerdoce en leur montrant le prêtre de plus proche, en se les attachant. C'est à la fin d'un de ces entretiens qu'il avait offert au jeune Lemay de lui payer tout son collège, vu le grand dénuement de ses parents ; cependant qu'en laissant l'autre à ses propres ressources, il ne l'engageait pas moins à prendre la même direction. Les propositions ou suggestions du clairvoyant pasteur, il va sans dire, allaient pleinement à l'un et à l'autre.

Depuis longtemps n'entassaient-ils pas discrètement à cette intention les pièces de cinq sous, gagnés chaque matin en servant aux offices religieux ? C'est qu'en effet ils songeaient déjà sérieusement tous deux à compléter leurs études pour parvenir au sacerdoce.

A la maison d'ailleurs les exemples, en tout temps et partout si entraînants, n'avaient pas peu contribué à pousser vigoureusement les en-

fants dans cette voie. Au sein de la famille Courtemanche notamment, pour aucune raison, on aurait voulu manquer la messe du dimanche. Belle ou mauvaise température, on y allait et presque continuellement à pied, donc avec plus de mérites; on ne lésinait pas sur ce point. Ce fut un des suprêmes chagrins du père, les quatre dernières semaines qui ont précédé sa mort, de n'y pouvoir assister. « C'est, depuis ma petite enfance, la première fois de ma vie, répétait-il avec peine, que je la manque. » Rares sont les fidèles à pouvoir se rendre semblable témoignage !

A chaque premier janvier, dans l'intimité, on se souhaitait en plus très religieusement le bon an nouveau; alors s'échangeaient les vœux les plus doux à entendre. Puis, à noter, pour marquer que ce n'était pas un jour ordinaire, la maman distribuait à chacun de ses enfants le beignet traditionnel, ce qui ne se faisait à peu près qu'en cette occasion.

Dans ses dernières années d'école, à cause de ses remarquables capacités, Joseph-Israël avait été établi le secrétaire officiel de ses parents; il en lisait et écrivait les lettres. Le père, fier de lui, l'appelait son Sicotte par comparaison avec un juge de ce nom, alors dans toute sa gloire. Son frère et ses sœurs, pas incrédules mais taquins, répétaient presque pareillement Sicrotte, ce qui toutefois ne résonnait pas aussi agréablement aux oreilles du petit savant.

Celui-ci, parvenu à ses treize ans, se trouvait d'âge à partir pour le collège de Saint-Hyacinthe avec son ami Elie Lemay, qui y entrait

à l'automne. Au reste, il avait parcouru tout le cycle du cours primaire; il fallait bien aller ailleurs ou avoir fini ses études.

En conséquence on avait entamé des pourparlers avec les directeurs du séminaire, mais sans succès d'abord. Ceux-ci, s'en tenant à leurs règlements, ne consentaient pas à le recevoir autrement qu'en qualité de pensionnaire. Or, cela coûtait quatre-vingts piastres par année, sans compter les accessoires. Le père s'effrayait et reculait devant une telle dépense à recommencer pendant huit ans. C'était trop, pensait-il, pour ses revenus. Tout au plus se croyait-il capable de l'y envoyer comme externe, au prix de seize piastres annuellement, en continuant à le nourrir comme à la maison.

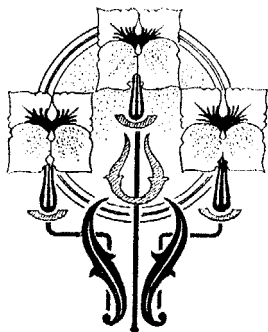
A la suite d'un dernier plaidoyer, les directeurs avaient promis de se consulter de nouveau et d'écrire sous leur décision définitive. Cette lueur d'espérance, l'aspirant n'avait pas manqué de se l'exagérer.

On était tout le monde aux champs, lorsqu'arriva la lettre attendue. « Viens vite nous la lire, mon Sicotte », lui cria le père; et tous de s'attrouper autour du lecteur. Hélas! c'était une réponse négative. Peindre l'abattement du pauvre enfant est difficile. Ce n'était rien moins que l'évanouissement du rêve de toute sa vie. Quoi! il ne serait donc jamais prêtre. « Alors, papa, soupira-t-il sur le ton du plus profond découragement, qu'allez-vous faire de moi? » « Mais tu vas entrer en apprentissage, comme menuisier. »

Le lendemain, il s'empressait de communiquer le navrant résultat à son si bienveillant

conseiller le curé, et quelques jours après, grâce à l'intervention de ce dernier, l'affaire s'arrangeait pour le mieux; le collège recevrait l'écolier comme externe.

Voilà que maintenant, on était en retard. N'importe, on se hâta; et, bien qu'un peu après les autres, le petit Joseph-Israël tout joyeux profitait de la faveur enfin accordée.



LIVRE II

L'ÉCOLIER

(1860-1868)

CHAPITRE I

LE SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE. —
SITE, DESCRIPTION ET HISTOIRE. — IMPRES-
SIONS DU NOUVEL EXTERNE DE SAINT-JUDE.

Le collège de Saint-Hyacinthe, où entraient Joseph-Israël, était déjà en 1860 une vieille institution, jouissant de la plus enviable réputation.

Fondé par le clairvoyant et généreux curé Antoine Girouard, en 1811, il avait eu pour directeurs des hommes de la valeur de Nosseigneurs Prince, Joseph Larocque et Raymond; même ce dernier continuait de lui rester avec les abbés Désaulniers, Lévesque et Tétreau. C'en était bien assez pour établir et maintenir une renommée de tout premier ordre.

D'abord bâti sur le site actuel de l'évêché, le collège n'en avait été transporté que depuis sept ans sur son emplacement d'aujourd'hui, au fond d'un vaste parterre, encore à peine ébauché, qui le séparait à la fois de la rivière et du chemin royal, descendant tous deux aux rapides Plats. Alors en dehors des limites de la ville, celle-ci en se dilatant l'y a depuis inclus, sans néanmoins rien lui enlever de sa solitude si propice au recueillement et à l'étude.

La maison, avec sa façade longue de deux cents pieds et ses deux ailes de mêmes proportions, que reliait à l'arrière un étroit passage de deux seuls étages, formait la masse non sans

élégance d'un imposant quadrilatère; moins le couloir, elle était toute de pierre construite, en simples cailloux sur sa cour intérieure, en pierre de taille pour son contour. De trois étages pleins, outre le soubassement et les mansardes, elle était surmontée de tourelles sur ses quatre angles et, au centre, d'un dôme à la Saint-Pierre de Rome. C'était le bel édifice de Saint-Hyacinthe et de tout le district.

Aménagé avec intelligence, il offrait de vastes salles pour les récréations, l'étude et la chapelle, facilement accessibles à la lumière, avec en plus un musée et une bibliothèque, un cabinet de physique, et partout des corridors aussi larges que commodes. Tout avait été prévu sans parcimonie et parfaitement exécuté. C'était pour l'époque vraiment grandiose de toutes parts.

Maintenant de tout cela il n'existe plus que le corps principal ou de la façade. Le reste a été remplacé, agrandi et augmenté de façon à presque quadrupler les dimensions de l'ensemble. En 1882, on lui ajoutait une chapelle extérieure, rebâtie en 1927; en 1911, c'était le tour de l'annexe du Centenaire; puis les deux ailes étaient renouvelées en 1928, après l'incendie de l'une d'elles l'année précédente. C'est à ne s'y plus reconnaître. Ce qui était déjà magnifique l'est désormais bien davantage. Mais dans ce temps-là, c'était beau et l'on prenait plaisir à le proclamer sans restrictions.

L'électricité a remplacé le gaz pour l'éclairage et un excellent système de chauffage à l'eau a supplanté celui à l'air chaud, qui, disaient les malins, fonctionnait mieux à l'air

froid et que dans leur pitié ils enveloppaient souvent de leurs manteaux pour l'empêcher de geler.

Autour du monument d'alors, des ormes géants, fiers survivants de la forêt primitive, élevaient prétentieusement leurs panaches et donnaient à l'établissement l'apparence d'un poétique nid de pinsons dans la charmille.

Du côté nord, s'étendait la cour de récréation, en bonne partie ombragée. Et, comme fond du tableau, se dressait épaisse la verdure d'un grand bois demeuré intact.

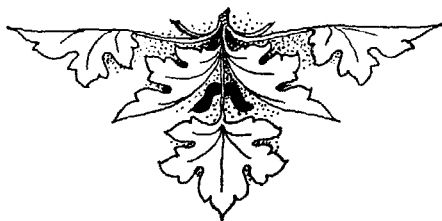
De loin, ce coin privilégié était signalé par le dôme, qui brillait au soleil à cent-trente-deux pieds de hauteur.

Les écoliers, en l'approchant et y pénétrant pour la première fois, ne trouvaient là que sujets d'admiration; de prime abord, ils ne se défendaient pas d'une profonde impression de respect mêlé d'un peu de gêne. Le nouvel élève de Saint-Jude entr'autres s'extasia devant tant de splendeur, lui qui n'avait guère jusque-là franchi les bornes de sa paroisse.

Fréquemment dans la suite, il fit partager aux siens ses émotions du commencement, en leur faisant visiter ce qu'il appelait dorénavant avec fierté son *Alma-mater*, sa présente et douce mère dans l'acquisition tant de la science que d'une piété plus intense. Il était heureux de leur montrer et expliquer tout, leur procurant même sans jamais y manquer l'ascension du dôme, jusqu'à son sommet, pour leur faire embrasser d'un coup-d'œil la riche campagne environnante, émaillée de ses nombreux et

luisants clochers d'églises paroissiales, jusqu'à Milton dans les cantons de l'est.

Mais au milieu de ce brillant déploiement, pourquoi n'y avait-il pas que du confort, comme on aurait pu s'y attendre ? C'est qu'on avait trop investi dans la construction. Et surtout ne réclamait-on pas assez des parents pour garder et instruire leurs fils. Quatre-vingts piastres pour un pensionnaire et seize pour un externe, ce n'était assurément pas suffisant; on était pauvre.



CHAPITRE II

DIRECTEURS ET ÉLÈVES DU SÉMINAIRE. —
LES PROFESSEURS DE JOSEPH-ISRAËL. — LEURS
QUALITÉS ET DÉVOUEMENT.

Durant le cours d'études de Joseph-Israël, le nombre des élèves du collège oscilla de 195 à 264, celui des pensionnaires de 77 à 177, des externes de 37 à 95; l'avant-dernière année, il y avait en plus des demi-pensionnaires, et la dernière, encore en plus, des quart-pensionnaires. Précisons: la première année, on compta 169 pensionnaires et 95 externes, en tout 264 élèves; la seconde, 177 pensionnaires et 80 externes, en tout 257; la troisième, 139 pensionnaires et 73 externes, en tout 212; la quatrième, 123 pensionnaires et 87 externes, en tout 210; la cinquième, 120 pensionnaires et 75 externes, en tout 195; la sixième, 141 pensionnaires et 55 externes, en tout 196. Comme la population étudiante allait désespérément en diminuant, on s' alarma. Après délibérations, on décida de faciliter l'accès de la maison, en essayant la catégorie des demi-pensionnaires; et l'on eut, la septième année, 77 pensionnaires, 88 demi-pensionnaires et 37 externes, en tout 202. Après cette première tentative, on lui joignit celle des quart-pensionnaires, et l'on obtint, la huitième et dernière année, 77 pensionnaires, 14 demi-pensionnaires, 75 quart-

pensionnaires et 43 externes, en tout 209. La prospérité recherchée s'attardait à venir.

Pour ce groupe d'élèves, qu'on aurait voulu plus considérable, il y eut néanmoins toujours de 18 à 26 professeurs ou directeurs, soit de 9 à 15 prêtres et de 9 à 13 ecclésiastiques; la première année, 15 prêtres et 9 ecclésiastiques,

Quatre des directeurs du collège



Mgr S. RAYMOND



M. I. DÉSAULNIERS



M. R. OUELLETTE



M. P. LÉVÊQUE

en tout 24; la seconde, 14 et 12, en tout 26; la troisième, 10 et 11, en tout 21; la quatrième, 10 et 13, en tout 23; la cinquième 9 et 9, en tout 18; la sixième, 12 et 12, en tout 24; la septième, 12 et 11, en tout 23; la huitième, 15 et 9, en tout 24.

Pendant ce temps-là, Mgr Raymond semblait le supérieur inamovible de l'institution;

il l'était depuis 1859 et le fut jusqu'en 1883. Il fut également préfet des études, de 1854 à 1872. Au directorat des élèves se succédèrent les abbés Jean-Baptiste Chartier de 1860 à 1862, Prosper Lévêque de 1862 à 1865 et Rémi Ouellette de 1865 à 1871. A la procure présidèrent les abbés François Tétreau de 1856 à 1862, Michel Godard de 1862 à 1864, François Tétreau encore de 1864 à 1867 et Édouard Lecomte de 1867 à 1872.

Le jeune Joseph-Israël eut pour sa part comme professeurs les abbés François Côté, ecclésiastique, en éléments; Pierre Dufresne, prêtre, en syntaxe; Louis Girard, prêtre, en méthode et versification; Édouard Lecomte, prêtre, en belles-lettres et rhétorique; Isaac Désaulniers, en philosophie; Amédée Dumesnil, en mathématiques, astronomie et chimie; et Pierre-Saül Gendron, en physique. Pendant ses huit années, il reçut ses leçons de langue anglaise des abbés Olivier Allaire trois ans, Napoléon Saint-Onge un an, Thomas Halpin un an, Ferdinand Ouellette un an et Jean-Joël Prince deux ans. ⁽¹⁾

Mgr Sabin Raymond, le supérieur, était la dignité même. Toujours solennel, il n'apparaissait plus aux élèves que de loin ou de haut; connaissant son passé, ils le vénéraient, bien qu'ils jugeassent par trop soporifiques ses longs et monotones sermons, surtout sur Marie.

M. Tétreau était l'homme de la rigidité par excellence, toujours d'une scrupuleuse exactitude à observer les règlements. C'est lui qui

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.

avait failli fermer à Joseph-Israël la porte du séminaire. Heureusement qu'il s'en était trouvé de moins sévères dans le conseil de l'institution. D'un verbe brusque et tranchant, il figeait son interlocuteur sur place; de prime abord il repoussait. Il voulait et faisait assurément du bien à tous, mais sans affection apparente, au moins d'une manière générale. C'était un passionné de la réclusion, ne sortant jamais de sa cellule ou chambre que par nécessité et y retournant chaque fois au plus tôt.

M. Désaulniers était au contraire le professeur affectueux et universellement aimé. C'est lui qui attirait à la maison. Tous s'attachaient à lui, à ses brusqueries, à ses originalités, comme à ses plus riches qualités. Pour son collègue il eût tout sacrifié, et les élèves sans exception étaient ses enfants. Voilà pourquoi ceux-ci ne le chérissaient rien moins qu'à l'égal d'un père. Naïf parfois à l'instar des plus petits d'entr'eux, il alla jusqu'à se convaincre un jour de l'imminence de la fin du monde; il en décriva t alors les prochaines et terribles péripéties avec une crédulité inébranlable. En outre, pas un n'avait plus peur des morts. — « Que feriez-vous, M. Désaulniers, lui demandait-on un soir à brûle-pourpoint, si l'on vous apportait là sans vie, étendu sur un brancard ? » — « Que j'aurais peur », frissonna-t-il sans avoir eu le temps d'y penser. Après de telles aventures, il avait mauvaise grâce, à expliquer que, s'il n'avait commencé à parler qu'à l'âge de deux ans, c'était pour prendre le temps de réfléchir auparavant. Il était aussi un ardent joueur de dames, tant avec les serviteurs de la maison

qu'avec les élèves, y mettant constamment toute son âme, comme d'ailleurs dans tout ce qu'il exécutait.

Tout en étant professeur éminent, il se laissait aisément distraire en classe; il alla un matin jusqu'à y refuter avec feu et longuement une malveillante insinuation, feinte par le futur

Six de ses professeurs



M. P. DUFRESNE



M. F. LECOMTE



M. P.-S. GENDRON



M. J. PRINCE



M. O. ALLAIRE



M. A. DUMESNIL

Mgr Maxime Decelles, contre le vénérable curé de Saint-Damase, M. Brunet.

Le premier en Canada, il eut le mérite de remplacer l'enseignement philosophique de Lamennais par la Somme de saint Thomas d'Aquin et de l'y populariser.

Après leur sortie du collège, les élèves n'oublièrent plus M. Désaulniers; ils en gardaient

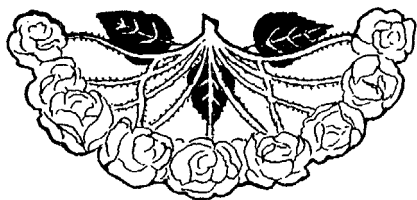
jusqu'à la fin le plus doux souvenir. On possédait sur son compte une foule d'anecdotes vécutées, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Génie, il en avait les éclipses comme les éclairs.

Il est décédé le 22 avril 1868, à la fin des études de Joseph-Israël, pendant qu'il achevait de lui enseigner sa deuxième année de philosophie. Nul professeur ne fut plus sincèrement regretté; il n'avait que cinquante-six ans.

Les abbés Lévêque et Prince étaient deux autres figures attachantes du personnel de la maison, bien qu'à un degré beaucoup moindre que M. Désaulniers. Tous deux étaient si bons que les élèves en abusèrent souvent. Tout de même ils accomplissaient beaucoup de bien et étaient aimés.

M. Rémi Ouellette était l'homme aux idées larges, sachant comprendre les faiblesses humaines sans y condescendre. Les abbés Gendron et Lecomte étaient deux saints, que Dieu se hâta d'appeler à lui, en 1870 et 1871; M. Côté était un pédagogue émérite, devenu plus tard excellent curé; M. Girard, la sévérité personifiée, n'aurait jamais voulu sourire devant ses élèves par crainte de compromettre son autorité, mais n'était pas moins pour cela un maître hors ligne pour pousser au succès. M. Dufresne se montrait avant tout éducateur, plus que professeur; charitable et délicat, il n'y a que son cousin, l'abbé Désaulniers, qu'il se permettait de taquiner, et alors avec combien d'esprit. M. Dumesnil, tout jeune, s'annonçait déjà comme un fort en science.

Voilà en résumé ce qu'était le corps professionnel, qui contribua à façonner le cœur et l'intelligence du jeune Joseph-Israël, durant ses huit années de collège. De chacun de ses membres, en s'éloignant, il emporta le plus doux souvenir. Souvent il parlait d'eux et toujours avec force éloges. Jusqu'à la fin il les visita assidûment avec une affection visible, dont il était du reste amplement payé de retour. Il n'y eut que la mort pour briser ces cordiales relations.



CHAPITRE III

DANS LE CINQUANTIÈME COURS. — LE NOMBRE DE SES ÉLÈVES. — LES MULTIPLES REMANIEMENTS.

Joseph-Israël fut, au collège de Saint-Hyacinthe, du cinquantième cours exactement; de trente-huit élèves au début, il n'en avait plus que treize à la fin.

Huit seulement le suivirent de la première année à la dernière, y compris Joseph-Israël; ce sont, à part lui, Alcibiade Laberge, Omer Larue, Antoine Chagnon, Cyrille Huet, Louis Robitaille, Joseph et Victor Archambault.

Rien moins que dix-neuf, tout juste la moitié, en quittaient les rangs dès la première année, arrêtant là pour la plupart leurs études classiques. Ce sont: Alphonse Bélanger, Richard Grant, Trefflé Monet, Jean Nagle et Louis Tessier, enfants de la ville, qu'on avait essayés, parce qu'étant à la porte il n'en coûtait pour cela guère plus que de les envoyer à la petite école; Olivier Leduc, Honoré Ouellette et Louis Martel, ayant à recommencer leurs éléments latins; Edmond Lareau, qui allait continuer à Marieville; Thomas Riendeau, Prisque Hébert, Louis Guertin, Arthur Brodeur, Victor Desève, Alexis Giard et Ulric Chapdelaine, retournant à l'agriculture, pour laquelle ils paraissaient avoir plus d'aptitudes; Joseph Demers et Antoine Senécal, de Montréal; et Norbert Clément, de Swanton, au Vermont.

Ces vides furent toutefois en partie comblés en syntaxe par seize nouveaux: d'abord par les peu constants Antoine Tarte, Louis Laroche, Alexandre Mercier, Charles Laurence, Misaël Ledoux et Louis Dauray, qui ne restèrent que cette année, puis par Marcel Martineau, Benjamin Leclaire, François Bertrand, Auguste Roy, Aimé Lambert, Saül Martin, Victor Geoffrion, Thomas Normandin, Alphonse Marchessault et Benjamin Cherrier, dont le stage fut plus long. Ils étaient donc encore trente-cinq, en seconde année.

Après celle-ci, pour remplacer les six partis, arrivèrent quatre recrues: Désiré Dufresne, Théodose Richer, Étienne Chartier et Tancrède Marchessault. Il ne faut en conséquence enregistrer pour cette nouvelle étape qu'une légère diminution, qui réduit toutefois la classe à trente-trois en méthode. Elle n'en avait ainsi perdu que cinq en trois ans.

Les changements, semble-t-il, devraient dorénavant s'y produire de moins en moins nombreux. La quittent néanmoins, pendant ou après la troisième année, François Bertrand montant de classe, Erasme Lusignan, Guillaume Hodges et Tancrède Marchessault, pertes cette fois sans compensation; du coup elle baisse donc de quatre. Ils restent vingt-neuf en versification.

Après cette année, tirent encore respectivement leur révérence Raymond Beauregard, Napoléon Benoit, Louis Lesage, Paul Cartier, Benjamin Leclaire, Auguste Roy et Étienne Chartier; surviennent par contre Louis Leblanc et Tancrède Allard. En définitive un déficit de

cinq, réduisant la classe à vingt-quatre en belles-lettres.

Et comme ensuite, à cette époque, s'ouvrent plusieurs carrières sans exiger plus de science, il ne faut plus être surpris de la multiplicité des finissants prématurés. S'en vont



Sa classe de rhétorique

Lui 3e à gauche en haut

alors Aimé Lambert, Saül Martin, Victor Geofrion, Thomas Normandin, Benjamin Cherrier, Théodose Richer et Tancrede Allard, celui-ci allant achever ailleurs; Elie Lemay s'est noyé. Nul ne se présentant à leur place, la classe tombe à seize seulement en rhétorique.

Après s'en éloigne à son tour Joseph Cartier, aussitôt suppléé par Victor Marches-

sault, laissant de cette façon la classe dans le statu quo pour les mathématiques.

Quatre autres, les derniers avant la séparation suprême, disparaissent des cadres, pendant et après la septième année; ce sont Gonzague Brissette mourant le 18 janvier 1867, Lagorce Boivin allant faire un an de noviciat chez les Oblats, Victor Durocher et Victor Marchessault. Un d'eux seulement est remplacé par Charles Caron; ce qui met la classe au chiffre prétendu peu chanceux de treize pour la fin. Avec lui et les huit piliers du commencement, le cours se compose alors de Marcel Martineau et d'Alphonse Marchessault, qui l'ont suivi sept ans, de Désiré Dufresne, qui y est depuis six ans, et de Louis Leblanc, depuis quatre ans.

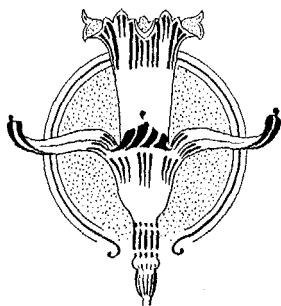
N'est-il pas intéressant d'observer ces va-et-vient d'une classe ? Par celle-ci jugez des autres. Beaucoup tentent l'effort, peu le soutiennent jusqu'au bout. De même que sur un convoi de passagers, en chemin de fer, il en monte et descend à chaque arrêt; c'est un perpétuel remaniement de compagnie.

Des soixante-deux élèves de la classe de Joseph-Israël, treize étaient de Saint-Hyacinthe même, sept de Saint-Antoine-sur-Richelieu, trois de Varennes, trois des États-Unis ⁽¹⁾; neuf sont devenus prêtres séculiers, deux jésuites, trois médecins, trois avocats, un est devenu pharmacien et un autre marchand.

Les prêtres sont, outre Joseph-Israël: La-berge, Bertrand, Huet, Boivin, Leduc, Allard,

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.

Caron et Victor Archambault; les jésuites, Martineau et Leblanc; les médecins, Larue, Martel et Paul Cartier; les avocats, Chagnon, Lareau et Joseph Archambault; Robitaille est le pharmacien et Alphonse Marchessault, le marchand. Chagnon a été en plus et surtout journaliste, fondateur et rédacteur du « Journal de Waterloo ».



CHAPITRE IV

SES PRINCIPAUX CONFRÈRES. — LEURS SUCCÈS. — NOTES BIOGRAPHIQUES.

Dans la classe de Joseph-Israël, comme du reste dans toutes les autres, il y avait des élèves de tous calibres; même parmi ceux qui y firent long feu, on en voyait d'assez pauvrement doués, pendant que d'autres remportaient aisément des palmes; leurs succès dans le monde ont été divers.

Alcibiade Laberge, originaire de Saint-Jean-Chrysostôme, en était le principal champion; il en occupa la troisième place deux ans, la deuxième un an et la première trois ans. D'une belle éducation autant que de talents remarquables, il aurait donné les plus brillantes espérances sans la consommation, qui le minait visiblement et l'emporta jeune prêtre.

Omer Larue, né à Saint-Denis-sur-Richelieu le 14 mars 1849, était lui aussi un des heureux joueurs de la classe, s'y maintenant quatrième, troisième et cinquième⁽¹⁾. Médecin distingué dans la suite, il a été en plus à Putnam du Connecticut un ardent patriote de la droite de Ferdinand Gagnon, son aîné d'un an au même collège. Actif et d'une grande rectitude d'esprit, orateur à la parole facile, il a rendu

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.

des services signalés à la cause canadienne, hélas ! constamment battue en brèche dans la république voisine. Il est décédé, à l'âge de soixante-neuf ans, le 28 décembre 1918⁽¹⁾.

Cyrille Huet, venu de Boucherville, habituellement septième et huitième de la classe quoique souvent malade, est mort curé de Saint-Sulpice, en 1908.

Louis Robitaille, originaire de Saint-Hyacinthe, mort pharmacien à Joliette, est le père de l'abbé Georges Robitaille.

Joseph et Victor Archambault, deux frères de Varennes et neveux de l'ancien chanoine Misaël Archambault, réussissaient bien, surtout le premier, qui fut avocat à Montréal; l'autre est mort prêtre.

Des cousins Cartier, de Saint-Antoine-sur-Richelieu, Joseph est décédé après avoir été l'heureux seigneur de sa paroisse natale, Paul est médecin à Saint-Hyacinthe, après l'avoir été longtemps à Sainte-Madeleine et avoir été membre du parlement provincial, à Québec.

Lagorce Boivin, originaire de Saint-Hyacinthe, a fini ses jours curé d'Acton-Vale.

Louis Martel, aussi un des treize de Saint-Hyacinthe, est devenu médecin aux États-Unis et l'un des dignes émules de son confrère Larue dans l'œuvre de relèvement des nôtres au sud de la ligne quarante-cinquième.

Honoré Ouellette, neveu du professeur et chanoine Rémi Ouellette, venait de Lachine;

1. — « La justice » de Holyoke, Mass., 3 janv. 1918.

talent supérieur, il ne se préoccupa jamais d'en donner la pleine mesure. Se contentant de peu, il a passé la plus grande partie de sa vie dans un emploi d'officier subalterne au bureau des postes, à Montréal.

François Bertrand, ancien commis-marchand de Saint-Antoine-sur-Richelieu, a débuté tard aux études, dont il parcourut ensuite le cycle rapidement, par soubresauts. Quand il arriva au collège, il avait été déjà tout près de convoler; alors avait été même publié le premier ban de son mariage, quand prise d'un mal soudain succomba sa future, la bien-aimée Blanche. Dès son apparition au milieu de ses jeunes confrères de syntaxe, ils l'affublèrent sans hésitation du sobriquet de « Pepère », qui bon gré mal gré lui resta longtemps. Bientôt fermement installé à la tête de la classe, il en sautait lestement, au bout d'un an et demi, de la méthode à la versification, gagnant ainsi une nouvelle année; en sorte qu'après deux ans d'études, il entrait en belles-lettres. Il a été surtout connu comme curé de Saint-Liboire, l'ayant été pendant vingt-trois ans.

Désiré Dufresne, cousin du professeur Pierre Dufresne, était de Saint-Damase. Intelligent et laborieux, il se tenait dans la classe entre troisième et sixième. M. Désaulniers en philosophie l'aimait pour ses fines réparties et ses questions, qui l'entraînaient à d'importantes et toujours intéressantes digressions.

Tancrède Allard et Charles Caron sont devenus tous deux prêtres, mais ce dernier bien plus tard, à l'âge seulement de cinquante-quatre ans; et Edmond Lareau, s'étant taillé

une place enviable dans le barreau de Montréal à l'instar du confrère Joseph Archambault, fut en plus un historien de marque.

Étienne Chartier, originaire de La Présentation et ancien religieux de l'institut des Écoles Chrétiennes, est le père du chanoine Émile Chartier, de Montréal.

Louis Leblanc, issu de son côté d'une vieille et pieuse famille acadienne de Saint-Denis-sur-Richelieu, en fut, comme on s'y attendait, le quatrième frère prêtre; ses aînés appartenaient au clergé séculier, lui fut jésuite.

Trois de ses confrères de classe



M. C. HUET



M. F. BERTRAND



M. O. LEDUC

Tous ces condisciples d'une ou de plusieurs années furent, sans exception, les amis de Joseph-Israël; avec tous à l'occasion il s'amusait et travaillait. Mais il fraternisait plus particulièrement avec Lemay, Larue, Chagnon et Huet; Joseph Archambault, Robitaille, Leduc le futur curé de Saint-Aimé-sur-Yamaska et les deux Cartier étaient aussi entre tous des siens, ainsi que Boivin, Bertrand, Martineau et Caron.

C'est d'eux qu'il parlait le plus souvent après la dispersion; ce sont ceux que plus tard il aimait davantage à revoir.

CHAPITRE V

LA VIE AU COLLÈGE, EN PARTICULIER CELLE DE L'EXTERNE. — LE TRAVAIL ET LES AMUSEMENTS. — JOSEPH-ISRAËL S'AFFIRME COMME CHEF.

Admis comme externe au collège, Joseph-Israël Courtemanche y resta en cette qualité ses six premières années; la septième il fut demi-pensionnaire, et la dernière quart-pensionnaire.

Ainsi il ne connut que fort peu les inconvénients de la cuisine collégiale, dont se plaignaient tant les élèves de l'époque.

Externe, il n'apparaissait au séminaire que pour les classes, de huit à dix heures du matin et de deux à quatre heures du soir; hors de là pleine liberté, pourvu que n'en souffrissent pas les études.

Demi-pensionnaire, il se rendait au collège pour huit heures et n'en repartait qu'à six, y prenant le dîner; il déjeûnait, soupait et couchait en dehors. Les restrictions étaient déjà notables.

Quart-pensionnaire, il n'y avait plus que les repas à l'extérieur; c'était la perte presque totale des larges horizons.

C'est à l'externat assurément que se comptaient plus nombreuses les défections. Ici, ne redoutant pas l'œil du maître, trop souvent on se négligeait. Aussi n'étaient acceptés dans

cette catégorie, à de rares exceptions, que les enfants, dont les parents habitaient la ville ou ses environs.

Toutefois, en dépit des malédifications, Joseph-Israël s'y montra généralement, jusqu'à la fin, un modèle de régularité et d'assiduité au travail.

Ce n'est pas qu'il se refusât les délasséments nécessaires, mais en se gardant bien de ne leur accorder jamais la préséance sur la préparation de ses classes. La preuve en est dans le rang qu'il y occupa constamment et le fait qu'il ne connut en aucun temps les reprises, pensums ou autres punitions; c'est un témoignage que ne méritait guère que le petit nombre des pensionnaires eux-mêmes.

Ses récréations, il les prenait à son corps défendant, où et comme il pouvait, dans tous les cas hors de la cour des internes, tout en observant, de son propre gré, à peu près le même horaire que ses camarades, mieux partagés sous ce rapport.

C'étaient pour lui en hiver le patin, la raquette, la traîne sauvage; en été, des promenades ou courses diverses, quelquefois des bains; en toutes saisons, les dames et les osselets, même les cartes étaient aux programmes. Pas un n'était plus enjoué et, ajoutons, plus habile aux jeux.

Ses deux premières années d'externe, il se retira dans la famille Lagacé, les quatre suivantes dans celle de François Lessard, toujours au village Saint-Antoine, voisin du collège, du côté des rapides Plats.

Pour une piastre par mois, on lui apprêtait ses repas et fournissait la chambre; seuls les vivres, le blanchissage, les habits et le lit étaient à la charge des parents.

Et pour seize piastres par année, le séminaire le recevait aux classes. Encore, dès la deuxième année et jusqu'à la fin, cette somme fut-elle soldée par l'une des deux bourses, que le bon curé Drolet en mourant avait fondées à perpétuité au séminaire, en faveur de deux enfants de Saint-Jude. De cette façon, en coûta-t-il relativement peu aux parents du courageux fils pour son instruction.

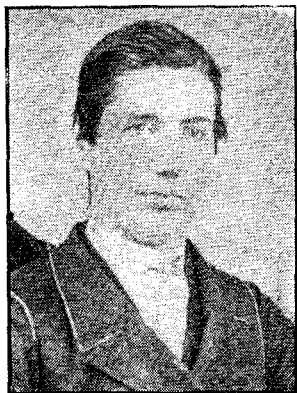
Demi et quart pensionnaire, celui-ci continua de demeurer le client de la famille François Lessard, bien que la quasi totalité de son temps s'écoulât au collège avec les pensionnaires.

L'ancien externe se plia aisément, même joyeusement, au nouveau régime, d'autant plus qu'il le désirait depuis longtemps. Amant naturellement de la règle, il jouissait de manœuvrer au son de la cloche, du matin au soir. Plus tard, il rappelait complaisamment que ce fut là l'âge d'or de ses études classiques.

Mêlé désormais au gros de la communauté pour les récréations, il y devint bientôt un joueur émérite, surtout pour la balle au mur. Ses contemporains affirment qu'il s'y montrait d'une habileté telle qu'il ne manquait pas de coup; frappant tant à l'anglaise qu'à la française, tantôt du poing ou du pied, il y était toujours.

Si bien qu'un jour il se crut de taille à lancer presque témérairement un défi à ses trois plus redoutables rivaux, les futurs abbé

Télesphore Guertin, Dr Régis Latraverse et notaire Jean-Baptiste Gendreau, se faisant fort de les battre ensemble à lui seul; donc un contre trois, comme aux Thermopiles. Aussi la lutte fut-elle vraiment homérique. Toute la population écolière s'était massée fièvreusement, là tout près, pour n'en rien perdre. Les entreprises américaines de balle au camp ou de hockey ont rarement enregistré de plus bril-



JOSEPH-ISRAËL COURTEMANCHE

En versification 1864

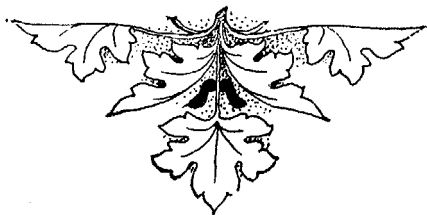
Finissant 1868

lants succès, proportion gardée. On s'enthousiasmait et pariait. Bref, il l'emporta haut la main, aux applaudissements frénétiques de l'assistance.

Notre triomphateur était en outre un actif et entraînant organisateur de jeux; déjà il s'affirmait comme meneur d'hommes, ce dont il aurait besoin plus tard comme curé et, en attendant, comme professeur et surveillant.

Ses deux dernières années, en participant davantage à la vie de l'écolier, il avait complété son initiation nécessaire, pour en devenir ensuite plus pratiquement un des directeurs, durant sa cléricature. Au dortoir, entr'autres espiègleries, il put être alors pour la première fois témoin des lestes et toujours amusants *tours du monde* en baudet, quand la cheville du croisé de la tête, affaiblie à dessein par quelque loustic, cédait au moment psychologique pour renverser, les pieds en l'air, celui qui ne croyait que se coucher.

Durant ce stage, il avait aussi et surtout expérimenté jusqu'à quel point la vie de collègue était réellement dure, par trop conduite à la spartiate, en ces années. A noter, dans tous les cas, que trois de ses confrères de classe n'y ont pu résister, étant morts de consomption, à la fin de leur cours ou peu après, Brissette succombant dès ses mathématiques, Dufresne ecclésiastique et Laberge au début de son vicariat.



CHAPITRE VI

LE PROGRAMME DES ÉTUDES AU SÉMINAIRE. —
À DÉFAUT DE MANUELS. — LA JOURNÉE DE
TRAVAIL.

Le programme des études était chargé au séminaire de Saint-Hyacinthe. Il ne fallait rien moins que huit ans pour l'exécuter et il n'y avait pas de temps à perdre.

Chaque jour était rempli et d'autant plus qu'on n'avait pas en mains tous les manuels nécessaires. Plusieurs cours devaient être reçus sous la dictée du professeur ou copiés sur ses cahiers.

C'est ainsi que M. Désaulniers, titulaire de la chaire de philosophie, avait le sien propre, à l'instar des célébrités universitaires de Rome, à la différence toutefois qu'il n'était pas imprimé comme les leurs.

Les cours de dogme et d'apologétique, le premier de Mgr Joseph Larocque ainsi que de M. Ouellette, le second de Mgr Raymond, n'avaient pas non plus passé par les ateliers typographiques.

Une bonne partie du cours de littérature était composée d'emprunts divers, qu'il fallait de même s'approprier par la plume.

Et quand on disposait des originaux pour les reproduire avec moins d'erreurs, n'allez pas croire qu'on avait toutes ses aises à les déchiffrer; surtout les manuscrits de M. Désaulniers

et de Mgr Raymond étaient d'une calligraphie douteuse.

Encore, pour comble de misère, celui-là qualifiait-il de peu intelligent l'élève qui ne le lisait pas à première vue et ne se gênait pas pour le lui dire; mal venu était donc le copiste s'enquérant auprès de lui de ce qu'il avait eu l'intention de mettre à la place de telle énigme.

Quant à Mgr Raymond, il formait assez imparfaitement deux ou trois lettres en tête de ses mots et les terminait uniformément par une ligne quasi horizontale.

On raconte à son sujet une anecdote, dont toutefois nous ne garantissons pas l'authenticité. Un jour donc, affirme-t-on, qu'il avait écrit à la hâte à Montréal pour affaire pressante, l'autre de lui répondre par la première malle qu'il ne distingue goutte dans son billet. Mgr Raymond, puni par où il avait péché, ne comprend guère plus à son tour ce qui lui revient. Ils auraient été obligés de se rencontrer pour traiter ensemble, incapables de le faire par correspondance. Bonne la boutade ou revanche probablement d'un copiste fatigué de deviner !

Joseph-Israël, jamais en arrière dans l'accomplissement de ses devoirs, empruntait préalablement les feuillets d'un plus ancien et les dédoublait invariablement d'avance, durant ses vacances; et avec quel soin il le faisait ! Ses cahiers sont là pour l'attester. Il y mettait de l'ordre, de la propreté et sa plus belle écriture. Il n'y a assurément que les courageux, qui agissaient ainsi.

Debout à cinq heures et vingt minutes, le pensionnaire commençait sa journée ordinaire d'étude à six heures pour la finir à neuf heures du soir. Outre ses quatre heures de classe, il en avait cinq de préparation. L'externe de son côté ne pouvait le suivre qu'en se soumettant à une tâche équivalente.

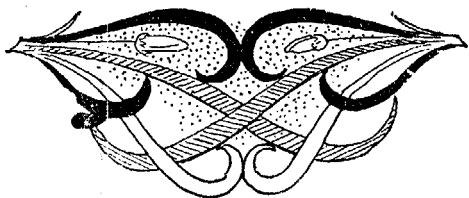
Dans son étroite chambre d'en haut, d'abord chez Lagacé, puis et surtout chez Lessard, notre reclus volontaire s'y adonnait tout entier, et d'autant plus aisément qu'il régnait dans ces milieux une tranquillité favorable au labeur. Jamais là de ces réunions bruyantes, au contraire n'y existait que l'exemple du travail quotidien, exécuté dans le silence et la paix.

La famille Lessard, comme l'autre, était éminemment respectable. Venue de Saint-Jude pour se rapprocher des maisons d'éducation et faciliter l'instruction de ses enfants, elle était de vieille date une amie sincère des Courtemanche, qui savaient grandement l'apprécier. De ses trois enfants, François est devenu notaire, Joseph prêtre et Elmire religieuse. Celle-ci, habile couturière, avait promis à son commensal, qui serait bientôt finissant, de lui confectionner sa première soutane; mais, étant entrée en communauté plus tôt qu'elle ne le pensait d'abord, elle y fut suppléée par sa mère.

Le cours tout classique, alors suivi au collège de Saint-Hyacinthe, n'a guère varié dans son ensemble, depuis le commencement; il n'a été que progressivement amélioré dans ses détails. Aujourd'hui plus que jamais, on en reconnaît l'efficacité.

L'intelligence s'y exerce en grande partie sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité romaine et grecque. Souvent les profanes se sont demandé pourquoi tant de latin, surtout pourquoi du grec. D'abord le latin parce que c'est ici avant tout un petit séminaire, puis les deux parce que ce sont là les sources ou racines de notre langue; c'est aussi pour la saine gymnastique de l'esprit. Comme pour le corps, il lui faut être développé par l'effort, afin qu'il puisse ensuite donner plus entièrement sa mesure.

Pourquoi votre bras droit est-il plus capable, plus résistant que l'autre, si ce n'est parce qu'il est plus souvent appliqué aux rudes besognes.



CHAPITRE VII

SES SUCCÈS AU COLLÈGE. — LES PLACES
OCCUPÉES DANS SES CLASSES. — SES PRIX.

Le travail constant et l'esprit d'ordre du jeune Joseph-Israël lui valurent des succès sinon brillants, au moins solides.

Ce qui soutenait son courage, c'était son idéal resté vivace de devenir prêtre et, pour le réaliser, il était bien décidé de consentir tous les sacrifices. Il savait que ceux-ci seraient longs et durs; et en conséquence ils ne le surprenaient pas.

Puis il se rendait compte, grâce à son bon cœur, de ce qu'il coûtait à ses parents, en ne les privant pas seulement de ses services à la maison, mais en les obligeant en outre à des déboursés ainsi qu'à de fréquents et souvent pénibles voyages à Saint-Hyacinthe; Saint-Jude à quatre lieues et demie n'était pas à la porte.

Aussi dans la famille a-t-on été constamment fier de l'enfant, autant qu'au collège on en était satisfait.

Sa première année, la classe des éléments-latins, dans laquelle il entra, étant nombreuse, fut d'abord divisée en deux sections, celle des pensionnaires et celle des externes.

L'abbé Édouard Létourneau fut le professeur de la première et l'abbé François Côté

de la seconde; tous deux étaient ecclésiastiques; celui-là étant momentanément retourné dans le monde après le premier semestre pour y étudier la médecine, son confrère fut chargé de la classe entière, le reste de l'année.

Notre écolier de Saint-Jude, arrivé une semaine en retard, n'apparut que sur la seconde liste et y fut aussitôt cinquième; il s'y maintint si bien que sur la liste générale des dix mois il était encore cinquième sur trente-sept. Devant lui, il n'y avait à la fin qu'Elie Lemay avec le total de 142 fautes, Thomas Riendeau 246, Alcibiade Laberge 290 et Omer Larue 311. Lui-même en avait 319. Il n'avait été premier que sur la liste hebdomadaire du 15 janvier.

Alors on ne corrigeait qu'à ce qu'on appelait des bâtons et des croix; un bâton marquait une faute et trois croix en constituaient une. On n'en était pas rendu au morcellement d'une faute en dix, non plus qu'à calculer par les points conservés.

En ces temps-là comme aujourd'hui, les premiers allaient porter la liste chez le supérieur, qui chaque fois les récompensait par une belle petite image ou un livret-souvenir.

M. Côté, sous qui le jeune Joseph-Israël passa toute sa première année, était un vrai professeur des petits; précédemment instituteur à l'école du village de Saint-Simon, il savait s'abaisser aisément au niveau de leur intelligence et s'en faire comprendre.

Les grammaires devenaient faciles à appliquer avec lui; il était particulièrement intéressant en histoire sainte et catéchisme. Par

ces matières-ci moins arides, il reposait ses élèves des contentions réclamées par les autres leçons.

En syntaxe, la classe fut de nouveau divisée en deux, encore les externes d'une part avec l'abbé Dufresne pour professeur, et les pensionnaires de l'autre avec M. Côté.

Joseph-Israël faiblit cette année; il ne fut plus que dixième sur seize au premier semestre et neuvième sur quatorze au second. Ce furent ses dix mois de relâchement passager. Ensuite il se ressaisit.

D'ailleurs le Père Pître nom familier de M. Pierre Dufresne, si bon éducateur pourtant, n'avait pas sur ses élèves la même emprise que son prédécesseur. Joseph-Israël commit 821 fautes au cours de cette année.

En méthode, la classe, désormais réunie pour n'en former qu'une, eut pour professeur l'abbé Louis Girard, qui la suivra en versification.

Autant on avait connu le régime de la douceur sous les abbés Côté et Dufresne, autant avec leur remplaçant ce fut celui de la plus contraignante sévérité. Avec ce dernier, il fallait savoir ses leçons et avoir soigné thèmes et versions.

Il est vrai qu'on peina beaucoup en ces deux années, mais ce ne fut pas en vain; le succès a couronné les efforts. M. Girard était effectivement aussi habile professeur que rigide amateur de la discipline.

Joseph-Israël fut septième en méthode, n'ayant devant lui que Laberge, Martineau, Chagnon, Huet, Larue et Dufresne. Il avait

fait 459 fautes dans son année. Une fois, il avait été premier, sur la liste hebdomadaire du 3 novembre, avec trois fautes seulement.

En versification, il fut encore septième sur vingt-six. Étaient devant lui Martineau avec 202 fautes, Laberge 209, Chagnon 285, Larue 321, Dufresne 406 et Joseph Archambault avec 504; lui-même en avait commis 520; le dernier, 1,024.

En belles-lettres et l'année suivante, il eut la bonne fortune d'avoir pour professeur le saint et si dévoué M. Édouard Lecomte. Avec lui, on se sentait à l'aise, tout en comprenant qu'il fallait progresser, et l'on progressait; ses classes, toujours amoureusement préparées, étaient agréables et de ce fait marchaient rondement; les explications coulaient limpides.

Joseph-Israël fut cinquième sur dix-neuf en belles-lettres et sixième sur quinze en rhétorique; avant lui étaient demeurés Laberge, Martineau, Larue et Dufresne d'abord, puis Laberge, Chagnon, Dufresne, Robitaille et Larue.⁽¹⁾

En philosophie, quelles années de vraies jouissances ! Ce n'est pas qu'on ne fût obligé de travailler, mais maintenant l'esprit éprouvait plus de satisfaction; les sujets étaient devenus plus intéressants. Et la pensée de l'approche du terme venait s'y joindre pour rendre cette dernière étape encore plus délassante.

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.

Les raisonnements et les problèmes relevés de la métaphysique, si importants pour se guider plus tard dans les dédales de la vie, étaient enseignés par le thomiste convaincu et convaincant M. Désaulniers, les mathématiques, l'astronomie et la chimie par M. Dumesnil et la physique par le brillant M. Pierre-Saül Gendron.

Joseph-Israël passa avec avantage à travers toutes ces études, recueillant ample moisson pour ses succès futurs. D'autres remportaient les prix et promettaient plus, sans peut-être avoir tenu autant dans la suite.

Son fort avait été dans les grammaires; là résidait son principal talent, mais grâce à sa persévérante application il réussissait presque autant ailleurs. Sa place au reste a été quasi habituellement dans le premier tiers de la classe

Des prix toutefois, outre celui de sagesse, il en a remportés peu, et rarement en approcha-t-il.

En éléments, il obtint le deuxième prix de thèmes latins, les premiers accessit de grammaire latine et d'arithmétique, et le deuxième de thèmes français; en syntaxe, aucun; en méthode, le deuxième accessit de grammaire latine et le troisième de géographie; en versification, les troisièmes accessit de version et de thèmes latins; en belles-lettres, les premiers accessit de thèmes latins et de traduction grecque; en rhétorique, rien; en mathématiques, le troisième accessit d'apologétique; en physique, le deuxième prix d'astronomie, le premier accessit de physique et le deuxième

de chimie. Au total, deux seconds prix et treize accessit.

Chaque fin d'année était alors enveloppée de grandioses solennités. Pour n'en mentionner qu'un des aspects, le palmarès se lisait tout au long en latin, à voix forte, lente et distincte. Et les prix étaient longtemps étalés sur le théâtre aux bras de leurs heureux gagnants.

Le bon papa, présent à la première sortie de son fils, avait les yeux grands et les oreilles attentives. Il aurait tant aimé voir son cher écolier souvent à l'honneur. Mais, à son chagrin ou plutôt à son mécontentement, il avait constaté que le petit Primeau en avait trop pris pour que les autres en eussent leurs parts. Pour lui les « *Primo loco* » étaient toujours le petit Primeau. L'on s'est longtemps amusé de cette interprétation inattendue.

En anglais, Joseph-Israël, d'abord nullement préparé à y réussir, avait graduellement monté dans les rangs de sa classe; voici ses places, des éléments à la rhétorique inclusivement, trente-unième pour commencer, puis dix-septième, quatorzième, dixième, huitième et enfin sixième. Plus tard, il lui en restera encore à apprendre, pour s'en tirer convenablement dans son ministère curial, en pleins cantons de l'est.



CHAPITRE VIII

SORTIES ET RENTRÉES DU COLLÈGE. — EN VACANCES ET LEURS DISTRACTIONS. — LES VISITES AU CURÉ DE LA PAROISSE.

Les vacances, au temps de Joseph-Israël, n'étaient pas aussi longues qu'aujourd'hui; surtout elles commençaient beaucoup plus tard. Moins une fois, où elles les dépassèrent de trois jours, elles ne duraient que deux petits mois écourtés.

Les premières de notre écolier s'étendirent du 17 juillet au 11 septembre, les secondes du 15 au 9 des mêmes mois, les suivantes toujours dans les mêmes mois du 14 au 9, du 12 au 8, du 11 au 7, du 3 au 6, du 9 au 4 et du 7 au 2; c'était tout le mois d'août, plus une partie des mois voisins.⁽¹⁾

Chaque année scolaire à son déclin se terminait d'abord par des examens généraux, devant la communauté entière et tout le professorat; les questions pouvaient surgir et de fait surgissaient de divers côtés.

Ensuite, le dernier matin, venait un drame ou une causerie entre plusieurs interlocuteurs sur un sujet d'actualité ou bien un grand discours, avant la proclamation des prix.

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.

Toutefois à la clôture des dix premiers mois de Joseph-Israël, pour remplacer le drame, s'était déroulée pompeusement, par exception, une imposante cérémonie funèbre pour la translation des restes du vénéré fondateur, de l'église Notre-Dame à son séminaire; Mgr Taché avait célébré un service, dont Mgr Joseph Larocque avait présidé l'absoute; et le supérieur Mgr Raymond avait prononcé, de l'avis de tous, un chef-d'œuvre de panégyrique.

Une autre année, en 1866, eut lieu, par un heureux tour de force, la représentation de « Joseph vendu par ses frères », exécutée toute entière dans la langue de Cicéron. Un jeune élève de méthode, Alfred Maheux, en avait tenu magistralement le rôle principal, à l'admiration de toute l'assistance; quatre des confrères de Joseph-Israël, Brissette, Chagnon, Larue et Laberge, y avaient également figuré.

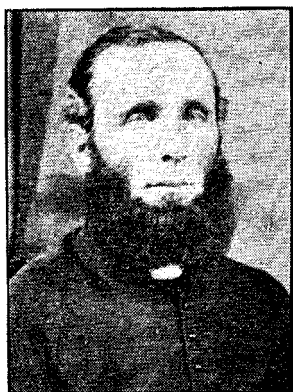
Mentionnons en passant que cinq de sa classe faisaient aussi partie de la fanfare du séminaire: Larue, Martineau, Ouellette, Chagnon et Brissette, alors sous la direction de l'abbé Raphaël Larue.

Entendu qu'à cette époque lointaine, on portait fièrement son costume d'écolier, chaque dimanche des vacances; le premier et le dernier sans y manquer, on rendait ainsi, tous ensemble dans chacune des paroisses, une courte visite de civilité à monsieur le curé.

Au commencement, on allait lui dire un joyeux bonjour et, à la fin, lui faire ses adieux, tout en en recevant un certificat de confession et de bonne conduite.

Joseph-Israël eût été si content, à sa première sortie, d'adresser en personne un chaleureux merci du cœur à l'excellent abbé Drolet; mais hélas ! il était parti subitement pour un monde meilleur, le mois précédent.

C'est à son successeur, l'abbé Charles-Édouard Fortin, qu'il se présenta donc et ensuite chaque année.



L'abbé C.-F. FORTIN

Le sympathique nouveau pasteur était toujours réjoui de revoir ses élèves du séminaire de Saint-Hyacinthe; il s'en informait avidement d'une foule de détails, des changements de coutumes, de ce qui les concernait particulièrement; puis en fidèle « *laudator temporis acti* », il les entretenait de son lointain séjour dans la même institution, qu'il appelait comme eux sa chère « *alma mater* ». A la veille de la rentrée, il bénissait ses enfants avec effusion, en leur recommandant instam-

ment de se montrer toujours pieux, obéissants et laborieux pour devenir, en n'importe quelles positions, des hommes de devoir.

Au foyer paternel, quelle joie manifeste lors du retour du petit frère, depuis si longtemps absent ! C'était en réalité le bout-en-train de la maison, qui y revenait. Avec lui, on ne chômaît pas ; il avait continuellement quelque projet en tête pour le lendemain. Si bien que chaque automne, on pleurait sincèrement à son départ.

Qu'on ne croit pas toutefois qu'il n'y travaillait pas. Il fournissait volontiers sa large part d'ouvrage, aux champs et ailleurs ; mais il restait des loisirs, et ce sont ces loisirs qu'il n'employait pas moins consciencieusement que les moments de labeur.

Le soir néanmoins, le temps le plus libre de la journée, il était fréquemment dérangé par les importuns cavaliers de ses sœurs, d'Adeline d'abord, puis d'Aurélié ; aussi de son côté Léandre s'absentait-il, toutes les bonnes veillées.

Alors presque tout le reste de la famille se groupait dans la grande chambre de l'aïeule, autour du petit savant, qui lui communiquait, sans se faire prier, un peu de tout ce qu'il avait noté d'intéressant, durant ses longs mois d'études. De toutes ses histoires néanmoins aucune ne plaisait autant que celles de l'original abbé Désaulniers.

Une année surtout, sur les données de celui-ci, il avait longuement parlé, à maintes reprises, des horreurs de la fin du monde, très prochaine suivant les convictions du trop crédule professeur.

Confiant en sa science, l'élève avait consigné soigneusement tous ses récits dans un calepin, et s'en servait pour renseigner les siens à leur tour.

L'antéchrist, précisait-il, avait douze ans, ni plus ni moins. Son père était turc, sa mère juive. Encore jeune, il lèverait sans beaucoup tarder une formidable armée et entreprendrait la conquête de l'univers. Partout, dans sa méchanceté innée, il exercerait les cruautés les plus raffinées pour l'extermination des derniers chrétiens. Ici il décrivait les supplices des persécutions néronniennes.

L'auditoire frémissait aux explications animées et persuasives du conférencier en herbe. En l'écoutant, on se demandait avec anxiété comment échapper sans apostasier. Mais la meilleure solution appartenait à la vieille aïeule, qui se consolait en disant : « Dans ce temps-là, moi, je serai morte. »

Les blondes ne trouvaient pas aussi intéressantes que celles-ci leurs soirées obligatoires de filles à marier. Quand, le lendemain, elles en entendaient les rapports affadis, ils ne leur causaient que plus de regrets de n'avoir pas été là parmi les attentifs auditeurs.

En dehors de ces heures consacrées aux narrations fantaisistes ou fantastiques, l'actif écolier en avait d'autres, où il se montrait plus sérieux et plus utile, notamment quand il professait le plain-chant à son frère.

Celui-ci, déjà appelé à rehausser de sa voix la beauté des offices religieux de sa paroisse, ne l'avait cependant fait jusque-là que par oreille.

Joseph-Israël lui enseigna à se servir de l'indispensable notation de ses livres. Mais comment put-il y parvenir, lui qui ne pouvait pas même monter sa gamme, sans la fausser ? C'est que, s'il avait une voix incontrôlable, il était mieux doué sous le rapport de l'entendement, et cela lui suffisait pour remplir convenablement son rôle dans le présent cas.

Après avoir appris à son docile élève la lecture des notes et la signification de tous les signes, tâche facile, il lui dit : Chante. Quand c'était faux, il l'arrêtait et le faisait se reprendre. C'en fut assez, avec son pupille de talent, pour assurer le succès.

Les vacances finies, c'était invariablement le père, qui reconduisait son fils au séminaire.

Les larmes de la séparation, versées de part et d'autre par les enfants, se séchaient vite d'ordinaire. Une fois cependant, avant la troisième rentrée, elles s'étaient prolongées chez le collégien, à la réflexion inattendue du père, qui le long du chemin lui avait dit tout bonnement : « Hé bien, Misaël, tu es le premier à avoir quitté la maison pour toujours. »

L'enfant ne s'était jamais arrêté à la pensée qu'en effet il ne retournerait plus au foyer paternel qu'en passant, qu'il n'y séjournerait plus. Et son compagnon aperçut rouler dans l'eau les yeux de l'enfant, d'ailleurs encore sous l'émotion du départ.

« Écoute, reprit-il, je ne te dis pas que tu n'y reviendras plus ; tu y seras toujours le bienvenu. Mais tu as pris ton parti et tu es le premier à l'avoir fait. »

Outre ses vacances régulières de l'été, l'écolier s'en octroya lui-même un certain nombre d'autres plus brèves, chaque premier de l'an par exemple, quand il était externe. Deux d'entr'elles, en dehors de ce temps, lui avaient laissé, pour leur part, de douloureuses impressions, celle pour assister aux funérailles de son grand-père Courtemanche, en décembre 1862, et celle de Pâques 1865.

Après le décès de son aïeul, il avait rencontré par hasard en ville le notaire Lamoureux, son ancien maître d'école, qui lui avait appris la triste nouvelle et l'avait aussitôt amené.

En 1865, il avait profité d'un congé de classes pour piquer une pointe jusqu'à Saint-Jude, à pied, parcourant non sans intrépidité, par des chemins boueux, les treize longs milles, qui l'en séparaient.

C'est une joyeuse surprise, pensait-il, qu'il allait faire à sa famille. Surprise oui, mais nullement joyeuse. Pantalons mouillés et maculés jusqu'aux genoux, il tombe harassé de fatigue chez ses parents, hélas ! en pleine soirée de gala. Décontenancé le premier, il est reçu plutôt froidement, y faisant presque figure d'intrus. Le père, de son côté, le crut chassé du séminaire. Il avait hâte, et les autres pareillement, que se dispersât l'assemblée, pour savoir ce que signifiait cette visite ou ce retour inopiné.

Le mystère s'éclaircit, mais le plaisir escompté était manqué.

CHAPITRE IX

L'ÉLÈVE SANS REPROCHE. — SES QUALITÉS
MAITRESSES. — L'ESTIME DE SES CONDISCIPLES. —
LE PRIX DE SAGESSE.

Durant toutes ses études, Joseph-Israël se montra élève modèle, rehaussant chaque jour le niveau de ses belles qualités naturelles.

Ardent par tempérament, sans excès cependant, il se livrait généralement tout entier à ce qu'il entreprenait. Sa pondération s'affirmait partout de façon à créer l'impression qu'en réalité tout chez lui était calculé d'avance.

Son esprit d'ordre, qu'il a dans la suite si admirablement développé, dominait déjà l'ensemble de sa conduite et, en conséquence, tenait-il dès lors que chacun eût son dû; il était scrupuleusement juste.

Comme tel, il prit un si puissant ascendant sur ses condisciples qu'il en devint bientôt l'arbitre incontesté. Dans la plupart des litiges, on recourait d'accord à ses décisions. Et quand il s'était prononcé, tous s'inclinaient. Courtemanche l'avait dit.

Dans cette âme de jeune homme, en outre quelle charité ! Il ne pouvait, sans tenter de le secourir, voir souffrir un ami, et tous étaient ses amis. Il était comme le protecteur-né des malheureux et des faibles. Si bien que ceux-ci

pouvaient toujours compter sur lui dans le besoin.

Quoique peu gâté par les largesses de son père, il possédait constamment, grâce à son intelligente économie, quelques sous dans son mince gousset. Il en aidait volontiers autrui par des prêts ou des dons.

Ce qui lui permettait de paraître moins pauvre, c'est qu'il était d'un faible appétit, surtout petit consommateur de viande, et l'argent qu'on lui laissait pour s'en procurer lui restait en bonne partie.

Dès lors, il était le chrétien mortifié autant que réglé, qui sait se priver, ne prendre que ce qu'il lui faut pour se sustenter, rien de plus.

Ainsi émergeait déjà chez lui cette énergie, qui lui permettra, au cours de sa vie quotidienne, de la conformer aisément à ses inébranlables principes. Bref, ce fut de bonne heure un caractère trempé, qui le long des ans ne se démentira point.

Si, devenu grand, il apportait encore autant d'entrain au jeu, s'il y appliquait toute son habileté, c'était par devoir. Quant à se délasser, ainsi animé, il le faisait de son mieux; il n'en était ensuite que plus apte à l'étude.

Un événement qui n'avait pas peu contribué à l'ancrer dans la pratique sérieuse de la vertu, c'est la mort tragique de son ami de cœur Elie Lemay, noyé le jour de l'Ascension 1865, en se baignant.

Comme il le pleura ! Ses réflexions en face de cette tombe, si prématurément entr'ouverte, avaient achevé de le convaincre de la vanité des biens terrestres. Cet enfant, si

richement doué, si promettant, que ses maîtres chérissaient, sur qui ses pauvres parents comptaient avec tant de raison, que Dieu paraissait avoir préparé pour une longue et fructueuse carrière, hélas ! comme il était vite parti !

C'est effectivement à la suite de ce décès que Joseph-Israël tourna ses regards pour tout de bon vers le ciel, purifiant mieux ses intentions désormais, devenant résolument plus pieux. Jusque-là il avait souvent agi par inclination instinctive plutôt que par désir d'accomplir premièrement la volonté divine. A l'avenir, il surnaturalisera davantage ses actions, paroles et pensées.

Du reste les bulletins semestriels du directeur des élèves aux parents ne contiennent toujours que de bonnes notes à son sujet. On y lit fréquemment entr'autres mentions, qui ne souffrent pas de réplique : « Conduite irréprochable, docilité parfaite, travail constant. »

Il a, avec fierté, conservé jusqu'à sa mort ces élogieux témoignages. Mais la plus évidente preuve que tous étaient satisfaits de lui, il l'obtint à la fin de ses études, en remportant d'emblée le prix de sagesse.

Voici comment s'attribue ce dernier. La veille de la sortie, dans la cour de récréation, on s'attroupe classes par classes, et chacune nomme officiellement un délégué à cet effet.

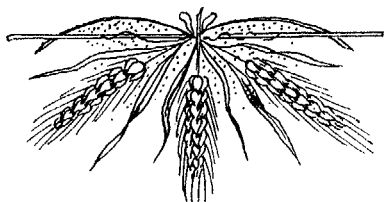
Ces mandataires de leurs confrères se réunissent aussitôt à huis-clos, quelque part dans une salle isolée, et par leurs votes déterminent à qui revient l'insigne récompense. Joseph-Israël fut leur choix à l'unanimité, en 1868.

Or, cette année, les écoliers avaient consenti d'abandonner généreusement leurs prix au bénéfice des missions d'Afrique, pour lesquelles quêtaient en Canada deux disciples du cardinal Lavigerie, les Pères Delâtre et Charmetant.

Joseph-Israël aurait voulu en faire autant que les autres, mais les autorités s'y opposèrent, tenant à ce que le prix de sagesse fût exception.

Cette fois, celui-ci, toujours donné par l'évêque, consistait en deux superbes volumes dorés sur tranches, comprenant l'un la Vie de Jésus-Christ et l'autre de la Sainte Vierge, tous deux du même auteur, Bourassé. Jusqu'à la fin, l'heureux gagnant les garda précieusement en place d'honneur, longtemps sur sa table de salon.

Les deux seuls autres prix, qu'il avait précédemment reçus, étaient l'*Histoire abrégée de la révolution française* et *L'homme de Dieu*.



CHAPITRE X

LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE DE JOSEPH-ISRAËL. — SON MÉPRIS DES PLAISIRS DU MONDE ET LA SOLIDITÉ DE SA VOCATION. — L'APPEL AU SACERDOCE.

Joseph-Israël allait tôt finir sa philosophie et être obligé de se fixer définitivement sur le choix de son avenir. Sur ce dernier point d'importance capitale, il était toutefois sans inquiétude, puisqu'il était sous la conduite du sage et pieux abbé Dufresne, son confesseur.

Chaque pas d'ailleurs, depuis sa petite enfance, ne l'avait-il pas aussi rapproché de son but bien déterminé et constamment caressé ?

Pas de tentations, qui l'en aient détourné un instant. En vérité, qu'il trouvait profondément insensés le monde et ses faux plaisirs !

C'est à peine s'il comprenait les fréquentations interminables de son frère et de ses sœurs en vue de futurs mariages. Encore moins concevait-il les joies bruyantes et étourdissantes de ces grandes assemblées de la jeunesse, si souvent répétées et si recherchées. Une fois, il en avait contemplé une de plus près, mais ce n'avait été que pour ensuite les mépriser davantage.

C'était par un beau soir de vacances, on partait pleines voitures pour une de ces veillées d'amis. On fit instances; on Pamena.

C'était dans la famille Perrault, à l'extrémité sud du rang Salvail, non loin.

On lui avait promis et assuré que tout y serait fort convenable. C'est toujours ainsi au commencement; comment autrement conquérir les débutants ? Mais le diable ne tarde pas à entrer en scène et d'ordinaire cela finit mal, c'est-à-dire à son goût.

C'est ce qui arriva à la soirée en question. Les violonneux apparurent et sautez en couples nombreux, mesdemoiselles, mesdames et messieurs. L'écolier s'aperçut alors de son imprudence; mais il était pris au piège.

On vint l'inviter à danser, à son tour; sur son refus, on le traita de scrupuleux, on le menaça de la bascule; bref, il lui fallut s'exécuter.

En cette circonstance, il se rendit compte du trop peu redouté danger de s'exposer; il n'en aurait qu'imparfaitement saisi les funestes conséquences, sans cette expérience, qu'il n'oublia plus.

A noter qu'à part cela, il eut une blonde, mais une importune celle-ci dans la personne de Léas Allaire, grande fillette du village et de couvent, qui aimait l'écolier à le poursuivre sans merci.

De l'âge de ses sœurs à lui, sous prétexte de les visiter, elle venait souvent; mais c'était dans le but très apparent, de rencontrer son prétendu cavalier. Si ces assiduités ennuyaient ce dernier ! Il la fuyait chaque fois de son mieux. Allez croire, après cela, qu'il n'y a que les garçons, qui courtisent les filles.

Mais la jeune et infatigable amante finit heureusement par se convaincre de l'inutilité de ses démarches et notre élève recouvra, de ce fait, son cher isolement d'autrefois. Elle épousa plus tard un cultivateur de Saint-Denis.

C'est, durant tout son cours d'études, que Joseph-Israël eut effectivement le bon abbé Dufresne pour confesseur. Quel habile directeur de conscience !

Loin de se contenter de pardonner ou de relever le pécheur et de l'absoudre, il le guidait avec sollicitude à travers les difficultés de la vie, l'aidant de ses conseils, le soutenant de ses prières.

Que de vocations sacerdotales il a ainsi sauvées du naufrage ! Rarement prêtre fut plus paternel au tribunal de la miséricorde. Quand il y disait : « Mon enfant, mon fils », on sentait que ces paroles émanaient du cœur. Fréquemment il pleurait avec son pénitent. Et à ses larmes on ne savait résister.

En un mot, c'était un saint, et c'est avec lui que Joseph-Israël arrêta sa résolution finale de devenir prêtre. Qu'il fut joyeusement émotionné, quand il s'en entendit dire : « Dieu vous appelle au sacerdoce ; bénissez-l'en et soyez fidèle à sa grâce. »

Après cette confirmation de sa propre décision, il ne songea plus qu'aux préparatifs de son entrée dans la cléricature.



LIVRE III

LE SÉMINARISTE
(1868–1872)

CHAPITRE I

SON ENTRÉE DANS LA CLÉRICATURE — COMMENT ON LA FAISAIT A CETTE ÉPOQUE. — LES DEUILS QUI L'ENVELOPPÈRENT.

C'est le 8 septembre 1868, jour même de la rentrée des élèves au séminaire, que Joseph-Israël revêtit la soutane; il avait été préalablement admis au nombre des clercs du diocèse de Saint-Hyacinthe par Mgr Charles Larocque, sur présentation de M. le supérieur Raymond.

En même temps, avaient également endossé l'habit ecclésiastique ses confrères de classe Alcibiade Laberge, Marcel Martineau, Désiré Dufresne, Cyrille Huet, Victor Archambault et Antoine Chagnon; ce dernier n'a toutefois pas persévéré, s'étant plus tard ravisé pour s'adonner à l'étude du droit.

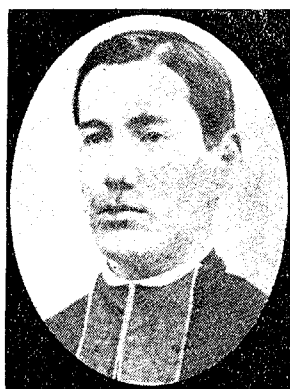
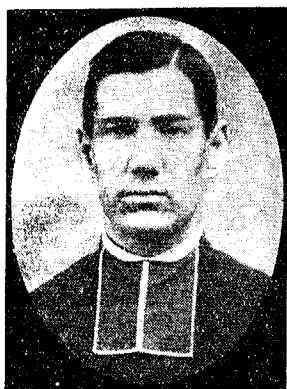
C'est le matin, après la bénédiction de leurs nouvelles livrées par l'abbé Pierre Dufresne, qu'ils les avaient pieusement substituées à leurs redingotes d'écoliers.

Aussitôt, sans autre transition, ils avaient été constitués en autorité, professeurs, surveillants ou les deux ensemble, devant entrer en fonctions sans retard, dès l'arrivée des élèves.

MM. Désiré Dufresne, Huet et Archambault avaient été nommés préfets de discipline, les autres professeurs, M. Laberge de méthode, M. Chagnon de syntaxe, M. Marti-

neau d'anglais; et le jeune abbé Courtemanche se partagerait les débutants en latin avec l'abbé Chrysostôme Blanchard.

C'est ainsi qu'à cette époque, par tout le Canada, les clercs ecclésiastiques étaient assignés membres de corps enseignants, le jour où ils devenaient étudiants en théologie. C'était pour eux double besogne onéreuse et donc surménagement; mais en ces temps de grande pé-



L'abbé J.-I. COURTEMANCHE

Prenant la soutane

1868

A son ordination

1872

nurie dans le personnel des petits séminaires, il était absolument impossible d'agir autrement. Les aspirants au sacerdoce s'y soumettaient volontiers et travaillaient.

Au collège de Saint-Hyacinthe, il y avait alors, pour une moyenne de deux cent quarante élèves, une douzaine de prêtres professeurs et pour les aider autant de séminaristes. A ceux-

ci incombait, en plus de leurs fonctions principales, les charges secondaires de faire les congés à tour de rôle, les piquets dans les défilés de la communauté, les dortoirs. Presque toujours pris, ils n'avaient guère de temps libre. C'est à travers cette multiplicité d'occupations qu'ils poursuivaient leurs études de théologie dogmatique et morale, d'Écriture Sainte et de liturgie.

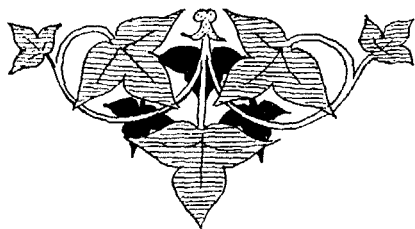
Durant les années de la cléricature de l'abbé Courtemanche, était resté supérieur et préfet des études l'abbé Raymond; fut directeur des écoliers et professeur de théologies M. Ouellette, que la dernière année cependant M. Théodule Boivin remplaça auprès des élèves.

Le directeur des ecclésiastiques était M. Pierre-Saül Gendron, que minait déjà la consommation pulmonaire et que la mort leur enleva, le 31 décembre 1870. Profondément bon, pieux, d'une humilité à toute épreuve, il leur avait été un constant sujet d'édification; il l'a été particulièrement au cours de ses dernières souffrances. Le collège perdait en lui un de ses plus fermes soutiens.

Moins de dix mois plus tard, s'éteignait à son tour le procureur, M. Édouard Lecomte, lui aussi emporté par la même maladie, le 13 octobre 1871. Pour des lévites gravissant les degrés de l'autel, c'étaient de salutaires occasions de méditation sérieuse. Ces deux morts consécutives, à ses côtés, avaient créé une visible impression entr'autres chez notre séminariste et l'avaient convaincu de plus en plus qu'il n'y avait pas à traîner en longueur

l'œuvre si importante de sa perfection, puisque dans les rangs du clergé l'on parlait souvent relativement jeune; longtemps il parla de ces deuils, qui avaient pour ainsi dire enveloppé sa formation cléricale.

L'abbé Courtemanche était maintenant un homme de haute stature, élancé comme ceux qui grandissent vite. De fait en versification il était encore petit, de complexion délicate, mais ensuite il avait rapidement gagné le temps perdu. Voici qu'à vingt-et-un ans, il mesurait ses six pieds.



CHAPITRE II

SON PROFESSORAT. — SES QUALITÉS ET SUCCÈS DANS L'ENSEIGNEMENT. — SON IMPARTIALITÉ. — SES PRINCIPAUX ÉLÈVES.

L'abbé Courtemanche, durant tout son stage d'enseignement, se montra professeur émérite. Bien que n'ayant pas eu d'autres leçons de pédagogie que les exemples de ses devanciers, il entra néanmoins d'emblée dans ce rôle nouveau, toujours difficile, et le remplit à la satisfaction générale jusqu'à la fin.

Après avoir généreusement obéi, il savait commander. S'il avait la main aussi douce que ferme, ce n'est pas qu'il ne châtiât jamais; il ne le faisait toutefois que rarement et constamment à bon escient. Alors, pour n'avoir pas à recommencer le lendemain, il tenait rigoureusement à ce qu'on exécutât chaque fois à la lettre les pensums ou autres punitions encourues.

Combien, ici comme partout ailleurs, redoutait-il de paraître partial ! Il voulait que tous avec lui fussent sur le même pied; rien, en tout temps, ne lui inspirait plus d'horreur que les préférences.

C'est pourquoi, un jour, ne crut-il pas devoir manquer de sévérité à l'égard d'un sien co-paroissien, Narcisse Chapdelaine, qui au dortoir, dans le but de provoquer le rire ou

une dissipation durant le grand silence de la nuit, avait par trop adroitement lancé une roulette de fer, d'une extrémité à l'autre de l'allée centrale.

Ayant surpris le délinquant sur le fait, il lui infligea, comme il l'eût fait pour tout autre, une longue et pénible série de veilles pendant que ses condisciples se couchaient et ronflaient déjà. « Écoute, lui avait-il expliqué,



Ses élèves en méthode

Lui au centre en bas

1871

il faut que je te traite ainsi, pour qu'on ne m'accuse pas de passe-droit; tu ne devais pas t'exposer. »

Cet écolier, du reste, n'en était pas à sa première fredaine ni à sa dernière, si bien qu'à la fin de ses études l'abbé Ouellette, qui s'y connaissait en hommes, lui avait signifié catégoriquement que s'il demeurait dans le monde il s'y perdrait, que pour se sauver il importait

qu'il entrât en religion: « Toi, tu seras un fameux renégat ou un grand saint. » L'élève, pas incrédule, se fit jésuite et mourut de la façon la plus édifiante dans les missions d'Afrique.

Avant d'en venir là, étant encore écolier, il était allé un beau matin, la figure empreinte de tristesse, trouver le directeur pour lui demander un petit congé dans sa famille à Saint-Jude, vu la mort de son père. En pareil cas, ne se refuse pas une courte absence. La permission lui fut octroyée sur le champ. Mais le directeur se ravisant et soupçonnant, après tant d'autres, un nouveau tour de l'espiègle, le rappelle: « Quand, s'enquiert-il, ton père est-il mort ? » — « Il y a cinq ans, M. le directeur », lui répondit-il candidement. — Pas si mal ! — En réalité le mobile, moins déterminant, était plutôt d'aller assister à la première messe de son ancien surveillant de dortoir, l'abbé Courtemanche, et à sa grande surprise la faveur, obtenue sous faux prétexte, ne lui fut pas retirée. Il s'y était montré à la vérité trop ingénieux pour manquer son coup.

Coûte que coûte, l'abbé Courtemanche n'aimait pas moins que tous se traitassent mutuellement avec justice et charité.

Un jour, on accuse son élève Jean-Baptiste Vanasse, garçon de talent, plus tard candidat malheureux dans une élection politique du comté de Richelieu, de s'être hissé à la première place par supercherie, en ayant copié. Ce dernier, indigné, proteste énergiquement et, pour se justifier, sollicite instamment le

privilège de se reprendre avec ses détracteurs, mieux observé cette fois, sous leurs yeux. Ce que le professeur concéda volontiers.

Toujours par souci de rendre à chacun son dû, il préparait habituellement ses leçons avec le soin le plus minutieux. Aussi en classe procédait-il avec méthode, sans tâtonnements. Ses explications, alors adéquates, coulaient chaque fois claires et faciles à comprendre. C'était en plus chez lui un principe intangible qu'on fût fixé définitivement sur chaque alinéa, avant de passer au suivant.

Déjà fort en grammaire latine, il s'y raffermir en l'enseignant, au point que ses confrères l'appelaient le « Latiniste du collège » et que, dans leurs embarras, ils recouraient à ses connaissances. C'est à lui qu'on dut pendant longtemps les règles si précises de la traduction jusque-là indécise de *Son*, *sa*, *ses* tantôt par *Suus*, tantôt par *ejus*.

Peut-être ne lui reprochait-on pas sans raison de s'attacher trop aux textes. Pour lui, pensait-il, il s'imposait de commencer par là, avant de se permettre d'en sortir.

Entre tous, il possédait le don de préparer bellement un examen. Sa classe effectivement ne manquait jamais de briller en ces heures d'épreuve, d'inventaire ou de rudes constatations. C'est qu'au fond tout avait compté dans le semestre, que sous lui on avait continuellement travaillé d'une manière intelligente.

Fait rare et qui témoigne en sa faveur; pendant les trois ans et demi qu'il fut à l'enseignement, il garda les mêmes élèves, depuis

le commencement des éléments-latins jusqu'au milieu de leur versification.

En éléments, il avait dans sa division trente-et-un élèves; en syntaxe, vingt-deux; en méthode, dans les deux divisions désormais réunies, trente-cinq et en versification, trente-et-un.

Parmi eux étaient ceux qui sont devenus: l'Honorable juge Auguste Choquette; le sulpicien Georges Clapin, ancien directeur du collège canadien de Rome; le chanoine Agapit Beaudry, ancien procureur de l'évêché de Saint-Hyacinthe; l'abbé Valmore Roy, curé de Sainte-Rosalie; le Père François-Xavier Girard, mort jésuite; l'abbé Joseph Marcille; les notaires Elzéar Chabot, décédé à Saint-Hyacinthe le 23 janvier 1922 à l'âge de soixante-neuf ans, Joseph L'Heureux de Saint-Jude et Joseph Raîche de Roxton-Falls; Herménégilde Archambault, cultivateur de Saint-Antoine-sur-Richelieu; et Vertume Lemay, un co-paroissien, pour qui il prolongea la classe en vacances, mais sans pouvoir le traîner au-delà de sa syntaxe.

Ses premiers de classe étaient Auguste Choquette en éléments, Elzéar Chabot en syntaxe, Jean-Baptiste Vanasse en méthode et Agapit Beaudry en versification.⁽¹⁾

1. — Archives du séminaire de Saint-Hyacinthe.



CHAPITRE III

LES ÉTUDES ET LA PIÉTÉ DU SÉMINARISTE. —
COMMENT IL RÉSISTAIT. — LE SAUVETAGE DE
L'ABBÉ DAMASE DECELLES.

Quelqu'absorbantes que fussent les occupations profanes de l'abbé Courtemanche, sa préparation au sacerdoce les dominait toutes; premièrement il était clerc.

Sans nullement négliger ses élèves, il accordait large place à la piété et à ses études ecclésiastiques.

Tous les soirs, excepté les samedis et dimanches, il avait sa classe de théologie morale, de cinq à six heures. Et chaque leçon était nécessairement longue, puisque, en guère plus de trois ans, il fallait s'assimiler les deux tomes compacts du manuel de Gury.

En outre, il suivait un cours d'Écriture Sainte deux fois la semaine, de onze heures à midi moins quart, sans compter ses autres études spéciales de dogme et de liturgie.

Tout cela, sans nuire bien entendu aux exercices quotidiens de la méditation, de l'audition de la messe, de l'examen particulier, de la lecture spirituelle, de la visite au très saint Sacrement, comme des prières proprement dites du matin et du soir, et puis n'était-ce pas tout.

Notre séminariste leur ajouta, sur le conseil de son directeur de conscience, le petit office de la sainte Vierge.

Comment résister à un tel surménagement, déjà fatigué et affaibli qu'il était par ses huit années du cours classique ? C'est qu'il savait y aller toujours allègrement, et gaiement se délasser aux heures si courtes des récréations, soit avec les écoliers soit avec ses confrères ecclésiastiques.

Le printemps et l'automne, il s'imposait de fréquentes marches par champs et bois avoisinants; en hiver, il chaussait la raquette ou le patin, et en route tantôt à travers la blanche campagne, tantôt sur la glace vive de la rivière.

La traîtresse toutefois que celle-ci ! Ne lui avait-elle pas précédemment ravi son cher ami Lemay, à l'occasion d'un bain ? Et voilà qu'elle faillit encore lui en engloutir un autre, le spirituel et si joyeux abbé Damase Decelles.

L'abbé Courtemanche était en effet parti avec lui, un samedi après-midi, le 17 décembre 1870, date qu'il n'oublia plus, en randonnée de quelques heures vers les rapides Plats, en patins.

Sans défiance, l'imprudent compagnon, recherchant le miroir le plus neuf, donc le moins solide, s'était engagé sur une surface trop mince qui céda, et il advint ce qui devait arriver; il enfonça.

Il se noyait, lorsque l'autre, se retournant pour voir ce qui le retardait, l'aperçut émergeant à peine de l'eau. Hélas ! comment le

secourir ? Devant ses efforts pour en sortir, la mare s'était déjà considérablement agrandie. Tenter d'approcher, c'était s'exposer au même danger. Tout de même, il n'hésite pas.

Après avoir plongé tout entier et s'être débattu, l'infortuné, maintenant épuisé et transi, avait réussi à s'accrocher à si peu que rien et attendait l'instant de disparaître à jamais. « Vite », criait-il. Pour sûr qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

Deux de ses élèves



Le chanoine A. BEAUDRY

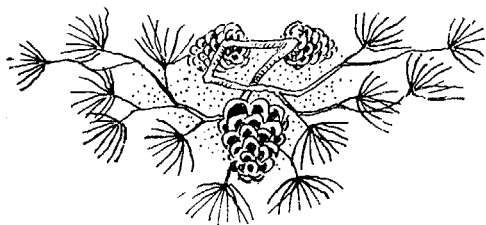
L'abbé V. ROY

L'abbé Courtemanche se précipite de son côté et, sur la faible nappe cristallisée qui ploie, il se glisse vers lui, sur le ventre, au plus grand risque de sa propre vie. D'aussi près qu'il le peut, il lui tend sa canne, attachée au bout de sa ceinture comme à un câble. Mais, sans point d'appui, impossible de tirer; à chaque effort, il se sent plutôt lui-même entraîné, lorsque par bonheur rencontrant une aspérité congelée il s'y arc-boute. De ce moment l'espoir luit pour les deux, et c'est en effet bientôt le sauvetage. Sans secousses, doucement mais sûrement il s'opère. La victime, n'ayant guère plus de force, tient bon

tout de même; après Dieu, elle devra la prolongation de sa vie à son héroïque camarade.

Une inscription, marquée de la main du rescapé, en tête d'un joli volume-souvenir contenant la vie de « Saint Augustin », attestait le lendemain sa vive reconnaissance : « *Amicus amico carissimo — O amice mî, qui non dubitasti pro me vitam exponere, accipe hoc signum amoris et animi grati.* »

L'abbé Decelles est mort dans le Maine américain, après avoir été vingt-deux ans curé de Westbrook, le 23 mars 1901.



CHAPITRE IV

SES DÉLASSEMENTS. — LE PAIN DE SARRAZIN. — SES DERNIÈRES VACANCES. — LA PROMOTION AU SACERDOCE.

Dans une institution de cette importance, où il y avait tant de monde, les chances de délasséments ne manquaient pas, à côté du labeur.

L'ami et rescapé Damase Decelles, qui pour sa part ne perdait jamais une occasion de se reposer et de reposer les autres, était plus heureux dans ses incessantes mystifications que dans ses exploits sur ou sous la glace. Mais, à force de répéter celles-là, avait-il fini par être l'accusé de toutes les complications anonymes.

Cette chandelle de l'abbé Keating, qui pétillait un moment et refusait de rester allumée, ne pouvait avoir été préalablement humectée que par lui, quoique pourtant pas; ce bec de gas, qui s'éteignait de façon apparemment inexplicable dans la chambre de l'abbé Chagnon et le plongeait soudainement dans l'obscurité, parce que clandestinement soufflé de la cellule voisine, était encore sûrement une des siennes, pensait le confrère intrigué, tandis que cette fois le coupable était plutôt l'insoupçonné sauveteur des rapides Plats.

En ce genre de distractions, il avait au reste un digne émule en la personne de l'inoctensif mais incorrigible portier, le père Blanchard, qui lui rendait peut-être des points. Esprit non moins inventif, ayant plus de loisirs pour ruminer ses coups, il en frappait de bons. Rappelons le plus célèbre de tous.

Un samedi midi, pendant qu'un patient père de famille attend la fin du dîner pour voir son fils, voilà que affaire de tuer le temps il l'entretient de la table des pensionnaires du collège.

« Savez-vous, lui dit-il en forme de conclusion, que votre enfant n'a ici à manger que du pain de Sarrazin ? » — « Que du pain de sarrazin, sursaute le père vivement indigné ! Chez nous, continue l'interlocuteur, nous ne sommes pas riches, mais ... » Et quand celui-ci eut été bien monté, il lui confie enfin que ce pain est fait de pur blé, mais qu'il est fourni par le boulanger Sarrazin de la ville, que c'est seulement de cette façon du pain de Sarrazin.

Jusqu'à l'infortuné Pelo, pauvre d'esprit naturel, qui, par ses réponses souvent désopilantes et surtout ses drôlatiques monologues, ne manquait pas de provoquer des détentes à son insu chez les si rudes travailleurs.

C'est toutefois uniquement au dortoir qu'on le rencontrait ; il y était, de par l'autorité compétente du séminaire, l'intendant bien reconnu des eaux courantes, avant l'installation moderne des éviers ou lavabos.

Quand les ecclésiastiques, tombant de lassitude, allaient par de courtes siestes, aux jours de congés, s'y restaurer dans leurs cabines

mi-fermées, ne les y sachant pas, il repassait en pensant tout haut ses tribulations et ennuis. Il en voulait notamment à l'importune et impopulaire Marie Baril du temps. Ici il dialoguait. Elle commandait sur un ton grêle: «Pelo, fais ci, va là.» — «Toujours Pelo, reprenait-il de sa plus grosse voix mâle; Pelo est fatigué», — Et il s'obstinait résolument: «Pelo n'ira pas.» — Puis continuant de sa voix naturelle: «Pelo partira; ils iront à Montréal, à Québec, pour en trouver un autre, et n'en trouveront pas.» — Et la kyrielle se poursuivait sur ce sujet et sur d'autres semblables jusqu'à ce que l'auditeur ignoré se montrât. — «Ah! t'es là», s'exclamait-il étonné. Et il changeait de propos, refusant de prolonger ses colloques.

Alors il préférerait annoncer par exemple les derniers décès survenus, uniformément dus à la perte du souffle; ce en quoi il n'était jamais contredit.

Il était en plus l'inestimable cireur de chaussures de la maison; s'il y trouvait un gros deux-sous dissimulé, c'était le signe qu'on les lui confiait. Ce cuivre de haute valeur à ses yeux, était ensuite soigneusement enfoui tel quel dans le tréfond d'un robuste coffre de bois uni, peint en rouge, style antique. A la fin de sa vie, lors de l'inventaire, il y en avait six pouces d'épaisseur sur toute son étendue.

Néanmoins le véritable repos pour les ecclésiastiques était bien celui des longues vacances de l'été, pendant lesquelles l'abbé Courtemanche avait pour compagnon au pres-

bytère le si bienveillant vicaire Victor Chartier. Avec lui il faisait souvent des promenades champêtres, et canotait parfois sur l'étroite et trop courte rivière Salvail, dont les ondes dorées étaient alors retenues et gardées hautes par l'écluse d'un moulin au village.

Enfin l'aide, que, durant ces jours, il procurait à ses parents dans le labeur des champs, n'était pas non plus sans contribuer à le remettre de ses fatigues de l'année scolaire. Puis au sein de sa famille, dans les moments



L'abbé D. DECELLES L'abbé H. DROLET L'abbé V. CHARTIER

de loisirs, il trouvait encore tant de plaisir. C'est que jusqu'à son ordination sacerdotale, il était resté, autant que jamais, l'enfant de la maison. C'était là toujours son vrai chez-lui, en dépit de ce que lui avait laissé entendre autrefois son père.

Un mois après avoir endossé la soutane, le 9 octobre, il avait été tonsuré; le 3 octobre de l'année suivante, il avait reçu les ordres moindres.

Ce n'est plus ensuite qu'après un intermède de deux ans, le 1 octobre 1871, qu'il avait été promu au sous-diaconat et, le 22 suivant, au diaconat.

On n'avait autant tardé à lui permettre le pas décisif que pour ne point lui imposer trop tôt l'obligation surchargeante de la récitation du bréviaire, vu ses occupations déjà plus que suffisantes; on agissait généralement de cette façon pour tous. Il avait alors commencé sa quatrième année de cléricature.

Il comptait poursuivre cette dernière année jusqu'au bout, lorsque l'évêque, en besoin urgent de sujets pour le ministère paroissial, la lui fit interrompre brusquement à la moitié; il abandonnait en effet sa classe après les examens du premier semestre, et était ordonné prêtre, le 24 février 1872.

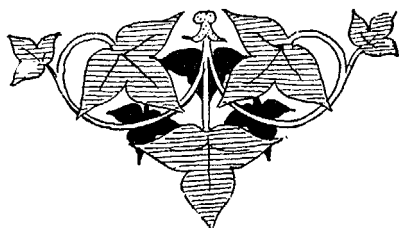
Outre les ordres moindres dus à l'évêque prédécesseur Mgr Joseph Larocque, il avait reçu, ainsi que la tonsure, tous ses autres ordres de l'évêque titulaire du diocèse Mgr Charles Larocque. A cette époque et depuis longtemps, les ordinations avaient habituellement lieu dans la chapelle du séminaire, à la clôture de la retraite annuelle des élèves, au commencement d'octobre. Quant à l'abbé Courtemanche, il n'y eut exception à cette règle que pour les dates tant du diaconat que de la prêtrise.

A celle-ci assistaient en grand nombre les membres de sa famille, entr'autres son père et sa mère, son frère, ses deux sœurs Aurélie et Marie, et beaucoup d'autres. La joie de l'ordinand était de fait si pleinement partagée par toute sa parenté.

Bien des larmes de contentement ont coulé, ce matin-là. De si loin qu'on l'entrevoyait

et le désirait ! Pour la première fois, les Courtemanche avaient leur prêtre.

C'était un samedi ; peu après la cérémonie, ils partaient tous ensemble pour Saint-Jude, la patrie, où le lendemain était célébrée très solennellement la première messe du jeune lévite.



LIVRE IV

LE VICAIRE

(1872-1876)

CHAPITRE I

LA PREMIÈRE MESSE DU NOUVEAU PRÊTRE. —
SA SITUATION VIS-A-VIS DE L'ÉVÊQUE. — SES VICARIATS.

Le curé de Saint-Jude, M. Fortin, avait demandé que l'ordination de l'abbé Courtemanche eût lieu dans son église, mais Mgr C. Larocque, déjà souffrant de la maladie qui l'emportera, n'avait pu accéder à ce si légitime désir. C'eût été sur les rives de la Salvail la première cérémonie de ce genre.

Il est vrai que le futur prêtre n'était que le second enfant de la paroisse à franchir le seuil du sanctuaire, mais son devancier, Vertume Péloquin, s'étant fait Trappiste, avait reçu bien loin ailleurs l'onction sacerdotale.

Au moins s'est-on dédommagé en entourant de toute la solennité possible la première messe du nouveau lévite.

Plusieurs confrères, prêtres et ecclésiastiques, y assistaient, les uns servant à l'autel, les autres grossissant la chorale de circonstance.

Le curé leur offrit ensuite un banquet à tous, ainsi qu'au père et à la mère; puis ce fut le grand souper des noces dans la famille.

Les derniers échos de la fête tant familiale que paroissiale étaient à peine éteints que dès le lendemain arrivait la lettre de nomination du jeune prêtre au vicariat voisin de La Présentation. Il devait, sans plus de vacances, s'y rendre pour le dimanche suivant.

Quoiqu'il fût entré dans le clergé diocésain à titre de patrimoine, pratiquement il n'en était pas moins dans les mêmes conditions que ses collègues admis à titre de mission; il était tenu à une égale obéissance.

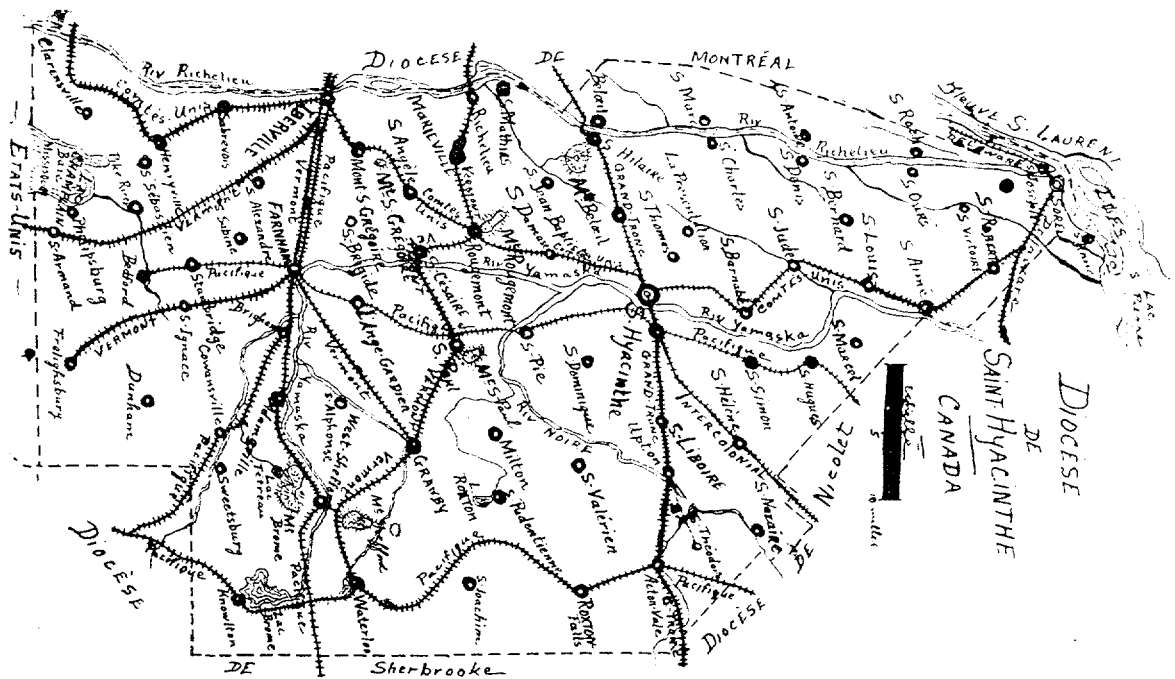
Le père, pour cela, avait inutilement grevé sa terre au montant de deux mille cinq cents livres ancien cours, représentant aujourd'hui cinq cents piastres, dans le but de lui assurer au besoin une rente viagère et annuelle de vingt-cinq piastres.

Cette rente ne fut jamais réclamée, mais l'hypothèque le fut; ce n'est qu'après avoir été payée qu'elle fut levée en 1895, lors de la mort du père et du règlement de sa succession.

L'abbé Courtemanche, après ses huit années d'études classiques et trois et demie tant d'études théologiques que de professorat, devait en faire quatre autres et demie de vicariat, avant d'être placé à la tête d'une paroisse; c'était en tout une préparation lointaine et prochaine de seize ans, depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de vingt-neuf.

Depuis cette époque, par la force des choses, l'entraînement déjà pourtant raisonnable n'a cessé de s'allonger; aujourd'hui dans le même diocèse, il est rendu à vingt-six ans et plus.

Le vicariat en effet, c'est encore la formation du futur curé, continuée sous la direction immédiate d'un ancien; avec lui le théoricien applique ce que lui ont appris ses livres. Il se raffermir dans la gouverne des foules et le maniement des âmes. C'est pour lui le fini avant son entrée en cure.



Pas surprenant après cela que les paroissiens accordent à leurs pasteurs la plus entière confiance. Ils les sentent leurs supérieurs à tant de titres.

Les différents postes, où l'abbé Courtemanche acheva de se perfectionner ainsi dans l'art de sauver ses frères, sont La Présentation, Saint-Aimé, Iberville, Saint-Pierre de Sorel et Saint-Ours.

A La Présentation, où le curé M. Isaïe Soly était temporairement souffrant, il ne séjourna que deux mois, le temps de le voir se rétablir, du premier mars au premier mai.

Il est ensuite parti pour Saint-Aimé en traversant Saint-Jude, alors la seule paroisse qui l'en séparait.

A ce second poste, il se dépensa volontiers deux ans, du premier mai 1872 à mai 1874, sous deux curés successifs, M. Dumontier jusqu'à octobre 1872, puis M. Marchessault. Après quoi, la maladie l'obligeait à un repos dans sa famille, jusqu'à l'automne.

Du 2 octobre 1874 à février suivant, il reprenait l'ouvrage à Iberville, auprès de M. Saint-Georges; de février 1875 à avril de la même année, il ne fit pour ainsi dire que passer auprès du grand-vicaire Millier, dans l'importante paroisse de Saint-Pierre de Sorel, unique encore à cette époque tant pour toute la ville que pour la campagne environnante; enfin, d'avril 1875 à la fin de septembre 1876, il terminait à Saint-Ours, auprès du charitable et si gentil M. Denis Michon, sa carrière par trop instable de vicaire. Il avait occupé cinq postes en guère plus de quatre ans.

CHAPITRE II

LE BON VICAIRE. — SON ASSIDUITÉ AUPRÈS
DES MALADES ET SES SERMONS. — SA PROMOTION
A LA CURE.

Vicaire, l'abbé Courtemanche fut à son devoir avec une régularité exemplaire, obéissant, même prévenant, studieux, dévoué. Ses aimables qualités, en prenant de l'ampleur, faisaient avantageusement prévoir ce qu'il serait une fois curé.

Après l'église et la sacristie, c'est sa chambre qu'il aimait, bien qu'elle fût généralement peu attrayante, ni vaste, ni ornée. Ce n'était le plus souvent qu'une austère cellule de religieux. Mais rien ne s'opposait à ce qu'il y priât et étudiât, au contraire.

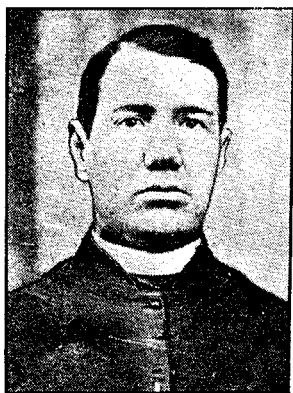
Il y installait son humble bibliothèque, ne l'enrichissant que rarement de nouveaux volumes; après tout était-il nécessaire qu'elle fût si considérable, vu qu'il avait toujours facilement accès à celle mieux garnie de son curé.

C'est au bénéfice de ses malades que s'exécutaient presque toutes ses sorties. Une fois qu'on l'avait appelé au chevet de l'un d'eux au village ou dans ses environs, il y retournait autant qu'il entrevoyait du bien à lui procurer.

Les discours, qu'il tenait à ces chrétiens éprouvés, étaient ceux d'un prêtre pieux, qui veut avant tout la sanctification des membres souffrants du Christ, en attendant et souhaitant

leur guérison. Aussi appréciait-on grandement ses visites.

Il n'était pas de ceux qui recherchent une popularité de mauvais aloi. Jamais il ne fréquentait de familles dans le simple but d'y trouver de la distraction. Il n'en sentait nullement le besoin et savait par ailleurs qu'en marge de son ministère il ne serait pas aussi efficacement assisté de la grâce de Dieu.



L'abbé J.-I. COURTEMANCHE
vicaire à Saint-Ours
1875

Dans sa chambre, c'est à la préparation de ses sermons qu'il vouait le meilleur de son travail; autour d'eux convergeait la plus forte partie de ses études. Comme on le lui avait recommandé au séminaire, il les écrivait en entier et les apprenait mot à mot, les déclamant plusieurs fois à l'avance tout bas dans le secret de sa cellule ou tout haut dans la solitude de la sacristie.

Le premier d'entr'eux, prononcé à La Présentation dans le temps pascal, produisit particulièrement une excellente impression; c'était bien pensé, très pratique et débité avec feu. Il s'annonçait surtout comme un habile catéchiste.

En disciple averti, il était docile aux directions de son curé, non pas qu'il vît en lui un surhomme, mais parce qu'il le savait revêtu de l'autorité. Écolier, il s'était trop bien trouvé de cette quasi aveugle soumission à ses supérieurs pour s'en départir si tôt.

Son évêque, de son côté, ne connut pas de sujet plus attentif à observer ses moindres prescriptions; un désir de sa part était pour lui un ordre.

Les offices religieux aux heures tardives, donc plus fatigants, les baptêmes, les appels au loin dans la campagne, étaient son apanage; il se les attribuait avec plaisir, à la satisfaction, il va sans dire, de ses curés, à qui incombait, en sus du spirituel commun aux deux, l'administration temporelle de la paroisse.

Au confessionnal, il n'était pas simple distributeur d'absolutions, mais soigneux directeur d'âmes. Ce n'est pas qu'il y fût long; toutefois il prenait le temps de sonder les consciences et de suggérer ou d'imposer à ses pénitents de salutaires lignes de conduite.

Peut-être dans l'accomplissement de ses devoirs déploya-t-il parfois trop de zèle; surtout économisa-t-on trop à son sujet pour le chauffage. Toujours est-il qu'au printemps 1874, il était gravement atteint de bronchite et en

conséquence obligé de se mettre six mois sous les soins du médecin au sein de sa famille, à Saint-Jude. Il ne se remit jamais complètement de cette affection.

Pour lui procurer ensuite du soulagement, les hommes de l'art lui conseillèrent, à maintes reprises, l'usage de la pipe. Nonobstant sa répugnance, il essaya loyalement du remède durant quelques semaines, mais n'y put tenir.

C'est qu'en outre, avec une grosse teinte d'exagération sans doute, il était convaincu qu'un prêtre qui fume est un prêtre qui perd du temps, et il ne voulait pas que pour lui il en fut ainsi.

Sans avoir émis le vœu de pauvreté, il n'a pas moins pleinement et forcément pratiqué cette vertu monastique durant tout son vicariat, au salaire annuel de soixante piastres d'abord, puis de soixante-quinze à partir de 1873, et avec des honoraires de messes à vingt sous. Il est vrai que ceux-ci avaient été montés de cinq sous, mais seulement au bénéfice de l'évêché en banqueroute, à qui appartenait l'augmentation.

Ses minces revenus néanmoins, le croirait-on, ne l'avaient pas préservé de l'imprudence de souscrire une part ou action de cent piastres dans le creusement du canal de Soulanges; ce fut là sa première et son unique tentative de s'enrichir vite. La leçon lui fut profitable; il avait compris à ses dépens que ce n'est pas dans ces sortes d'entreprises que doivent se placer les surplus d'un prêtre, tout personnels qu'ils soient.

Ce fut, dans sa vie, la fameuse affaire du Sac-Noir, dont si souvent son père s'informait anxieusement. Après avoir compté longtemps en retirer quelque chose, il dut abandonner tout espoir.

Quand l'abbé Courtemanche est retourné à la maison paternelle pour la réfection de sa santé compromise, la vieille aïeule qui avait bercé son enfance, était encore vivante, alors âgée de quatre-vingt-sept ans; c'est un peu plus tard, pendant qu'il était vicaire à Sorel, qu'elle est décédée, le 9 mars 1875.

Heureuse d'avoir un petit-fils prêtre, elle eût voulu mourir entre ses bras; elle le demanda avec instances et, dans ses derniers moments, quand ses yeux et ses oreilles ne remplissaient plus leurs fonctions, elle eut l'illusion de l'avoir à son chevet, quoique ce fût à sa place son saint confrère, le vicaire Edmond Lessard.

Peu après, le 15 juillet de la même année, expirait également son évêque Mgr Charles Larocque, qui lui aussi le tenait en profonde estime.

C'est à son successeur, Mgr Moreau, que l'abbé Courtemanche devra ses différentes promotions aux cures de Saint-François-Xavier-de-Sheffield, de Saint-Louis et de Saint-Roch.

Il en reçut la première, pour la Saint-Michel 1876.



LIVRE V

LE CURÉ DE WEST-SHEFFORD
(1876-1884)

CHAPITRE I

SA PREMIÈRE CURE. — A SHEFFORD DANS
LES CANTONS. — LE DÉNUEMENT DU POSTE.

Enfin, à vingt-neuf ans, l'abbé Courtemanche était nommé curé. Ne demandez pas s'il était prêt. Depuis si longtemps qu'il le désirait ! Après l'œuvre de sa propre sanctification, c'était le but de sa vie.

D'abord l'évêque, à l'issue de la retraite pastorale, à la fin d'août, lui avait présenté Saint-Fortunat au diocèse nouveau de Sherbrooke. Quoique ce fût temporairement l'exil, il était résolu de l'accepter, si l'on eût le moins insisté. Mais comme c'était simplement une offre ou proposition, il la déclina sans guère déranger les plans de l'autorité. L'abbé Paul Côté lui fut aussitôt substitué.

Pourquoi ces démarches et cette générosité de la part de l'évêque de Saint-Hyacinthe pour ce territoire étranger bien que limitrophe, quand il avait tant besoin de ses sujets ? C'est qu'au jour de la formation de cette circonscription ecclésiastique, surtout faite à même de son diocèse en 1874, il y avait eu engagement d'aider à la pourvoir de prêtres, au moins pendant quelque temps.

Plusieurs curés en conséquence lui furent ainsi prêtés, et un bon nombre s'y fixèrent à jamais, tel l'abbé Côté, qui y est mort prélat

domestique et curé de Notre-Dame-de-Bonsecours.

Peu de jours après, M. Courtemanche recevait en partage la cure moins éloignée de Saint-François-Xavier-de-Shefford. Sa lettre de mission est datée du 15 septembre 1876 et il devait s'y rendre pour le dimanche, 1 octobre suivant.

Cet automne, s'ouvrait la cure de Sainte-Madeleine; et deux anciennes, Saint-Charles et Richelieu, devenaient vacantes, la première par le départ de l'abbé Dumontier pour la Nouvelle-Angleterre et la seconde par la promotion de l'abbé Jeannotte au vice-supériorat du petit séminaire de Marieville.

Mgr Moreau, quatrième évêque titulaire du diocèse, remplit ces postes en faisant du même coup onze changements ou nominations de curés; c'était son premier remaniement annuel dans l'administration pastorale de ses paroisses.

L'abbé Courtemanche remplaçait l'abbé Mondor, préposé à la fondation de Sainte-Madeleine; deux autres vicaires, après refoulement, débutaient non moins modestement que lui, à Dunham et à Sainte-Prudentienne; tous alors dans le diocèse commençaient effectivement leur ministère curial en sa partie méridionale des cantons de l'Est.

Là se trouvaient les postes pauvres, de lutte pour la vie. Les jeunes y étaient d'abord envoyés, quittes à être rappelés plus tard sur les rives plus anciennement colonisées du Richelieu et de l'Yamaska.

Dans les cantons de l'Est, s'opérait à cette époque non sans misères la conquête rapide des catholiques canadiens-français sur les descendants des loyalistes anglais protestants. Ceux-ci, les premiers occupants, étaient les maîtres et les riches; les survenants ne les supplantèrent qu'après avoir été pour la plupart leurs serviteurs.



MARIE COURTEMANCHE

Sa sœur et ménagère

Le clergé, dans toute la vigueur de l'âge, y travaillait volontiers et s'encourageait en voyant monter vite la moisson.

Les voisins du curé de Saint-François-Xavier-de-Shefford étaient les abbés Phaneuf à Waterloo, Henri Balthazard à Granby, Davignon à Saint-Joachim, Charbonneau à Adamsville, Chrysostôme Blanchard à Sweetsburg et Michel Bélanger à Knowlton. C'était un entourage de sympathiques amis.

L'abbé Courtemanche était à son poste au jour assigné, avec sa sœur Marie en qualité de ménagère. Outre un humble mobilier acquis de son prédécesseur, il était arrivé avec une superbe jument percheronne, la vaillante Grise, don de son père, et sa compagne de son côté avait reçu pour dot la plus belle vache laitière du troupeau paternel, la jolie Rougette de noir barrée.

Saint-François-Xavier-de-Shefford était comme aujourd'hui une paroisse de vaste étendue, dans l'encadrement de ses deux montagnes, avec centre dans la poétique vallée de l'Yamaska supérieure, connue sous le nom de la Plaine du canton.

Bien que fût disséminée dans ses limites une population de deux-cent-dix-huit familles catholiques, la forêt et les frères séparés y prédominaient.

Le sol accidenté et très rocailleux était loin d'être partout fertile. Aussi, quand le père du curé le vint visiter, s'apitoya-t-il profondément sur le sort de ses ouailles; de fait ne se déroulait pas là sous ses yeux la surface uniforme et nette de Saint-Jude. « Que de roches, grand Dieu ! que de roches ! s'exclamait-il à chaque pas. Comment y récolter et subsister ? Des roches, se raisonnait-il, ça ne pourrait pas, ça ne brûle pas. Comment s'en débarrassera-t-on jamais ? » S'il voyait aujourd'hui, il constaterait combien un travail persévérant surmonte de difficultés, comme de nos jours on y vit relativement dans l'aisance.

Mais alors, c'était le dénuement qui régnait un peu partout, tant sur le bord du cours d'eau que sur le versant des monts.

Il est vrai que cent-cinquante-quatre familles catholiques y étaient déjà propriétaires, mais ne l'étaient-elles que de fermes embryonnaires, aux étroits défrichements, ou bien de fermes plus vieilles, belles assurément, mais non claires de redevances, sujettes aux redoutables contrats rémérés, qui permettaient aux vendeurs de dépouiller l'acquéreur au premier défaut de paiement. Et combien, après un succès apparent, ont été de ce fait pourchassés, ruinés à l'avantage toujours d'un prédécesseur, qui avait ambitieusement escompté ce résultat.

Donc les catholiques n'étaient pas riches. Et l'établissement religieux s'en ressentait.

Le presbytère, vieux magasin des temps primitifs, avait été à peine restauré pour être transformé en résidence curiale.

Et l'église, construite à la hâte, non terminée, quoique moins antique, était déjà tombante. Briquelée et surmontée d'un clocheton rudimentaire, elle ne dissimula jamais aux regards des fidèles ses poutres brutes de l'intérieur.

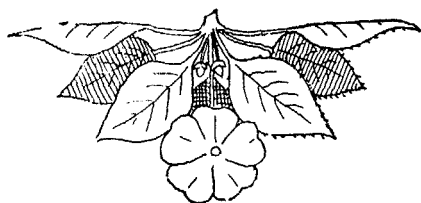
Ses bancs, pour leur part, sans prétention non plus, étaient confectionnés de planches peu choisies, à moitié blanchies, non peintes et mal jointes.

Dans la suite, l'abbé Courtemanche y installa comme maître-autel un des autels laté-

raux de l'ancienne église de Saint-Ours et ce fut pour toujours son unique ornement.

Les dépendances et clôtures de l'établissement étaient à l'avenant.

En dépit de cette pénurie, le brave curé était content de son poste; il y en avait de plus mal partagés que lui, même dans ses environs.



CHAPITRE II

L'IGNORANCE RELIGIEUSE DE SON PEUPLE. —
QUELQUES ORIGINALITÉS. — SES INSTRUCTIONS.

Le premier souci du jeune curé, après son installation, fut de se renseigner sur l'état de son nouveau poste. Pour cela il s'empressa d'en consulter les archives encore plutôt minces, et questionna. Il eût voulu aussi sans retard prendre contact avec ses paroissiens en les visitant chacun à son foyer; mais c'était contre la coutume et contre ses intérêts; il ne devait accomplir ce devoir que durant les fêtes, aussitôt après le premier de l'an. Il lui fallut attendre.

Alors deux des occupants du banc d'œuvre l'accompagnèrent; le marguillier comptable le conduisait de maison en maison et le second suivait avec une voiture de charge pour recueillir les divers dons en nature. Le prêtre ne pouvait se désintéresser de ces cadeaux; ils complétaient ses revenus nécessaires de l'année.

Partout en cette circonstance c'était solennelle et cordiale réception, malheureusement trop entourée de civilités pour être fructueuse autant que l'aurait souhaitée le pasteur. Il l'aurait préférée plus intime.

Tout de même, il y prit une suffisante vue d'ensemble; il savait dorénavant où étaient ses ouailles, dans quel milieu elles vivaient;

il pourrait désormais les reconnaître en les rencontrant et les appeler par leurs noms.

Sa paroisse ne ressemblait pas du tout à celles où il avait jusque-là exercé son ministère; d'abord point d'homogénéité. Pas de vénérables coutumes, de ces traditions communes ancrées au sol. On y était venu de tous les points cardinaux; souvent c'étaient des aventuriers, arrêtés là pour un jour.



L'abbé J.-I. COURTEMANCHE
lors de sa nomination à la
cure de Shefford
1876

Combien de fois, il constata que le protestantisme y avait déformé les vieilles consciences catholiques; que de cœurs froids, à qui l'audition de la messe d'obligation, les pâques, le repos dominical, le jeûne et l'abstinence ne disaient plus rien !

Pendant trop longtemps, en ces cantons, avait-on été effectivement sans prêtres, au

moins résidants ! Peu à peu s'était-on endormi ; il fallait secouer ce sommeil morbide.

C'était loin d'être ce qu'avait rêvé le pourtant peu exigeant titulaire.

Quand arriva le temps de la préparation à la première communion, il toucha encore mieux du doigt le mal dont souffrait sa paroisse. Ses enfants de douze à quinze ans ne savaient guère de catéchisme.

Il dut, pour le plus grand nombre, commencer par leur en enseigner la lettre à force de répétitions, avant de leur en inculquer les principales explications. A peu près aucun ne pouvait lire.

Il va sans dire qu'il se contentait de l'abrégé seulement du très succinct manuel de l'époque.

En présence d'un tel état de choses, il n'avait pas à hésiter ; il s'institua catéchiste en règle, du haut de la chaire, pour toute sa population. Malgré cela, continua-t-il de planer dans son ciel, jusqu'à la fin, des nuages assez épais.

Un jour, une bonne grand'mère, avec toute sa foi mal éclairée, demandait s'il était vrai que le pape lisait tous les matins, écrit dans le firmament, ce qu'il avait à faire dans le cours de la journée.

Une autre, au passage de religieuses quêteant dans la localité, voulait coûte que coûte assister à la messe célébrée par les bonnes Sœurs.

Un autre, moins pieux, forgeron de son métier, ne cessait de répéter à ses clients, pour leur édification sans doute, que « quand on

est mort tout est mort ». Avec quelle accentuation il faisait claquer chaque monosyllable de cette sentence peu sûre !

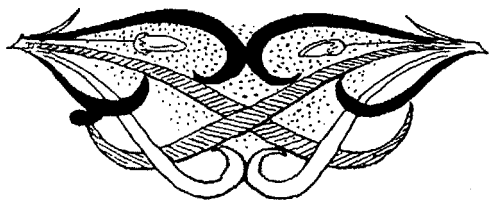
Il y avait de nombreux mariages à valider.

Un dimanche, avec quelle surprise, le curé ne vit-il pas son médecin, prétendu catholique, parader avec les francs-maçons du village, portant sans honte l'insigne de leur société ! C'était un comble.

Ses instructions catéchistiques étaient toujours soigneusement préparées. De ce moment il cessa d'écrire et d'apprendre ses sermons. Il ne rédigea plus que de brefs canevas, qu'il suivait rigoureusement.

Il se trouva si bien du changement qu'il le garda ensuite le reste de sa vie.

On goûtait cette prédication généralement courte, précise autant que complète. L'essentiel de la doctrine chrétienne y passait dans un cycle d'environ trois ans.



CHAPITRE III

UN DIFFICILE RÈGLEMENT DE DIME. — LE CURÉ QUITTE SA PAROISSE DURANT SIX SEMAINES. — TOUT S'ARRANGE.

L'abbé Courtemanche eût été heureux à Shefford, si l'on avait seulement consenti à lui accorder une honnête subsistance, en lui payant sa dîme; l'évêque voulait que dorénavant elle fût d'au moins cinq cents piastres par année. En cela, assurément pas d'exagération, puisque répartie sur deux-cent-dix-huit familles elle ne demandait à chacune d'elles qu'une moyenne de deux piastres et demie. On avait beau être pauvre, on ne l'était certainement pas assez pour trouver ce montant trop élevé.

Et était-ce trop pour le soutien d'un curé, surchargé toujours de tant d'œuvres, qui incessamment retombent sur ses épaules, œuvres dont il ne se vante pas, mais auxquelles il ne contribue pas moins. Dans le besoin, particulièrement pour les pieuses entreprises, c'est à sa bourse que sans pitié on a constamment recours.

Quand il était vicaire, comme ses jeunes confrères, l'abbé Courtemanche avait aisément cru ses curés riches. Ne considérant que leurs revenus, jamais leurs dépenses, il gémissait à

leur côté de ne pouvoir pas plus économiser en vue de l'avenir. Mais voilà que devenu l'un d'eux à son tour, il reconnaît son erreur; rece-

Ses quatre évêques



Mgr PRINCE



Mgr J. LAROCQUE



Mgr C. LAROCQUE



Mgr MOREAU

vant davantage il est vrai, combien plus avaient-ils à déboursier; à la fin de l'année, il ne pouvait y avoir tant de surplus, si surplus il existait. Pour lui dans tous les cas, il continuait à pratiquer, sans vœu, la vertu de pauvreté.

En effet, à moins d'une dîme annuelle de cinq cents piastres, il ne bouclait pas son budget. Le casuel, provenant des divers offices rémunérés, n'était guère appréciable, surtout dans les premiers temps.

Jusque-là, en guise de dîme, ses paroissiens avaient apporté à leurs missionnaires, puis à leurs curés, ce qu'ils jugeaient bon et, à l'exception de quelques-uns, ils n'étaient pas généreux, ah ! pas du tout. Évidemment ils prenaient leurs dévoués prêtres pour des anges. C'était entretenir à leur endroit une trop haute opinion pour que ceux-ci s'en accommodassent indéfiniment.

A l'arrivée de l'abbé Courtemanche, l'évêque avait résolu de tout régulariser sur ce point et de tenir la main à son nouveau règlement. Les propriétaires, avait-il déterminé, paieraient à l'avenir vingt sous par cent piastres de leur évaluation municipale, et nulle famille ne fournirait moins que deux piastres.

A l'annonce de cette décision, ce ne fut qu'une récrimination par toute la paroisse. On aurait ruiné les contribuables qu'ils n'auraient pas crié plus fort. Et pourtant l'estimation générale des immeubles de la localité était très basse. Le diable indubitablement s'en mêlait; il aime tant à pêcher en eau trouble.

Le pasteur en appela vainement au sens chrétien des récalcitrants; mais au lieu de désarmer, ils s'animèrent plutôt à la résistance.

Le 16 septembre 1877, à l'approche du terme de la première année, soixante-huit sur deux-cent-dix-huit persistaient encore dans leur

obstination; les autres, au nombre de cent-cinquante, n'avaient apporté que la somme totale de trois-cent-vingt piastres, donc cent-quatre-vingts de moins qu'il ne fallait pour former le minimum fixé par l'Ordinaire.

La situation se corsait, car celui-ci, mécontent de cette injustifiable opposition, avait signifié aux paroissiens, le 29 août précédent, que si, à la Saint-Michel suivante, ils n'avaient pas satisfait à son ordonnance, il leur retirerait inexorablement leur curé, les laissant sans desserte religieuse.

Les chefs de la rébellion, pour ne pas plier devant l'autorité épiscopale, offraient de compléter les cinq cents piastres de leurs propres deniers, mais lui refusaient péremptoirement le droit de leur imposer un mode quelconque pour les recueillir. Cinq cents piastres, à leur avis, ce n'était pas trop, mais prétendaient-ils s'arroger la prérogative de les prélever à leur façon; ils voulaient tout simplement ainsi se substituer à l'évêque, ce que celui-ci ne pouvait tolérer.

Irréductibles, les révoltés ne bougèrent plus, et le curé dut partir à la Saint-Michel. Tant de ténacité dans des cœurs soi-disant catholiques ! Ce que jubilaient les protestants !

Le curé fut absent plus de six semaines; l'évêque était bien résolu de ne l'y plus renvoyer et de ne pas le remplacer, si l'on n'abaissait pavillon. Bien entendu, ce n'était pas au père de céder devant ses enfants.

Pendant ce temps-là, le presbytère et l'église étant fermés, l'abbé Courtemanche s'en

alla assister le curé de Saint-Simon-de-Bagot, alors l'abbé François Pratte.

Il ne faut pas croire que, durant ces semaines, les révoltés et leurs coryphées fussent triomphants; point du tout. Ce n'est pas ce qu'ils avaient escompté, persuadés qu'ils étaient qu'en face de leur opiniâtreté l'évêque fléchirait; et voilà où ils avaient lamentablement abouti.

Pris dans cette impasse, ils organisèrent le mensonge et réclamèrent une assemblée. L'abbé Phaneuf, curé de Waterloo, leur fut délégué et elle eut lieu dans leur église, le 6 novembre; toute la paroisse y était représentée.

Le porte-parole, au nom des châtiés, fut Alfred Coucke, un habile jaseur entre tous, qui manœuvra si bien qu'il convainquit d'abord le président de la bonté de leur cause. Il prodiguait d'ailleurs dextrement l'éloge à l'égard de son curé, tout en alignant des chiffres, qu'il affirmait appuyés sur des reçus de ce dernier. Heureusement que celui-ci avait, comme en tout temps, parfaitement tenu ses comptes. L'orateur calculait avec un imperturbable aplomb que le plaignant avait bel et bien perçu cinq-cent-trente-une piastres, donc plus qu'on ne leur en réclamait.

C'est ici que l'avocat retors de la circonstance, adroit et mielleux toujours, était fautif; il ne put jamais produire les reçus promis, mais seulement ceux qui concordaient avec les livres du curé. C'est ce que reconnut enfin le délégué de l'évêque, en date du 16 novembre suivant, et de nouveau le 19.

Sans attendre son verdict, dès le 11 précédent, étant lassés de ce déprimant état de

lutte et pressentant que leur cause était perdue, tous avaient fait leur soumission, au cours d'une seconde assemblée, toujours dans leur église sous la présidence du même délégué; la paroisse avait unanimement accepté le mode de soutien du curé, tel qu'imposé par l'évêque.

Dix jours plus tard, le 21, celui-ci écrivait donc à l'abbé Courtemanche de retourner à ses ouailles, qui, un moment égarées, étaient rentrées dans l'ordre.

Ce dernier eût en l'occurrence préféré permuter avec un confrère que de réintégrer son ancien poste, craignant de n'y plus opérer autant de bien, vu le malaise, qui ne manquerait pas d'étreindre bien des cœurs, après d'aussi regrettables événements.

Mais Mgr Moreau ne partagea pas ce sentiment et lui répondit qu'« il ne serait pas juste, pour un petit nombre de mécontents, de faire de la peine au plus grand nombre ». Et il profitait de l'occasion, dans une lettre à lire en chaire, pour louer la conduite du curé et la justifier pleinement aux yeux de tous.

Le fait est que presque tous voyaient revenir avec plaisir leur pasteur, qui n'avait jamais accompli que son devoir, tout pénible qu'il fût.



CHAPITRE IV

LE CALME SE RÉTABLIT DANS SA PAROISSE. —
FONDATION D'ÉCOLES. — TAPAGE AUTOUR D'UN
DÉCÈS SANS SACREMENTS.

Il fallut dans la paroisse quelques années, avant que se rétablît entièrement la paix, si profondément troublée par l'embroglio de la dîme. Quand l'océan a été fortement secoué par la tempête, le calme n'y revient pas aussitôt que le vent s'est apaisé.

Quoique réglée, la question continua de demeurer par trop irritante sur bien des points. Quelques-uns n'en guérissent même jamais; d'autres se surexcitaient aisément à son simple souvenir. Qu'est-ce que ne souffle pas l'orgueil dans un cœur blessé ?

En de telles conditions, on s'attardait à remplir régulièrement ses engagements, à entrer le nouveau devoir dans ses habitudes. Dorénavant peu s'y objectaient ostensiblement, mais beaucoup sans raisons plausibles ne se hâtaient guère de l'accomplir.

Le 3 octobre 1878, il reste encore tant d'arrérages que l'évêque autorise le curé à puiser dans le coffre de la fabrique ce qui manque à sa dîme de l'année précédente pour la porter au moins à quatre cents piastres. Le mauvais vouloir est plus qu'apparent.

Un nommé Mailloux, en 1879, s'obstine absolument pour sa part à ne pas la payer. Comme le curé a spécialement exercé du ministère pour lui, il le traduit en cour civile pour services rendus, et le magistrat Rioux, de Waterloo, lui donne gain de cause.

C'était là poser un précédent légal des plus heureux, plein de bon sens. Pourquoi en effet, parce que curé, les pas et démarches du prêtre ne seraient-ils pas, à l'instar de ceux de tout autre, notaire, avocat, médecin par exemple, appréciables à prix d'argent ?

Malheureusement ce précédent fut renversé, six ans plus tard, en 1885, par le juge Jetté de la cour supérieure dans le procès Saint-Aubin vs Leclaire, de la Pointe-Claire. Et voilà; en vertu de ce dernier jugement, la dîme, même non perçue, couvre désormais en loi tous les services curiaux⁽¹⁾.

Néanmoins les plaies se fermèrent peu à peu dans la paroisse, au point que l'on put commencer à se livrer avec succès à l'amélioration générale de l'organisation catholique. Le labeur d'abord ne fut pas toujours facile. Mais de plus en plus on serrait les rangs autour du curé, que l'on reconnaissait homme de dévouement, capable, vrai chef, le seul sur place en état de travailler efficacement. C'est ainsi que la cohésion finit par s'introduire pour tout de bon dans ce groupe si hétérogène.

Tant il est vrai que tôt ou tard une paroisse devient un petit pays ou mieux une vaste famille, dont les membres ou citoyens, ayant

1. — Mignault, *Le Droit paroissial*, 186.

les mêmes intérêts, ont pour chef ou père commun le curé.

Ce dernier est alors de toutes les entreprises temporelles en autant que le spirituel y est concerné; c'est lui souvent qui les inspire et les mène à bonne fin, qui les soutient.

Et dans l'ordre plus élevé de la grâce, c'est lui qui, après avoir engendré ses ouailles à la vie surnaturelle, les y garde par l'administration des sacrements. C'est lui qui les absout et relève quand elles tombent, qui les nourrit du pain des anges, les avise en maintes circonstances, bénit leurs unions et ne les abandonne que lorsqu'il les a remises entre les mains de leur Créateur pour leur bonheur définitif.

La paroisse, à tous points de vue, est l'ouvrage du curé ou mieux, par son entremise, celui de l'Eglise. Et combien complète et admirable s'épanouit-elle en Canada !

Le prêtre y a tout pouvoir pour opérer le salut des âmes et aussi pour les aider fréquemment à aplanir beaucoup d'autres difficultés de la vie.

Dès les premiers jours de coopération possible à Saint-François-Xavier-de-Shefford, l'œuvre pressante était l'établissement de l'école catholique et française. Il fallait s'y mettre tout entier et sans délai.

Les protestants s'y opposaient et que de catholiques n'y comprenaient rien. Le curé se heurtait donc à obstacles sur obstacles, mais rien ne le rebutait. De la réussite de l'entreprise dépendait l'avenir.

Les indifférents ou endormis étaient non moins déconcertants que les ennemis déclarés,

qui de leur côté manœuvraient sans relâche pour décourager le curé et par là provoquer son départ.

Dans ce but, ils lui suscitaient toutes sortes d'ennuis, s'efforçant d'indisposer contre lui ses paroissiens. C'est sur un Irlandais, catholique de nom, mais apostat de fait, qui jamais ne mettait les pieds à l'église pour la messe, encore moins pour ses pâques, qu'ils exercèrent leur plus néfaste influence; sa femme avait vécu, dans les mêmes dispositions que lui, les douze ou treize dernières années de sa vie.

Celle-ci étant morte à la fin sans sacrements le 20 février 1878, le prétendu catholique l'imputa à crime à son curé. Surtout il s'en plaint amèrement à l'évêque, le 20 février 1880, exactement deux ans plus tard. Il avait fallu tout ce laps de temps aux adversaires pour le décider à se constituer leur docile instrument.

Le fait est que la veille du décès de sa femme, il s'était présenté au presbytère pour requérir le ministère du prêtre.

Ce matin, dans la paroisse, avait été célébré avec solennité et communion générale un service pour l'âme du pape Pie IX, récemment décédé; les abbés Phaneuf, de Waterloo, et Bertrand, de Saint-Alphonse, étaient venus l'assister et rehausser l'éclat de la cérémonie funèbre.

Le curé demande à son paroissien, devant ses deux confrères, s'il y avait danger de mort avant le lendemain. « Non, fut la réponse; elle en a encore au moins pour quelques jours. » — « Alors, comme vous êtes à pied et que vous demeurez à quatre milles, revenez demain après dîner en voiture et j'irai avec vous. Ce soir,

je dois partir pour Saint-Alphonse, où il y a demain un service, comme celui de ce matin ici, et je serai de retour pour midi. » La proposition fut agréée de bon cœur.

Mais voilà que, le lendemain, notre homme revient, non pas pour amener le prêtre, mais pour lui annoncer que la malade est passée de vie à trépas⁽¹⁾.

C'est ce décès qu'on exploitait contre le curé, dans le moment plus que jamais, vu que, grâce à son activité, il avait depuis l'automne un commencement de succès dans l'ouverture de ses classes.

Il avait alors en effet inauguré au village une école dissidente et voilà que maintenant il travaillait avec moins d'entraves à établir une municipalité dissidente catholique pour toute la paroisse. Ce qui fut d'ailleurs réalisé, dès 1880; et, en 1882, il pouvait ainsi avoir une seconde école dans la campagne, du côté de Brome.

Le gouvernement et l'évêque aidaient chacun de vingt-cinq piastres annuellement ces écoles vraiment pauvres, toutes deux à loyer.

Les gens, maintenant des mieux disposés, se cotisaient volontiers pour les soutenir. Ils ne payaient pour elles rien moins que trente-cinq sous par cent piastres d'évaluation municipale, sans compter en plus pour les parents une rétribution mensuelle de quarante sous par élève. Évidemment plus de parcimonie; la plus pure générosité l'avait remplacée. On redevenait catholique.

1. — Archives de l'évêché de Saint-Hyacinthe.

Les premières institutrices du village furent Mlle Papineau, puis Mlle Préfontaine, toutes deux minceement salariées, mais non moins dévouées.

A cette époque, les institutrices étaient rares en ces cantons; leurs honoraires si bas ne les attireraient pas de loin et, sur les lieux sans couvent, il n'en surgissait pas beaucoup.

Le bureau des examinateurs de Waterloo, dont l'abbé Courtemanche fut nommé l'un des membres, n'en diplômait que quelques-unes chaque année et encore pas tous les ans. C'est grâce à ce dernier si Mlle Préfontaine, d'une timidité à tout compromettre, put être admise à l'enseignement. Et aussitôt il l'avait engagée.



CHAPITRE V

EFFORTS POUR METTRE DE LA PIÉTÉ DANS LA PAROISSE. — UNE ÉCLATANTE GUÉRISON MIRACULEUSE. — LES QUARANTE-HEURES.

Tout en s'occupant de l'organisation scolaire, le curé, en fervent apôtre, s'efforçait de jeter dans les âmes la bonne semence de la dévotion.

Qu'attendre en effet de gens, qui ne prient guère, qui ne s'appuient pas suffisamment sur Dieu ?

Jusque-là ils avaient eu d'excellents curés pendant douze ans, M. Boucher de 1859 à 1864, M. Gendreau de 1864 à 1865 et M. Mondor de 1870 à 1876; entre temps, ils avaient eu comme missionnaire le curé de Granby. Pendant cet intermède, comme avant la venue du premier pasteur résidant, ils avaient été inévitablement négligés et s'étaient-ils encore plus négligés.

Pour regagner le temps perdu, il eût été avantageux de rehausser la solennité du culte, mais comment y parvenir dans un temple qui ressemblait plutôt à un hangar, avec un maître-chante, presque toujours seul et de la force ou faiblesse du père Robitaille, qui à la place du mot liturgique prononçait parfois tout autre chose que du latin.

Le curé, au moins pour soutenir sa pauvre voix, lui adjoignit-il sur la fin un minuscule harmonium, que sans prétention touchait une paroissienne de bonne volonté, particulièrement Mlle Monty, du rang de la montagne de Shefford.

Si encore lui-même eut bien chanté, mais qu'y pouvait-il ? Il suppléait à ce défaut en mettant le plus de piété possible dans la célébration des saints mystères. De vêpres il n'était presque jamais question, l'unique chanfre résidant trop loin du village.

Ses prônes, constamment instructifs et attentivement écoutés, furent avec la prière ses principaux moyens d'action, auprès de son peuple, pour lui créer une atmosphère plus sanctifiante.

Puis n'avait-il pas à sa disposition les colloques prolongés de son bureau, où il exerçait une appréciable influence dans l'intimité. Ses visites aux malades étaient aussi utilisées. En un mot il ne laissait échapper aucune occasion d'instaurer le règne du Christ sur le territoire confié à sa garde. Quand un peu plus tard on fréquenta davantage le confessionnal, il fut là vraiment médecin et docteur, tout en se montrant tendre père.

Après les dévotions au Très-Saint-Sacrement, au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge, celle, sur laquelle il comptait d'une manière toute spéciale pour la réforme désirée, s'adressait à la bonne sainte Anne. Ici encore communiquait-il ce dont il était profondément pénétré le premier; on transmet toujours si bien ce qu'on possède avec persuasion. De fait, il

se recommandait à elle fréquemment et lui députait d'instinct ses paroissiens dans leurs multiples besoins.

Aussi en reçut-il beaucoup et en fit-il beaucoup obtenir, jusqu'à un éclatant miracle, qu'elle opéra en son église, sous les yeux d'un grand nombre, lors de la solennité de sa fête, en 1878. Cette faveur insigne ne contribua pas peu à accréditer auprès de ses ouailles la confiance déjà grande en la douce et compa-tissante aïeule de Jésus.

Dame Rémi Duquette, l'heureuse privilégiée en cette occasion, était en effet percluse des deux jambes depuis huit mois, ne pouvant marcher que péniblement à l'aide de deux béquilles. Totalement incapable de vaquer à ses occupations de mère de famille, elle en souffrait doublement, lorsque son curé l'incita à recourir à son avocate de prédilection.

Ce ne fut pas en vain. Après avoir invoqué la sainte avec ferveur, s'être confessée et avoir communie, en se relevant de la sainte Table elle sent ses douleurs subitement disparues et ses anciennes forces revenues. Laissant là tout support, elle retourne à son banc avec l'aplomb d'autrefois, au profond étonnement de l'assistance. Ses supplications pleines de foi avaient été exaucées; elle était complètement et instantanément guérie⁽¹⁾.

Ses béquilles ont été longtemps appendues aux murs de l'église, près de la statue de la puissante thaumaturge, d'abord en témoignage reconnaissant de ce fait de haute protection,

1. — « Annales de la Bonne Sainte-Anne », mars 1880, page 283.

puis comme invitation à continuer de compter sur l'intercession de la bienveillante amie du ciel.

Les exercices des quarante-heures devinrent en même temps des jours voulus de notable avancement spirituel. Les confrères y accouraient nombreux, et par leur participation aux offices, autant que par leur assiduité au tribunal de la pénitence, excitaient-ils les fidèles à la ferveur. Un sermon, par une éloquente voix étrangère, ouvrait toujours ce triduum tout d'amoureuses réparations au Dieu de l'Eucharistie.

Le 4 mars 1878, le dévoué curé avait eu la consolation de recevoir l'abjuration d'une protestante anglaise; c'est à mentionner, vu la rareté de ces toujours difficiles conversions.

Plusieurs de la fausse religion, à n'en pas douter, sont convaincus de leur erreur, mais bien peu osent le sacrifice de son abandon. Ils reculent devant les blâmes ou menaces de leurs proches; probablement redoutent-ils plus un changement dans leurs habitudes, préférant leur vie aisée à leurs principes. Et, la grâce passée, ils courent tête baissée, sans plus d'inquiétude, vers l'abîme.

Le ministre protestant de la place, au début, aurait désiré entretenir des relations amicales avec le curé, d'égal à égal, apparemment pour garder les siens dans l'illusion que toutes les religions se valent, qu'il n'y a que dans la forme une différence pour aller à Dieu.

Mais notre curé ne goûtait guère ces échanges de visites; il rendit la première, puis cessa. Le ministre comprit et discontinua également.

CHAPITRE VI

LES ÉDIFICES RELIGIEUX A RENOUVELER. —
AMÉLIORATION DE LA MENTALITÉ DES PAROIS-
SIENS. — SON ANGLAIS.

Bien que les édifices religieux de la paroisse fussent très défectueux et d'une apparence plus que vieilloté, l'abbé Courtemanche ne leur fit guère subir que les réparations les plus urgentes et encore. Ils ne valaient certes pas la peine d'en avoir davantage, étant plutôt à remplacer.

Au presbytère, qu'il lui fallait habiter, il dut bon gré mal gré apporter sans retard quelques restaurations, mais combien peu dispendieuses; il ajouta d'abord à la galerie recouverte de la façade, sur l'arrière et l'un des côtés de la maison, une étroite autant que rudimentaire prolongation, en bois brut de même que sans abri. Puis un peu de peinture et de tapisserie à l'intérieur, et ce fut tout. Aux dépendances, rien.

L'église resta aussi telle quelle, n'ayant été ornée que de l'autel importé de Saint-Ours et d'un harmonium. A la fin, ne tenait-elle debout, pour ainsi dire, que par miracle. Sans le moindre doute, s'imposait-il qu'au plus vite elle cédât la place à une autre. Le 17 juillet 1884, vint de Saint-Hyacinthe un inspecteur officiel, M. Joseph Barbeau, envoyé par l'évê-

que avec mission de l'examiner soigneusement. Celui-ci confirma en tout point ce qui pour chacun était l'évidence.

Il constata qu'en plusieurs endroits les murs étaient bombés, de quatre pouces au portail et de cinq à l'autre extrémité vers la sacristie, pour ne parler que de ces parties. Les fondations fléchissantes faisaient de temps en temps se détacher des briques.

La conclusion de l'expertise fut que la bâtisse ne pouvait être ni solidifiée ni finie, qu'il fallait la démolir.

Sur décision de l'Ordinaire, on s'ébranla donc pour reconstruire. Une requête fut dressée en conséquence et mise en circulation; mais le curé, maintenant fatigué, ne se souciait nullement de promouvoir l'entreprise, et tout de ce fait languissait. Il s'ouvrit de ses dispositions à l'évêque, lui communiquant sa répugnance et de plus sa persuasion qu'un autre, s'y dévouant d'un meilleur cœur, réussirait beaucoup mieux que lui. D'ailleurs n'avait-il pas exécuté là sa grosse part ?

Mgr Moreau, concédant, acquiesça à ce si légitime désir et, à l'automne, l'abbé Petit, de Knowlton, lui succédait. L'affaire, simplement ébauchée, avança ensuite comme par enchantement. C'est à ce moment que le curé parti se rendit compte des progrès accomplis dans la mentalité de ses gens, pendant les huit ans de son règne pastoral. Que la fin ne ressemblait donc pas au commencement ! Quelle admirable générosité sur toute la ligne s'était, plus qu'il ne le croyait, substituée à la si déprimante mesquinerie des débuts !

Cent-vingt-et-un intéressés, dès le 5 décembre 1885, endossaient sans hésitation la demande d'une répartition de seize mille piastres, ce qui imposait aux propriétaires un taux de dix pour cent sur leur évaluation foncière.

Ainsi, au lendemain de son départ, l'ancien pasteur vit-il s'élever à la place de l'antique mesure un élégant et riche temple, en belle pierre bosselée, avec superbe clocher; tout cela prélude d'une prospérité jusque-là inconnue dans la localité. Dieu bénissait décidément avec effusion ce groupe de ses enfants, devenus vraiment chrétiens. Le presbytère, peu après, fut également renouvelé et en même temps complété de propres dépendances.

L'abbé Courtemanche se réjouissait grandement à la vue de ces heureux résultats de son labeur. Vraiment avait-il tant fait pour ce peuple, qu'il avait sincèrement aimé et auquel il continuait de s'intéresser ?

Ce qui avait fait le succès de son ministère, c'était pour une large part son esprit de suite, sa persévérance. Jour par jour, il n'avait pas touché du doigt la lente, mais sûre transformation; en effet, quand on est dans la mêlée, qu'on bataille dur, on ne pense pas toujours à synthétiser. Souvent on ne voit clairement, qu'après le triomphe, l'efficacité des efforts qui l'ont provoqué.

Au reste, tout s'enchaînait et se coordonnait dans son enseignement et ses directives. Jusqu'à ses menues historiettes quotidiennes et intimes, qu'il savait dans ce but adroitement agencer et présenter à bon escient. Insigni-

fiantes parfois en elles-mêmes, elles concourent aussi vers la fin commune.

Il avait de ces traits impressionnants, qui valent à eux seuls toute une argumentation.

Un jour, par exemple, qu'il voulait convaincre un enfant d'être soigneux en tout, il lui narre l'aventure de ce jeune homme en quête d'un emploi de commis dans un grand magasin de ville.

Le maître-marchand de lui répondre qu'ayant tout son personnel, il n'y avait pas de vacance pour lui.

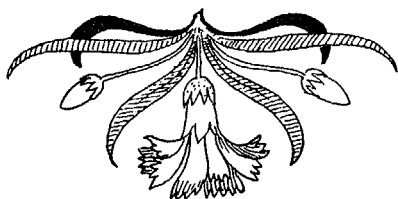
En s'en retournant, tout triste, le postulant malheureux aperçoit sur le parquet une épingle; instinctivement il se penche et l'amasse.

Le bourgeois, l'observant, se dit en lui-même: « Voilà un jeune homme, qui ne laissera rien perdre de mon bien; c'en est un qu'il me faut; » il le rappelle.

« Monsieur, lui annonce-t-il, j'aurai en effet besoin de vous. » Et la semaine suivante, il en remplaçait un moins scrupuleux sur les détails.

Bon en français pour instruire, il l'était moins en anglais pour ses dix-sept familles irlandaises. Tout de même, bien qu'en gardant un accent étranger, il put assez tôt se faire comprendre d'elles. Chaque dimanche, il leur traduisait bénévolement dans leur langue une partie de son prône. Ce n'est pas fréquemment, reconnaissons-le, qu'un curé irlandais montre pareille condescendance à l'égard de ses ouailles canadiennes-françaises, souvent autrement plus nombreuses.

Dans les débuts toutefois, il lui arrivait en anglais d'exprimer des contre-sens; c'est ainsi qu'à l'entrée du premier carême, expliquant les conditions du jeûne et de l'abstinence, il permit bien inutilement à son monde de manger de la *soap* au lieu de la *soup*. Mais ses auditeurs, indulgents et toujours contents, s'étaient bien gardés même de sourire; ils avaient compris.



CHAPITRE VII

SON RÈGLEMENT DE VIE. — NEVEUX ET NIÈCES. — UN MARIAGE ORIGINAL.

La vie de l'abbé Courtemanche fut constamment des plus régulière. Il y avait ainsi place pour tout et tout était à sa place. Ce sont ses années de séminaire, qui se prolongeaient indéfiniment. Et que de temps épargné de la sorte ! Jamais, du reste, on ne le voyait oisif ; il se reposait d'un travail par un autre.

Sa messe en semaine était invariablement fixée à sept heures, qu'elle fût chantée ou récitée ; à Shefford toutefois il n'y en avait pas beaucoup d'autres que de basses. Elle était longuement préparée, et célébrée sans précipitation, pieusement.

Il se levait habituellement pour cela au son de l'angelus, à six heures en hiver, à cinq en été ; après sa prière du matin, il se livrait à une demi-heure d'oraison mentale, d'abord sous l'inspiration du méthodique Chénart, plus tard de Hamon ; puis, s'il lui restait des loisirs, comme durant la belle saison, il récitait son bréviaire de la matinée ; autrement c'était après déjeuner.

A la suite de ces premiers exercices du jour, il faisait sa tournée réglementaire par tout l'établissement, voyant à ce que tout

fût en ordre, au besoin rangeant, réparant; c'était le moment du travail manuel, auquel il aima toujours à consacrer quotidiennement une heure ou deux.

Puis il se livrait à l'étude ou à la lecture tranquille, jusqu'à l'examen particulier du midi, qu'il faisait à l'aide du sévère Tronson, la plupart du temps.

Au sortir du dîner, sieste obligatoire d'environ une demi-heure, et bréviaire encore, lecture spirituelle, étude de l'Écriture Sainte, visite au Très-Saint-Sacrement, suivie de celle des malades du village et de ses alentours; il finissait son après-midi comme son avant-midi, par l'étude ou la lecture.

Le souper pris, dernier coup-d'œil du maître un peu partout, couronné par la récitation de son chapelet en marchant. Puis veillée en famille, que terminait la prière du soir en commun, y joignant privément son bref examen de conscience. A neuf heures, coucher.

Le soir, il se récréait avec le personnel de son presbytère. Outre sa sœur et ménagère Marie, il avait toujours avec lui quelque neveu ou nièce, en préparation pour le collège ou le couvent.

A cette heure où tombaient les ombres de la nuit, il faisait un peu de classe et une lecture édifiante ou amusante. Ses livres de chevet alors étaient le « Catéchisme en exemples », la « Dévotion à Marie » aussi en exemples, les « Mines » du Père Lacasse, les « Mémoires » et « Anciens Canadiens » de M. de Gaspé, et d'autres du même genre. Chacun était lecteur à son tour.

Quand il lisait silencieux dans la journée, variant davantage ses auteurs, il les annotaient tout comme un professeur, qui distribue des appréciations à ses élèves; c'était: Bien, très bien, excellent, médiocre, faible, peu, mal, ennuyant, intéressant, instructif, nul. Il marquait ordinairement ses jugements, à la fin de chaque chapitre. C'était un moyen de soutenir son attention et de se poser des jalons pour savoir où retourner plus tard.

Parmi ses neveux et nièces, jusqu'à son décès, il eut tour à tour les sept enfants de sa sœur Adéline, avant et après la mort de leur mère; Emma, Herminie, Alphonsine, Alma et Marie-Louise, filles de son frère Léandre; Wilfrid, fils de sa sœur Aurélie.

A l'occasion des vacances d'une de ces nièces, il se produisit chez lui à Shefford un commencement d'idyle, qui l'amusa beaucoup.

La jeune fille, arrivée tout bonnement en costume de couvent, était apparue dans le village comme un oiseau rare. Frappante en son accoutrement de distinction autant que par sa bonne tenue, elle fut remarquée de tous. C'était à leurs yeux une vraie petite demoiselle. Certains gamins de son âge, oubliant leur grande infériorité, s'en éprirent sans plus.

Un après-midi, voilà que l'un d'eux, nupieds, en chemise et culotte de toile usagés, se présente au presbytère avec un joli petit panier de succulantes framboises toutes fraîches. Ce devait être son introduction. Malheureusement ce fut la tante qui reçut le cadeau et il n'osa demander la nièce.

Il revint à la charge, toujours mêmes déceptions. La belle aux charmants atours aidait à manger les délicieuses primeurs, sans soupçonner seulement qu'elles lui étaient toutes destinées.

Ma's les mésaventures ne pouvaient se succéder indéfiniment. N'obtenant jamais l'entrevue souhaitée, le galant se décide de la réclamer par une lettre de la main d'un de ses camarades, car lui ne sait ni lire ni écrire.

Il y fixait, en toute honnêteté, un rendez-vous sur la place de l'église, à l'issue de la grand'messe du dimanche suivant.

Les intentions du donateur de framboises devenaient patentes. Voyez d'ici la figure de l'amante. L'invitation fut prestement jetée au feu.

Comme la réponse ne venait pas, l'amoureux de se reprendre. Le secrétaire bénévole fut de nouveau requis, mais avec prière de se faire plus pressant; celui-ci remit volontiers la main à la plume, non sans y ajouter en sourdine, pour son propre compte, une égale déclaration d'amour. Lui aussi offrait ses compliments à la gentille nièce.

Cette seconde missive ne fut pas mieux accueillie, il va sans dire. Et les poursuites des jouvenceaux en restèrent là.

Il y avait dans ces avances de nature si primitive, pour 1882 à Shefford, une peinture si caractéristique des mœurs du temps, qu'il fallait les noter.

Puisque nous en sommes au chapitre des amours, rappelons le souvenir d'un mariage

de l'époque, comme il ne s'en est sûrement plus contracté en cette paroisse.

Un brave octogénaire, veuf depuis assez longtemps, ayant de l'argent, mais personne pour prendre soin de lui, avait résolu de s'engager une garde-malade à vie, en l'épousant. Celle-ci, célibataire aux espérances toutes évanouies, était pauvre et âgée elle-même de soixante-dix ans révolus; voilà qu'en plus d'améliorer sa situation sociale, il lui proposait généreusement de l'avantager de mille piastres à sa mort. C'était éminemment tentatif, et sans ambages elle décida de s'engager.

Au jour convenu, le couple était au pied des autels pour se jurer un amour tendre ou intéressé. Les loustics l'y avaient précédé, sans invitation, plus nombreux que jamais.

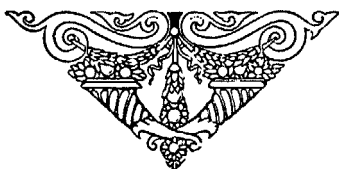
A la première question adressée par le célébrant au vieillard: « Prenez-vous une telle pour votre femme et légitime épouse », le trop renfrogné cavalier ne répond pas; inutile réitération de la demande. La future alors de s'en mêler, car le vieux est sourd, et elle lui crie sans ménagements dans l'oreille, le bec encadré de ses deux mains: « M. le curé te demande si tu me prends pour ta femme. » — « Ah ! Oui, oui », s'empresse-t-il de répéter cette fois tant de la tête que des lèvres. Était-il là pour dire: Non ?

Quand vint le moment de passer le jonc au doigt de sa nouvelle épouse, tremblant avec excès il ne le peut; il fait néanmoins tant d'efforts qu'à la fin il l'échappe. Et l'anneau, signe de leur vénérable alliance, roule loin, jusque sous la tôle du poêle voisin.

Autre retard pour le rattraper; ce qu'exécuta le servant, en jouant du tisonnier.

C'est à la montée en voiture pour le retour à la maison que l'on s'aperçut combien le pauvre infirme avait réellement besoin d'une aide; elle l'y hissa comme elle put avec toute son énergie, intervertissant avec raison et nécessité les rôles, sans le moindre respect humain.

Au bout d'un mois, il décédait et elle avait gagné ses mille piastres. La lune de miel avait duré sans peine jusqu'à la fin.



CHAPITRE VIII

SES CONGÉS. — VISITES AUX CONFRÈRES ET PARENTS. — SES RANDONNÉES DE LONGS COURS. — SON PÉNIBLE VOYAGE DE SAINT-JUDE.

Si l'abbé Courtemanche était d'une exemplaire régularité à la maison, il ne l'était pas moins à prendre ses congés. Du mercredi midi au jeudi soir, il s'absentait presque sans y manquer; les paroissiens en étaient avertis une fois pour toutes. L'évêque aimait du reste qu'il en fût ainsi, en ces jours de voyages moins rapides, pour que ses prêtres se visitassent. Parfois prolongeait-il ses sorties pour des courses plus lointaines; alors il les annonçait au prône du dimanche précédent, en en déterminant exactement la durée.

Les curés de ces cantons, tous jeunes à cette époque, ne demandaient pas mieux qu'à se récréer ensemble. Cela s'imposait d'ailleurs. L'isolement, au milieu de populations encore peu nombreuses et peu ferventes, les eût déprimés.

Chaque mercredi après-midi donc, l'abbé Courtemanche partait avec sa vaillante et jolie jument grise pommelée, plus tard avec la Noire, son Bob ou ses Blondes, et *alais*; il s'en allait, deux lieues à l'heure, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, variant pour rencontrer tour à tour chacun de ses confrères, parfois le vénérable ancien missionnaire Michel

Bélanger, curé de Knowlton, le patriarche de ces régions, vieux d'âge, mais jeune de prêtrise, récemment revenu de l'Indiana; souvent pépère Bertrand, curé de Saint-Alphonse; le timide anachorète Chrysostôme Blanchard, curé de Sweetsburg; le gai et excellent chantre Alfred Dupuy, curé de Sainte-Pudentienne; le toujours diplomate M. Leduc, curé de Sweetsburg après M. Blanchard; et tous les autres, particulièrement M. Alphonse Phaneuf, qu'il dut déjà assister à son heure suprême, au printemps de 1883.



L'abbé A. DUPUY



L'abbé C. BLANCHARD

Ce zélé voisin avait eu le malheur de faire une chute sur la glace, durant l'hiver, en descendant de son église à son presbytère, et en était resté infirme. C'est des suites de cet accident qu'il mourut.

Outre ces courses dans les environs, il en exécutait de bien plus longues. C'est ainsi que, deux fois l'an, il retournait passer quelques jours dans sa famille à Saint-Jude, franchissant alors, toute en voiture, la distance des seize lieues, qui l'en séparaient. Il partait d'ordinaire le matin, faisait une courte halte à Saint-Paul ou Saint-Pie et se rendait le soir.

Jamais il ne se dispensait d'y être, le premier de l'an. Ce jour-là, il se mettait en route

aussitôt après son dîner avancé et, dans la veillée, bien que très tard, il atteignait la maison paternelle, où on l'attendait.

Une année, c'était en 1879, il y fut surpris par une terrible tempête, la plus considérable assurément depuis celle du jour de sa naissance. Cette dernière, dans tous les cas, dura trois jours sans désemperer; il ne tomba du coup pas moins que dix-huit pouces de neige. Pous-sée et mêlée rageusement avec l'ancienne déjà abondante, elle se soulevait et tourbillonnait en un nuage étouffant, formant de toutes parts des bancs, souvent jusqu'à la hauteur des maisons.

Impossible même d'ouvrir les portes sans être aveuglé par la rafale. Le curé dégradé en était désolé. Depuis avant son arrivée que cela persistait. Et le dimanche, puis l'Épiphanie, qui tous deux approchaient ! Comment ne pas retourner, quand il n'avait pas de remplaçant dans sa paroisse !

Le samedi, 4 du mois, enfin le ciel se rassérène et le vent s'apaise, mais tous les chemins sont restés obstrués. N'importe ! Rien ne peut plus le retenir; il part et espère réintégrer son domicile à temps. Il avait compté sur moins de misères.

On le regarde s'éloigner. A deux arpents, sa jument butte dans un premier banc et fléchit des deux genoux jusqu'à terre. Ce n'était que le commencement.

Au village, il lui faut l'assistance de quatre pelleteurs pour en sortir. A l'extrémité des Trente, il opte pour les champs. Mais il glisse bientôt dans une décharge profonde et

ne s'en tire que pour briser le travail de sa voiture un peu plus loin.

Un autre se serait découragé et aurait dès lors rebroussé chemin; mais l'homme de devoir veut être à son poste le lendemain.

Parti à huit heures, il passe à Saint-Barnabé à dix et s'engage dans le fameux rang Saint-Amable, nullement aimable ce jour-là, comme il l'écrivit dans la suite; cinquante fois il y appelle à son secours pour aller outre.

Dans le Saint-André, pas plus de traces; il demande à un bienveillant résidant, qui lui prête main forte, si récemment il y est passé du monde; Non, M. le curé, lui répond-il, pas depuis que vous êtes passé vous-même, le jour-de-l'an soir ».

Il traverse la ville de Saint-Hyacinthe à deux heures, sans arrêter, pour ne pas se retarder, et enfile le rang de la rivière, du côté de Saint-Pie. Là, un banc d'une longueur de huit à dix arpents se dresse devant lui et le force à revenir sur ses pas. Obligé de défaire une demi-lieue, il rentre à Saint-Hyacinthe, à trois heures.

A l'évêché, on le reçoit aux éclats de rire. Courtemanche aussi était dégradé. Cinq autres prêtres étaient déjà là dans le même cas, les curés de Saint-Pie, de Saint-Roch et de Saint-Louis, ainsi que les vicaires de Saint-Aimé et de Farnham. « Nul d'eux, lui dit-on, ne part pour demain, et vous ne partirez pas non plus. »

A quatre heures néanmoins, il repartait avec le curé de Saint-Pie, M. Alfred Desnoyers,

pour aller coucher à Saint-Dominique. Ce serait une avance d'autant pour le lendemain.

Le lendemain matin, dimanche, à neuf heures, un peu reposé et sa jument aussi, il continuait vers Milton, se proposant d'y prendre le dîner. Mais bernique ! Il est midi et tout le monde est encore à l'église. Le curé, M. Joseph Noiseux, n'a pas fini sa messe et tout est fermé à clef au presbytère. Alors il préfère poursuivre. C'était plus que du courage. Le pire de tout le trajet l'attendait.

Il trouve de nouveau des bouts apparemment impassables et cette fois dans le désert, loin de toutes habitations; donc aucune aide à espérer.

Heureusement qu'il était vigoureux et jeune; autrement il y restait, expliqua-t-il plus tard.

Comme maintes fois déjà et sur des arpents, il précède sa jument, qui s'affaisse de fatigue, et lui piétine le chemin. Quand exténué à son tour et tout en transpiration, il n'en peut plus, il s'enveloppe de son manteau de fourrure et en fait faire autant à sa bonne et fine bête. Celle-ci semble comprendre et partage volontiers l'infortune de son maître. Ils alternent dans l'épuisant labeur.

A cinq heures, il est à Granby, mais brûle l'étape, croyant de la sorte revoir Shefford, ce même soir. Pour cela il choisit la voie de la montagne, la pensant moins encombrée. Mais quand il en a parcouru deux milles et demi, il redoute pour la première fois de succomber à la tâche, vu que les ténèbres bientôt ne lui

permettront plus de rien distinguer, et il revient à Granby pour la nuit.

Le lendemain, lundi, fête des Rois, dès sept heures, il se hâtait vers son chez-lui désormais proche, bien sûr d'y être au moins pour la messe d'obligation de ce jour; mais d'obstacles en obstacles, souvent à travers champs, en zigzags, il ne put apparaître au milieu des siens qu'à onze heures.

Tombant de lassitude, il ne célébra alors qu'une messe basse, devant quelques fidèles attardés. Enfin ! il était rendu.

Ni lui ni sa jument, à son grand étonnement, ne furent malades. En réalité il n'en fallait pas davantage pour contracter une fluxion de poitrine ou toute autre affection et en mourir. Dieu, de toute évidence, avait veillé sur son trop courageux serviteur.

Outre ses promenades à Saint-Jude, il en entreprenait aussi une presque tous les ans à Sainte-Hélène, chez sa marraine et d'autres membres aimés de sa famille. Celles-ci toutefois ne s'exécutaient que durant la belle saison.

Encore, chaque été, s'accordait-il une randonnée de long cours, pendant toute une semaine. Alors il allait surtout en tournée de parents et amis de la Nouvelle-Angleterre.

En plus, il y fut appelé d'urgence auprès de sa sœur Adéline, mourante à Westboro dans le Massachusetts, en l'automne 1882. A la première annonce du danger, il était accouru à son chevet et y était assez tôt pour recevoir ses ultimes confidences.

Après lui avoir fermé les yeux, le 24 octobre, il était revenu avec ses dépouilles mortelles pour les déposer en la terre tant regrettée de Saint-Jude.

Et, parmi ses sorties, il ne faut pas oublier ses pèlerinages annuels, devenus quasi obligatoires, à Sainte-Anne-de-Beaupré. Il y était constamment accompagné de nombreux paroissiens.

Au retour, il était heureux de faire, du rapport de ces jours de dévotion intense, l'objet d'un de ses prênes les plus intéressants pour ceux de ses auditeurs, qui n'avaient pas eu l'avantage d'y participer. En ce bon temps, on n'allait jamais en groupes au pieux sanctuaire de la grande thaumaturge, sans y être témoin de quelques miracles signalés.

Plus tard, il joignit à ces premiers voyages ceux de New-York, de Chicago, des provinces maritimes et du Manitoba, même celui d'Europe. Avec l'âge, il élargissait ses horizons.



CHAPITRE IX

SES RÉCRÉATIONS ET MENUES EXCURSIONS.
PÊCHE ET CANOTAGE. — AUX LACS DE BROME
ET TÉTREAU. — CHEZ LES CARON.

Parmi ses excursions à proximité, l'actif curé aimait particulièrement ses parties de pêche aux lacs de Brome et Tétreau; ce dernier, plutôt un simple étang, était situé à l'extrémité de sa paroisse, du côté de Sweetsburg, et l'autre, vaste nappe d'eau, source de la rivière Yamaska, était à une douzaine de milles, baignant les pieds du poétique village de Knowlton.

Au lac Tétreau, ainsi nommé d'une famille qui en habitait le bord, le visiteur et ses compagnons étaient toujours accueillis par celle-ci avec un sensible plaisir; c'était un vrai charme pour eux tous que d'y aller.

Quand, après avoir été pilotés par quelqu'un de ses membres aux endroits les plus poissonneux, ils y avaient capturé force crapets et parfois une anguille, auxquels on avait garde de laisser le temps de grossir, se prenaient à la maison la courte veillée obligatoire ainsi que l'inévitable et étincelant réveillon. Quels excellents chrétiens étaient les hôtes alors si polis si portés pour leur pasteur et les siens !

Au lac de Brome, le curé de Shefford était en pays étranger; il y montait plus rarement, seulement au cours des grandes vacances sco-

lares et toujours en nombreuse compagnie surtout d'écoliers, neveux et autres.

Après avoir parcouru le dos-de-cheval, cette chaussée naturelle qui empêche le déversement du lac sur les terres avoisinantes, il s'arrêtait chez un riverain, en louait une chaloupe et au large en ramant.

Là, il y avait d'abord le dîner sur l'île de Roche, puis pour les jeunes, bains sur la plage sablonneuse de l'île de Terre, suivis de la pêche aux achigans et dorés.

Quelquefois l'on campait pour la nuit, à l'abri des hautes futaies de cette dernière, pour être plus matinal à jeter l'amorce aux pacifiques déjeuneurs du fond de l'onde.

Il se produisait dans ces excursions toutes sortes d'aventures, depuis les plus joyeuses jusqu'aux plus déconcertantes.

Un beau midi, qu'on allégeait distraitement le panier du pique-nique sur l'île de Roche, jolie autant que solide plate-forme, très éloignée des rivages, voici qu'on aperçoit l'embarcation, mal amarrée, qui dérive tout doucement, comme si de rien n'était, sous le souffle de la bonne brise. Elle semble déjà hors d'atteinte, lorsqu'on constate le méfait. Quoi faire ? Il faut que se risque et sans retard l'un des convives, et tous sont, hélas ! ou des incapables ou des déshabitués depuis longtemps de l'art natatoire. Heureusement que sans perdre pied, le plus brave réussit à rattraper la déserteuse. Autrement tous auraient été sur ce roc dénudé, d'au plus quelques cents pieds superficiels, dans des conditions

autrement plus embarrassantes que l'ingénieux Robinson Crusoé sur son île boisée du sud.

Une autre fois, pendant qu'on était sur le retour, quasi comme en pleine mer, éclate sournoisement, presque sans crier gare, un orage électrique avec bourrasques, qui soulève violemment les vagues.

Jamais personne ne se crut plus près d'être englouti. La légère nacelle, surchargée, était balottée sans merci et parfois partiellement submergée.

Le coup était tellement venu vite qu'on n'avait pu naviguer assez rapidement pour lui échapper. Mais, grâce sûrement à la vigilance de leurs anges gardiens, équipage et passagers ont atterri avant que n'arrivât la noyade générale. Les uns et les autres en avaient été quittes pour une peur de première classe.

Dans une autre circonstance, qu'ils avaient prévenu le danger et qu'ils filaient en s'éloignant sur le dos-de-cheval, voilà que s'abat sur eux un nuage épais, qui les couvre d'eau et en même temps d'une multitude de gentils petits crapauds jaunes, pimpants et sautant de tous côtés en dépayés. Il en était tombé tant que, se confondant avec le sable de la route, celle-ci paraissait elle-même danser. Une trombe avait évidemment vidé une mare du voisinage au bénéfice des excursionnistes⁽¹⁾.

(1). — Il s'est produit un phénomène analogue à Gilbertville dans le Massachusetts, le 9 juillet 1932; en voici la description par le *Sunday Telegram* de Worcester, dès le lendemain: « Il a plu des crapauds en

L'année suivante, à noter un autre phénomène du même genre; pendant qu'on veillait en famille au presbytère, nouvel orage, accompagné cette fois de grêle, mais de grêle pour un certain nombre de grains aussi grosse qu'un œuf de grive, du milieu de laquelle se dégageaient à sa fonte de petites grenouilles, recouvrant aussitôt le mouvement et ne tardant pas à lestement essayer de fuir.

Ces faits rares se produisaient sans doute, parce qu'on était en contrée neuve; un peu partout à cette époque s'y étendaient des savanes ou flasques d'eau toutes grouillantes.

Néanmoins, outre ces lointains lieux de pêche, pour l'amateur de l'agréable sport il en existait de plus rapprochés dans la rivière Yamaska, qui traversait son village.

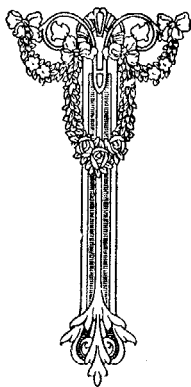
Un peu plus bas en effet que la terre de la fabrique, chez les Caron, foissonnait la barbote, de taille plutôt menue, mais si abondante qu'on en tirait même qui n'avaient pas commis l'imprudence de mordre, jusqu'à trois à la fois.

D'ordinaire on apprêtait les petites, toutes frétilantes, au fur et à mesure, en deux coups de couteau, pour la friture du lendemain, quand elles n'étaient pas rôties à la broche et mangées sur place.

cette ville, hier. Au milieu d'un orage électrique et de grêle, dans l'après-midi, il en est tombé à couvrir la terre des rues de l'Église et Principale-Est, sur une longueur de 200 verges. Les petits crapauds étaient de la grosseur d'un dix-sous et les enfants prenaient plaisir à les ramasser par centaines dans des boîtes. »

Le jeune curé passait ici de fréquentes soirées sur la grève ou en canot; rien ne le délassait si délicieusement de ses études ou lectures et des labeurs du saint ministère.

Il ne consacrait cependant à ces distractions, aimées et recherchées, que ses congés de règle ou récréations journalières, jamais davantage.



CHAPITRE X

LE VILLAGE DE SHEFFORD, CE QU'IL ÉTAIT. —
LES ADIEUX DU PASTEUR. — LE DÉPART.

Si l'établissement religieux de Shefford n'offrait guère d'attraits en lui-même, le village qui l'entourait n'en manquait pas.

En premier lieu, pour son charme, que de verdure de toutes parts le long de sa rue, unique ou à peu près, sur laquelle s'échelonnaient une trentaine de maisons. Un groupement de loyalistes anglais, venus des États-Unis lors de leur déclaration d'indépendance, lui avaient donné naissance, il y avait près d'un siècle, et il avait conservé jusque-là son allure américaine. Plusieurs de ses édifices étaient d'un bel âge et cela paraissait, comme aussi il y avait de jolies résidences modernes. Après Waterloo, alors le chef-lieu commercial de la région, c'en était un des centres les mieux organisés.

Il y avait, outre l'église et le presbytère, deux temples protestants, dont l'un sans scrupule se dédoublait en hôtel-de-ville et école. On y voyait trois magasins, deux forges, une vaste hôtellerie, une boulangerie, une boucherie, une cordonnerie et une ferblanterie. En plus y existaient une marbrerie et, au bas de la côte, groupées autour d'un pouvoir hydraulique, une scierie, menuiserie et meunerie.

S'ajoutait à cela une importante beurrerie. Et, pour soigner les malades, on comptait deux médecins.

La place possédait son bureau de poste avec malles quotidiennes, ainsi qu'une gare sur un embranchement du Vermont-Central, bien qu'à deux milles.

A vrai dire, pas grand'chose ne lui faisait défaut pour y créer une suffisante activité.

En outre, y florissaient, également comme appréciables sources de revenus, celle des érablières du voisinage et celle des chapeaux de paille à larges rebords, de ces bons chapeaux de la vieille chanson.

La confection de ceux-ci s'exécutait à domicile, presque à chaque foyer, et il s'en exportait chaque année des quantités considérables par l'entremise des marchands.

Les manufactures des cités ont donné le coup de mort à ce négoce local. Hélas ! depuis lors, presque tout a été drainé, des campagnes vers les villes, ne laissant à celles-là en définitive guère plus que les ouvriers de la terre et les rentiers.

Le curé s'était attaché, plus qu'il ne pensait, à ce coin de notre beau pays; aussi en le quittant, après un séjour de huit ans, n'en emportait-il pas tout son cœur.

En retour de ce qu'il en laissait, il aurait pu recevoir de ses ouailles reconnaissantes une impressionnante manifestation de regrets sincères; mais, ennemi de l'éclat, il refusa absolument de s'y prêter; en conséquence en avait-il étouffé les premiers préparatifs.

Son dernier dimanche, du haut de la chaire, il lui suffit de récapituler en toute humilité ce qu'avec l'appui de tous il avait opéré de bien dans la paroisse; il leur en signala, dans les grandes lignes, les progrès accomplis, au moins les plus apparents, et les engageait vivement à unir leurs actions de grâces aux siennes envers la si généreuse Providence.

Il leur résuma ensuite ses meilleurs conseils de pasteur, insistant sur la nécessité de mettre l'amour de Dieu à la base de toute leur vie, de s'aimer en Lui les uns les autres, de suivre constamment les directions de leurs curés, en dépit des renoncements à consentir.

Il termina en leur assurant qu'il ne les oublierait pas, que tous les matins particulièrement il se souviendrait d'eux au saint sacrifice de ses messes. En retour, il leur demandait une part dans leurs prières.

Tout cela fut dit au milieu d'un silence de mort; plusieurs pleuraient. On sentait que c'étaient les adieux d'un père.

Ayant été nommé curé de Saint-Louis-de-Bonsecours, le 27 août 1884, au sortir de la retraite pastorale, il devait se rendre à son nouveau poste pour le dimanche, 28 septembre suivant.

S'il éprouvait des déchirements de cœur à son départ, au fond il ne pouvait et ne voulait le dissimuler, il était content.

Non seulement il lui aurait répugné de se mettre là en constructions, mais surtout il était heureux d'en avoir fini avec ces luttes incessantes et si fatigantes contre l'esprit pro-

testant, avec le double prône français et anglais, d'être enfin appelé à diriger une paroisse homogène. Il aurait à l'avenir un ministère, si non plus fructueux, au moins plus agréable, plus facile. Sans compter qu'il se rapprochait des siens, dont il devenait même le voisin.

C'est mardi, le 23 septembre, qu'il partit, accompagné d'un certain nombre de paroissiens, qui lui transportaient bénévolement son ménage en voitures tout le long, bien que ce fût à une distance de dix-huit lieues.

Tous ne se rendirent à destination que le lendemain, les uns avec leurs charges, après avoir passé la nuit à Saint-Hyacinthe, le curé et son personnel, après avoir couché à Saint-Jude.

L'abbé Courtemanche est retourné ensuite à plusieurs reprises visiter sa première cure, mais toujours privément, n'y rencontrant chaque fois que quelques habitants de son temps.



L I V R E VI

LE CURÉ DE SAINT-LOUIS

(1884-1889)

CHAPITRE I

SAINT-LOUIS-DE-BONSECOURS. —
COUP-D'OEIL GÉNÉRAL. — SON VILLAGE. — L'AC-
CLIMATION DU NOUVEAU CURÉ.

Avant de nommer l'abbé Courtemanche à la cure de Saint-Louis, Mgr Moreau avait pensé le promouvoir à celle de Saint-Mathias, sur le bord du bassin de Chambly. L'évêque se réjouissait de cet arrangement et l'avait communiqué. L'amateur du canotage et de la pêche en avait fait de ce moment des rêves tout remplis de faciles et fréquentes excursions, à sa porte. Comme il se délasserait bien après avoir travaillé ! Mais voilà que surgit à la dernière heure une seconde combinaison, qui renversa ce si beau projet. L'abbé Joseph Gaboury, curé de Saint-Marcel, désirant un changement, convoitait aussi le poste en question et le demanda ; étant plus âgé et possédant de meilleurs états de service, il l'obtint de préférence.

Saint Louis-de-Bonsecours, plus modeste d'apparence, était alors échu au bon abbé, à son retour des cantons. Démembrement récent de Saint-Aimé, du côté de Saint-Jude, cette paroisse s'étendait de la rivière Yamaska en une lisière inégale de trois milles sur huit de longueur, donc couvrant une superficie de vingt-quatre milles, avec centre sur le rang Thiersant, en rase campagne, à trente arpents

de l'eau. Ses autres rangs étaient le Bord-de-l'eau à l'est et le Saint-Thomas à l'ouest, couvrant tous deux du nord au sud, parallèlement à celui de l'église, puis le Prescott, obliquant vers le nord-ouest, à la suite de deux routes de trente arpents chacune, depuis la rivière.

Le sol, sans être riche, procurait une suffisante aisance à ses propriétaires. Ce n'était tout de même, dans son ensemble, que l'ancienne partie la moins avantageusement partagée de Saint-Aimé. A proximité de la rivière, c'était du sable; dans Saint-Thomas, de la terre noire; ailleurs un mélange de glaise et de sable. Prescott en passait pour le beau rang. Huit cents habitants environ, tous Canadiens-français et catholiques, exploitaient en paix les cent-cinquante fermes de cette partie du diocèse de Saint-Hyacinthe.

De village point, à proprement parler. Un groupe de huit à dix maisons seulement, y compris magasin, forge, école et bureau de poste, entouraient l'église.

Celle-ci, sans la moindre prétention, n'était autre de son côté qu'une simple chapelle, bâtie dès l'ouverture de la mission, l'an 1874, en attendant mieux. Tous pouvaient s'y asseoir et agenouiller confortablement; c'était l'essentiel pour les débuts, et l'on n'avait pas songé à plus.

Le premier curé, l'abbé Magloire Laflamme, à son arrivée en 1876, lui avait ajouté le presbytère, comme elle en bois; il était peu spacieux, d'assez élégante architecture, propre à l'intérieur comme à l'extérieur; relégué au fond d'un parterre aux vastes proportions, il se

trouvait ainsi au sud de la sacristie, dont une rangée de saules touffus le séparait, de même que de l'église.

La population de la paroisse était bonne, sympathique, pieuse. Pour avoir été si longtemps éloignée du prêtre, elle n'avait rien perdu de sa ferveur primitive. On y goûtait le déploiement des cérémonies du culte; on n'y manquait pas facilement la messe; on fréquentait les sacrements.

L'abbé Courtemanche était son troisième curé. Le premier n'y était demeuré qu'un



L'abbé G. RAYMOND



L'abbé J. BEAUDRY

an. Le second avait été le dévoué et peu robuste M. Guillaume Raymond.

Celui-ci avait dû se retirer à cause de son défaut de santé et mourait déjà dans un hospice de Brooklyn, près New-York, deux ans plus tard.

Saint-Louis était, à tout considérer, une appréciable promotion. Le nouveau pasteur y sera heureux.

Situé dans les limites de son ancien vicariat de Saint-Aimé et sur les frontières de sa paroisse natale, le poste était pour lui une vieille connaissance. De plus les curés respectifs de ces deux localités, MM. Godard et Germain, étaient ses amis. Ses autres voisins ne l'étaient pas moins, MM. Joseph Beaudry,

transféré en même temps que lui de Dunham à Saint-Marcel, Jean-Baptiste Durocher, son petit cousin, à Sainte-Victoire, et Pelletier à Saint-Robert. Tous ceux-là par exemple, ses devanciers dans le sacerdoce, étaient pour la plupart de vénérables vétérans du sanctuaire. C'était de ce fait dans son entourage un changement radical, dont il n'eut toutefois pas de peine à s'accommoder. Ici, il fallait plus fréquemment rendre des visites qu'en recevoir; surtout M. Pelletier, vu son extrême vieillesse, ne sortait presque plus.

Acclimaté d'avance en ce pays, il en endossa volontiers les coutumes, n'innovant d'abord en rien, réservant prudemment les améliorations à plus tard. Jusqu'aux heures des offices religieux, qui restèrent les mêmes. Il donna de la sorte à tous l'illusion que c'était toujours la même main douce, qui dirigeait la barque. Les paroissiens s'attachèrent vite à lui comme à ses prédécesseurs.

On apprécia grandement sa régularité au confessionnal, son exactitude à commencer ses messes à la minute, sa manière d'administrer les affaires de la fabrique. Tous avaient tôt remarqué son jugement pratique et ne tardèrent pas à le consulter en toutes rencontres. C'était pour eux, comme il l'avait été à Shefford, un père d'accès facile. Et il en fut ainsi pendant tout son séjour dans la localité.

Beaucoup se rappelaient le temps, où il avait été leur vicaire à Saint-Aimé. Plusieurs fois n'avait-il pas apporté les secours de la religion à leurs malades ? Dès lors ils avaient appris à l'estimer. Et ils s'étaient réjouis en apprenant son retour en qualité de curé.

CHAPITRE II

MORT DE SA MÈRE. — LES NOMS EN A. —
LES FRÉQUENTATIONS DE L'ÉPOQUE. — LE PREMIER PRÊTRE DE LA PAROISSE.

L'abbé Courtemanche n'était que depuis guère plus d'un mois à la joie de s'être rapproché de ses parents, qu'il lui fallut assister à la mort de sa mère, dans son presbytère.

La veille de la Toussaint, il l'avait mandée chez lui, et de son côté il était allé quérir ses deux sœurs Josephte et Lisette au Quatrième rang de Saint-Jude, pour leur procurer à toutes trois un agréable congé de quelques jours dans son nouveau domicile.

Le lendemain, elles firent de compagnie leurs dévotions; c'était une de leurs trois grandes fêtes de l'année, avec Noël et Pâques. Dieu avait ainsi, comme de bon compte, sa part dans leurs réjouissances. Et ensemble, à cœur veux-tu, elles causèrent, plus que jamais, et du passé, du présent et de l'avenir, de longues heures durant.

Le jour suivant était un dimanche; dans l'après-midi, on alla visiter les petites nièces alors nombreuses au couvent de Saint-Aimé. Les chemins étaient affreux, comme on n'en voit plus, boueux, légèrement congelés, défoncés; les chevaux, par trop fringants, s'animèrent dans leurs difficultés. Si bien qu'il

fallait un effort constant pour se maintenir dans la voiture. Tout le long du trajet, la mère du curé plus que les autres en souffrit beaucoup. A chaque secousse, elle était comme dardée dans les reins et s'en plaignait.

A la Commémoration des morts, le lundi, c'était la séparation. Après le dîner, on se préparait au départ; le curé les reconduisait toutes trois chez elles.

Angèle, l'indisposée de la veille, apparemment remise, fut la première emmaillotée et trouvait ses compagnes lentes à en faire autant; elle avait hâte de s'en retourner. Affublée de son manteau, d'une crémone ou nuage et d'une épaisse chape, à cause de la température restée glacée, elle avait chaud; elle sortit. Mais voilà qu'elle se sent subitement faiblir. Elle rentre, se soulage de ses trop lourds vêtements de voyage et demande à se jeter sur un canapé. Elle n'a déjà plus la force d'y monter les jambes, ce à quoi on doit l'aider. Les horloges sonnaient à ce moment le coup d'une heure.

Le cœur de la malade ne battait plus que par intermittence, tantôt fort et tantôt s'arrêtant; et les douleurs, augmentant rapidement, ne tardèrent pas à devenir insupportables; c'était la fin. Son fils s'empressa de lui administrer les derniers sacrements et, à trois heures et demie, elle s'éteignait. Son mari et le Dr Desroches, appelés de Saint-Jude en toute diligence, arrivèrent trop tard.

Le bon Dieu lui avait accordé de mourir non seulement avec les suprêmes consolations de la religion, mais aussi entre les bras de son

filz prêtre et dans sa maison, ayant à son chevet ses deux sœurs survivantes et sa fille Marie.

Retournée à Saint-Jude dans sa tombe, elle y fut solennellement inhumée le surlendemain, et y attend maintenant la résurrection, à l'ombre de la croix du cimetière, près de son père, de sa mère, de sa fille Adéline et de bien d'autres êtres chers, qui l'y avaient précédée.

Hélas ! Il est rarement ici-bas de beaux jours, qui ne soient tôt suivis de deuils ! Le filz aimant, qui était si heureux de pouvoir désormais rencontrer plus aisément les siens, était déjà privé de sa mère, pour laquelle il avait une si tendre affection, sa mère !

Après ce pénible et impressionnant événement, le curé commença la visite des familles de sa paroisse; il avait hâte de faire leur connaissance, de les voir chacune chez elles. Les marguilliers de l'œuvre et fabrique, selon la coutume, l'accompagnèrent et le guidèrent tour à tour. Partout il trouva, comme il s'y attendait et comme cela existe en toute notre province, un bel et encourageant esprit de foi; c'était le représentant de Notre-Seigneur qu'en lui on recevait. On aurait voulu aimablement le retenir plus longtemps à chaque foyer. Mais il ne pouvait prolonger nulle part son séjour. Tout de même il y prit un suffisant aperçu général. Avec soin, il avait au moins inscrit sur son calepin spécial un dénombrement complet, excellent aide-mémoire pour le reste de l'année.

Au cours de cette visite, qu'il répéta ensuite régulièrement chaque automne, il avait remarqué la tendance, pas plus mais autant

qu'ailleurs, à abuser, pour les petites filles, des noms à terminaisons latines, en a, délaissant par là ceux des parentes et aïeules, si français et vénérables pourtant par leur antiquité. Dans le rapport de sa visite en chaire, il ne manqua pas d'attirer l'attention de ses paroissiens sur cette injustifiable anomalie. Pourquoi entr'autres, disait-il, des Malvina, Délia, Exéline, Alida et Albina; pourquoi encore, bien qu'étant moindre mal, tourner en a les noms de saintes et en obtenir des Maria, Anna, Rosa, Adéla et Lucia ?

Ne serait-il pas préférable, ajoutait-il, de s'en tenir aux anciens noms, si glorieusement portés par de puissantes patronnes du ciel, tels que Thérèse, Rosalie, Agnès, Jeanne, Eulalie, Hélène, Marguerite et tant d'autres aussi jolis ?

Plus tard, il fut également amené à parler des fréquentations, au sujet desquelles on commençait à se relâcher. On sortait trop souvent seul à seule; on se rendait ainsi à des soirées dansantes; on en revenait de nuit. Il importait de réprimer l'un et l'autre désordre au plus tôt, de ne pas les laisser s'enraciner dans les mœurs.

Les fréquentations, en dépit des inconvénients signalés, c'est à noter, se faisaient à cette époque plus qu'aujourd'hui à l'avantage des filles; elles pouvaient alors avoir à la fois autant de gentils cavaliers qu'il s'en présentait, sans qu'aucun n'eût à recriminer. Elles pouvaient de la sorte prendre un parti plus à leur goût.

Tous les dimanches de l'été, par exemple, le curé, de ses fenêtres, était le témoin d'un de ces meilleurs succès de popularité.

Habitait non loin une jeune fille aux parents passant pour riches, qui avaient été, croyait-on, amasser une tentative fortune en Californie. D'ailleurs jolie et de belles manières, elle attirait par elle-même de loin les nombreux prétendants.

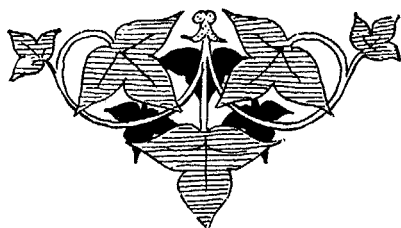
Après vêpres, ils arrivaient presque ensemble, souvent de dix à douze, et successivement, après une courte bienvenue de la part de l'hôtesse, s'asseyaient en ligne sur la longue galerie.

Ils n'y étaient pas depuis longtemps que, les uns après les autres, ils demandaient à la toute aimable leurs chapeaux, sous prétexte qu'ils ne pouvaient s'amuser davantage et causaient ensuite un à un avec elle sans presse, sur le seuil de la porte. Un second remplaçait le premier et ainsi de suite jusqu'au dernier; de sorte que la pauvre demoiselle était condamnée à demeurer quelques heures debout pour entendre patiemment les mamours de chacun. Ils ne trouvaient pas les instants longs, mais elle !

Toujours est-il qu'à la fin, un seul obtint la douce main, qui, hélas ! n'était pas aussi garnie d'argent que tous le pensaient. Pour sa part, elle avait choisi. Dites, n'était-ce pas là mieux que de nos jours, où chaque fille à marier ne peut recevoir à la fois qu'un amant ? Si elle en souhaite un autre, il lui faut congédier celui-là, sans être assurée de cet autre, après s'être apparemment montrée difficile.

Au cours de sa visite, le curé avait aussi appris, avec combien de satisfaction, qu'un premier élève de sa paroisse était entré ce même automne au séminaire de Saint-Hyacinthe. C'était le futur abbé Paul Benoit, fils aîné de la pieuse famille de Louis Benoit. Après avoir commencé le latin en classes privées au collège commercial de Saint-Aimé, il était maintenant en belles-lettres. Sa philosophie terminée, il revêtit la soutane le 15 août 1888, ayant opté pour le clergé séculier, et fut promu au sacerdoce à Saint-Louis même par Mgr Moreau, le 10 août 1891.

L'abbé Courtemanche était alors parti de la paroisse depuis presque deux ans; il se fit un devoir de revenir assister à cette ordination, la première en son ancienne cure, tout heureux de rehausser par sa présence l'éclat de la cérémonie. C'était un jour de bonheur autant pour lui que pour la famille, qu'il avait du reste toujours tenue en haute estime.



CHAPITRE III

AMENDEMENT AU RÈGLEMENT DE DIME. —
DÉCHARGE DE LA FABRIQUE. — UNE INVASION
DE SAUTERELLES. — DES FUNÉRAILLES MILI-
TAIRES.

Le nouveau curé avait vite découvert en sa paroisse deux lacunes importantes au point de vue administratif et, comme c'était son devoir, il vit à les combler, dès qu'il crut les circonstances favorables.

D'abord la dîme n'était plus suffisante pour le soutien du pasteur et se trouvait en outre très irrégulièrement répartie. Un certain nombre n'en payaient pas du tout ou pas assez, parce qu'elle n'était encore qu'en grains. Beaucoup effectivement n'en récoltaient pas ou qu'en trop minimes quantités; sans compter que, sur la plupart des fermes, les pâturages avaient été progressivement agrandis à leur détriment, par suite des développements plus rémunérateurs de l'industrie laitière. Ainsi, le revenu du curé, déjà faible et constamment à la baisse, n'était plus convenable. L'évêque, mis au courant, décréta que dorénavant nul propriétaire ou famille de locataire ne contribuerait moins que deux piastres; les cultivateurs complèteraient en argent ce qui manquerait à la formation de ce montant et les autres le verseraient de même façon en entier. Quoi de plus juste? Dans ces deux conditions après tout, n'étaient atteints que

ceux qui ne fournissaient pas déjà deux piastres ou qui sans raison avaient été jusque-là



Lors de sa nomination
à la cure de Saint-Louis

1884

Sa signature

des exempts. Les surnuméraires ou isolés ne devraient chacun que la moitié de la somme ci-dessus.

L'autre mesure, passée en assemblée de paroisse avec l'approbation épiscopale, ne fut pas moins bien accueillie.

Il avait été constaté que le fait de solder le salaire du bedeau à même les deniers de la fabrique acculait celle-ci à l'impossibilité d'éteindre jamais sa dette, assez lourde comparée à ses minces recettes. Le curé, chiffres en mains, démontra clairement l'impasse aux intéressés. Tous, aisément convaincus, souscrivirent alors sans hésiter à la proposition, qui leur était faite et qui du reste s'imposait.

Le curé prédécesseur en effet, ennuyé de la persistante difficulté d'obtenir pour le bedeau les vingt-cinq sous par feu, ce qui représentait l'ancien quart de blé, avait de guerre lasse rejeté sur la fabrique le salaire de ce dernier, au montant annuel de quatre-vingts piastres.

Il était maintenant résolu d'emblée que les familles réassumeraient le fardeau, mais à cinquante sous pour chacune d'elles. Moins pauvres qu'autrefois sans doute, elles avaient accepté volontiers ce nouvel arrangement; ce qui soulageait le budget de leur église au point de leur enlever toute appréhension d'une prochaine répartition pour la tirer d'embarras.

Quant on a de la bonne volonté, comme tout va bien dans une paroisse ! Aussi, lorsque peu après Dieu y permit une invasion de sauterelles, ce n'était apparemment pas un châtiment, mais plutôt une épreuve, comme il en réserve de temps en temps à ses serviteurs.

Toutefois l'épreuve n'en fut pas moins déconcertante. De mémoire d'homme, on n'avait vu dans la contrée autant de ces dévastatrices. Elles détruisaient tout. En maints endroits, après leur passage, on ne contemplait plus que des champs dénudés, brûlés ensuite par le soleil; le fléau, pas uniformément désastreux, se faisait tout de même sentir sur tout le territoire. Le soir, on apercevait la gent repue grappée sur les piquets et perches des clôtures, sans gêne le long des chemins comme dans le fond des terres.

En pareille calamité, on réclama unanimement pour la conjurer une solennelle procession par tous les rangs; le curé de s'y faire aussitôt autoriser par Mgr Moreau et, un lundi matin, il l'ouvrit par une grand'messe, puis on partit en voitures, égrenant avec ferveur son chapelet. Tous en furent, il va sans dire, et beaucoup à jeûn, après avoir communie.

Le prêtre, au centre du pieux et immense défilé, son rituel en mains, quelques-uns pensant être son petit-albert, récitait les adjurations liturgiques, avec versets et oraisons, pour demander la fin du fléau.

Le résultat fut merveilleux. Partout où l'on passait, la destruction cessait à l'instant, ce que chacun constatait. On remarquait particulièrement que les malfaisants insectes sautaient parfois au pied de l'officiant pour s'y affaïsser sans vie, après une dernière résistance. Ce fut à tout événement la cessation complète de la désolation. Les supplications ardentes de ce peuple de foi avaient été exaucées.

A quelque temps de là, Dieu cueillait en ce parterre une de ses plus vénérables fleurs dans la personne du père Mathieu, ancien capitaine de milice; depuis longtemps à la retraite, il n'y avait rien perdu de son antique et rare respectabilité. Ce qu'il avait rendu de services de toutes sortes dans la localité, au cours de sa longue carrière, ne se calculait pas ! Que d'accords entre les familles avaient été maintenus ou rétablis grâce à son influence ! En conséquence combien de procès évités ! En toutes contestations, jusqu'à sa mort, on avait eu recours avec profit à ses lumières ou plutôt à son inébranlable probité.

Aussi étant advenu son décès, sur les extrêmes limites de l'âge, lui célébra-t-on des funérailles militaires de première classe. On tenait à souligner ainsi la dignité, par laquelle il lui avait été donné de se rendre si utile à ses concitoyens. On sortit donc tout ce qu'il y avait de fusils dans la paroisse et l'on improvisa un bataillon pour accompagner ses restes à l'église, puis au cimetière; il y eut assistance à la messe, armes au bras, et à l'extérieur quelques salves.

On n'avait jamais vu pareil déploiement martial à Saint-Louis.



CHAPITRE IV

QUELQUES VOYAGES DE LONG COURS. — EN NOUVELLE-ANGLETERRE ET A NEW-YORK. — A NIAGARA ET DANS LES PROVINCES MARITIMES.

L'abbé Courtemanche avait inauguré à Shefford ses grands voyages annuels. Outre les quelques-uns d'alors dans le Massachusetts auprès de ses parents, il avait exécuté le charmant tour du lac Champlain, un incomparable circuit de cent cinquante milles en voiture à cheval ou hippomobile, au cours de l'été 1884, avec les trois plaisants confrères Joseph Beaudry, Urgèle Charbonneau et Gédéon Gaudreau.

A Saint-Louis, il put être plus régulier à s'octroyer ces congés au loin. Il tenait avec raison, lui qui songeait déjà à sa randonnée d'Europe, à connaître d'abord son pays et ses environs, avant de traverser l'océan.

Sans être riche, il comptait maintenant, surtout depuis la réforme de la dîme, sur un revenu annuel se totalisant à neuf cents piastres en moyenne; à son point culminant, celui-ci avait atteint neuf-cent-dix piastres. Pas extraordinaire sans doute, mais importe-t-il de se rappeler, en ne le voyant pas plus élevé, que l'argent de cette époque avait plus de valeur que de nos jours; fréquemment en ce temps-là achetait-on avec le même montant quasi le double d'aujourd'hui. Dans tous les cas, nullement ambitieux, il était satisfait de

sa condition nouvelle, supérieure à celle qui lui avait été faite jusque-là, dans sa première cure.

Donc durant son stage à Saint-Louis, il s'accorda sans y manquer, en chaque mois de juillet, une de ces courses à distance, aussi instructives que reposantes.

Il retourna deux fois dans la Nouvelle-Angleterre et piqua jusqu'à New-York en 1889; il s'était rendu à Niagara en 1887; auparavant il avait été jusqu'à Halifax; et l'autre année il avait longé, en voiture encore, les deux rives du Saint-Laurent entre les Trois-Rivières et Québec.

Plus tard, après son départ de Saint-Louis, il visitera entr'autres le Manitoba, Chicago, le bassin du lac Saint-Jean et enfin, avant de mourir, la partie occidentale du continent européen, l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie.

De son excursion sur les rives du fleuve, il rapporta un souvenir ineffaçable. Il y avait joui de la beauté de panoramas sans égal et de la plus chaude hospitalité des curés, quoique tous pour lui des inconnus. Cheminant d'abord de la cité trifluvienne à la capitale, il avait opéré son retour par la voie du sud. Il aurait voulu recommencer ce plaisir dans la suite, mais les circonstances ne le lui permirent pas.

En Nouvelle-Angleterre, c'était pour lui une fête continuelle du cœur; il avait là des oncles et tantes, des cousins nombreux et son beau-frère, le voiturier Jean-Baptiste Allaire. Chez tous, en vérité, il passait plutôt

qu'il ne s'arrêtait. Mais à chacun il manifestait tout de même de l'attention et une affection sincère, et il en était largement payé. Auprès de quelques-uns des plus anciens émigrés, il avait parfois la consolation de réveiller leur foi, hélas ! pour le moins assoupie, quand elle n'était pas profondément endormie. La république voisine leur avait avec le temps inoculé son venin d'indifférence religieuse. En s'américanisant, ils avaient insensiblement glis-



JEAN LEPIRE

sé sur la pente de la négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu.

Parmi les cousins, il n'en comptait pas de plus aimés et aimables que Guillaume Courtemanche, de Spencer, et Jean Lepire, de Worcester; celui-ci, originaire de Saint-Aimé-sur-Yamaska et vétéran de la guerre de Sécession, était connu loin à la ronde comme agent populaire du chemin de fer Boston-&-Maine, dans

son importante section française; il y a été employé pendant rien moins que trente ans, jusqu'à 1912, et est décédé en mai 1915, à l'âge de soixante-quinze ans.

C'est avec lui, pour l'y piloter en connaisseur, que le curé de Saint-Louis visita la si prodigieuse cité new-yorkaise. Celui-ci y a ainsi contemplé à loisir tout ce qu'il y avait de plus intéressant, mais en était revenu avec une impression plutôt pénible dans l'ensemble, en y ayant vu tant d'agitation fébrile à la poursuite de la richesse. On courait plus qu'on ne marchait; on s'écrasait aux intersections des rues. Et déjà perçait cette hantise de s'agrandir en montant vers les nues, sans néanmoins penser plus pour cela à se mettre à la pratique des vertus qui conduisent au ciel.

A Niagara, il avait admiré la huitième merveille du monde, cette chute au volume d'eau si imposant. Il y avait, de concert avec ses compagnons, commis l'inconcevable imprudence de s'engager, bien qu'avec un guide sur une étroite corniche de roc limoneux, sous l'immense et abasourdissante dégringolade liquide pour, lui avait-on persuadé, mieux jouir de la féerie du spectacle. Peut-on, expliquait-il à son retour, s'exposer pour si peu à un tel danger ! Le moindre faux pas, le plus léger vertige l'aurait précipité dans le gouffre. Mais l'homme est ainsi fait que, sans plus de réflexion, il se délecte souvent à se jeter ou tenir dans les plus grands périls, notamment dans un autre ordre d'idées, en commettant le péché, dont l'aboutissant est l'abîme infernal.

Puis il avait promené sa curiosité patriotique par les chemins de l'ancienne Acadie, sur ses plages et à travers ses villes, jusqu'à Halifax. Au cours de ce voyage, il avait considéré avec indignation ces terres volées sans pudeur, plus que cela, en traitant avec la cruauté la plus raffinée leurs propriétaires si légitimes, qui les avaient, pour un bon nombre, conquises sur la mer, à force de travail. Quelle dispersion brutale de ceux-ci s'en était suivie ! De quels forfaits les Anglais ne s'étaient-ils pas rendu coupables pour s'emparer du pays !

Il avait en divers endroits causé avec les descendants de ces malheureux dépossédés, revenus ou restés comme serviteurs, n'étant plus que de misérables parias. Quand ils lui racontaient les souffrances d'antan, c'était à faire pleurer. Tant d'infortune était-elle possible ! Ce sont bien des fils de martyrs qu'il écoutait.

Avec attendrissement il en salua, au passage, des groupes assez importants, demeurés toutefois généralement pauvres.

Mais la résurrection s'opérait sûrement, bien que lentement. Ils finiront, pensait-il, par encercler l'étranger et le supplanter, mais de leur côté pacifiquement, honnêtement. Ce jour-là, ils auront racheté ce qui aurait dû être pour eux un héritage ancestral.

Il revint content de cette tournée, au cours de laquelle il avait réconforté parfois des frères. Il connaissait désormais la topographie de ces provinces, dont il savait d'avance la si larmoyante histoire.

CHAPITRE V

LE VOYAGEUR MODÈLE. — SES EXERCICES DE PIÉTÉ SUR LA ROUTE. — SA PROMOTION A SAINT-ROCH.

En voyage, l'abbé Courtemanche était un modèle. Se levant alors avant le soleil, il commençait par faire presque tous ses exercices de piété de la journée; à sa prière proprement dite du matin et à son oraison mentale, il ajoutait son chapelet et son bréviaire; il fallait que ce fût impossible pour qu'il ne célébrât pas la messe.

Dans l'après-midi ou la veillée, s'il avait des loisirs, il s'avancait pour le lendemain, en récitant matines et laudes. Il ne lui restait plus, pour se maintenir ensuite dans la pratique de la présence et de l'amour de Dieu, qu'à répéter, de temps à autre, de fréquentes et faciles oraisons jaculatoires, au cours des heures.

Enfin, quelle que fût sa fatigue, il ne se couchait pas qu'il n'eût fait, sans abréviations, son antique et assez longue prière du soir, suivie de son examen de conscience.

Si au lever, à cause d'un départ trop matinal, il n'avait pas le temps de réciter la solennelle formule de sa prière habituelle, il en avait une plus courte, de circonstance et, au fond, amplement suffisante.

Sur la route, en compagnie, comme lorsqu'il y était seul, il voyait avec attention à tous les détails du voyage; aucun ne lui échappait. Ses horaires en mains, il savait à quel instant partir, les pays à traverser et quand il arriverait. Les voitures et logements à se procurer étaient son affaire, et il était adroit à les choisir; rien ne l'embarrassait si peu. Il excellait à improviser et organiser les menues excursions ou tangentes, le long des grands parcours. Le fait est qu'on s'abandonnait vite et volontiers à son habileté. Ce qui eût été un travail pour un autre était pour lui un jeu. De l'avis de tous, pas de meilleur cicerone.

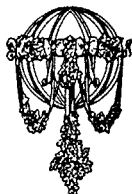
C'est à son retour de New-York, le 11 août 1889, qu'il reçut l'offre inattendue de quitter définitivement Saint-Louis. Il n'y était que juste depuis une demi-décade. Mais ce qui le surprit davantage, lui était de nouveau présenté l'ancien Saint-Mathias, manqué cinq ans auparavant. L'abbé Gaboury, qui l'y avait supplanté, se retirait maintenant, mais avec une rente annuelle et viagère de cent piastres, à payer par son successeur. Il va sans dire que le morceau avait perdu de sa saveur pour notre curé, plus avancé tant en âge qu'en cure.

Mais heureusement lui était-il loisible de le refuser, puisque ce n'était là qu'un acte de complaisance de la part de l'évêque. Celui-ci, ayant gardé souvenance que le poste lui avait autrefois souri, pensait qu'il en serait peut-être encore de même. Il mentionnait, sans aucune garantie pourtant, que, l'imposition

soldée, il lui en resterait autant qu'à Saint-Louis, pas plus cependant. A ce compte, ce n'était pas la peine d'un déménagement, toujours en soi dispendieux. Au vrai, il y avait moins que cela à Saint-Mathias; puis, dans l'intervalle, avait surgi la nécessité de rebâtir le presbytère ainsi que ses dépendances. Vu tous ces désavantages, la prétendue promotion fut respectueusement déclinée.

L'occasion paraissant favorable, l'abbé Courtemanche dans sa réponse insinua qu'à la place de celle-là il accepterait avec plaisir la cure de Saint-Roch située aussi sur le Richelieu, dans le cas où elle deviendrait vacante à l'automne. C'est qu'il était dès lors question du transfert de son pasteur, plus tard Mgr Maxime Decelles, à Saint-Pierre de Sorel. En exprimant ce désir, il n'aspirait sûrement pas au-dessus de ce que lui permettaient ses états de service, puisque la promotion était minime. Elle eut effectivement lieu en fin de septembre suivant, telle que souhaitée.

Il s'éloignait alors de Saint-Louis, en n'y laissant et n'en apportant que d'excellents souvenirs.



LIVRE VII

LE CURÉ DE SAINT-ROCH
(1889-1900)

CHAPITRE I

SON ARRIVÉE A SAINT-ROCH. — DESCRIPTION DE LA PAROISSE. — SES HABITANTS. — SON ÉTABLISSEMENT RELIGIEUX.

L'abbé Courtemanche se rendit à Saint-Roch dans le cours de la semaine, qui précéda la Saint-Michel, coïncidant cette année avec le dimanche.

Selon la coutume, ses paroissiens de Saint-Louis s'étaient fait un devoir et plaisir de l'y déménager, quoique la distance fût de quatre lieues. Quand il ne lui fallait que peu de monde pour exécuter la besogne, il s'en présenta avec trente-cinq grandes voitures. C'était trop, mais tenant tous à faire le voyage, ils se chargèrent, pour le surplus, de son approvisionnement de bois de chauffage, qu'il n'avait pas l'intention d'apporter, et lui en transportèrent pour plus que son hiver suivant. Ils y allaient généreusement.

Il y avait alors déjà deux semaines, comme il l'écrivit plus tard, que l'actif promu travaillait « presque nuit et jour » à l'emballage; sept jours plus tard, il n'était pas remplacé. C'est qu'il était obligé de se faire suivre de tout, poêles, lits, tables et bureaux, aussi bien que des plus menus objets. Et tout ne se range ni ne cadre toujours dans un nouveau logement comme dans l'ancien.

Le dimanche d'après son arrivée, donc avant d'avoir complété son installation, il avait fait son entrée officielle comme curé et des plus heureusement; on le trouvait pieux et, si non éloquent, parlant avec bon sens et beaucoup de clarté; on était content. D'ailleurs son excellente renommée l'avait précédé. On en savait maintenant le bien fondé pour l'avoir vu et entendu; il serait certainement pour ses nouvelles ouailles le pasteur dévoué, toujours à leur disposition pour les aider à avancer constamment vers le ciel. N'est-ce pas du reste ce que partout les catholiques ont le droit d'attendre des prêtres, à qui on les confie ?

Saint-Roch, colonisé dès les débuts de la colonie, puisqu'il y avait déjà des habitants en 1683, n'avait été toutefois détaché de Saint-Ours qu'en 1859, trente ans seulement auparavant. L'abbé Courtemanche connaissait la paroisse dans son ensemble pour avoir pendant deux ans exercé le saint ministère dans la localité d'en face, à Saint-Ours; fréquemment il y était traversé, alors que l'abbé Pierre Larochelle la dirigeait.

Située sur la rive gauche du Richelieu, elle borde le cours d'eau sur une longueur de huit milles et la largeur inégale d'une moyenne de deux milles. Excepté dans la fertile vallée de son ruisseau Laprade et le haut de la rivière, où il y a de la glaise, c'est un sable aride, qui domine sur tout son territoire.

Son village en occupe le milieu de la ligne baignée par l'onde, s'y mirant fièrement avec son église et ses principaux édifices. Y vivait

à l'ombre du clocher la moitié de la population totale de la paroisse. Cette moitié, plutôt pauvre, se composait en grande partie de rentiers, de briquetiers et surtout de navigateurs de vieilles souches. Absents tout l'été, seule époque du gain pour eux, ces derniers n'y séjournaient toutefois que l'hiver, dans leurs petites maisons. Au printemps, ils partaient sur les barges, la famille entière, hommes, femmes et enfants, y passaient leur temps, en dehors des chargements et déchargements, dans un habituel et déprimant farniente, sans presque aucune pratique religieuse extérieure, et ne revenaient qu'au bas automne, à la fermeture de la navigation. Ils n'étaient donc pas tous des Croix de Saint-Louis, sans néanmoins être si méchants; c'étaient plutôt des refroidis, qui se retrempaient assez volontiers pendant la saison dure, alors qu'ils en avaient tout le loisir, réduits qu'ils étaient en ces semaines à une inaction encore plus grande, n'ayant plus qu'à manger, mais avec combien de gaieté, le peu qu'ils avaient amassé durant les mois précédents.

La campagne, mieux partagée, ne comptait à peu près que d'édifiants et laborieux sujets, généralement à l'aise, dignes descendants des braves pionniers de l'antique Grand-Saint-Ours, dont le centre avait été non loin, sur le fleuve.

Au total, il y avait à Saint-Roch 960 âmes, dix seulement de plus qu'à Saint-Louis. Depuis, il y a eu une diminution de près du tiers, effet de l'affolement universel vers les villes. Le plus récent dénombrement n'y enregistre plus que 684 âmes.

Si donc l'abbé Courtemanche avait trouvé là une promotion, c'est qu'elle lui procurait la jouissance d'une belle rivière et le rapprochement de sympathiques confrères, tout en le dotant d'un meilleur établissement paroissial.

Il y était à peine rendu qu'il se pourvoyait d'un joli véhicule nautique. Dès le 7 octobre, il écrivait joyeusement : « Je me suis acheté à Sorel une belle petite chaloupe toute en cèdre, à deux paires de rames, et allant à la voile. Elle peut contenir aisément six personnes. Les rames sont faites en cuillers et neuves ont coûté six piastres la paire. Les talets sont en cuivre, marchant sur le cuir, de sorte qu'on n'entend aucun bruit en ramant. Enfin elle est de première classe. Elle a coûté soixante piastres il y a six ans, et n'a jamais beaucoup servi ; je l'ai eue pour vingt-cinq. Je n'ai pas encore eu le temps de l'essayer. »

Désormais se reposera-t-il souvent à son goût sur l'onde aimée, les charmants soirs des journées chaudes, rarement cependant au clair de la lune. C'était en ces doux moments le retour d'un plaisir, dont il avait été trop longtemps privé à Saint-Louis.

Dans son nouveau poste, il avait en outre, tous construits en brique, une belle église bien finie à l'intérieur comme à l'extérieur avec attrayante et commode sacristie, un bon presbytère et, à sa droite, tout près, une vaste et élégante école de religieuses pour garçons et filles, œuvre du prédécesseur. Bref, c'était une paroisse parfaitement organisée. Il n'y avait qu'à entretenir la partie matérielle, en travaillant aisément au salut des âmes ; il y finira ses jours.

CHAPITRE II

LES CURÉS VOISINS ET SES AUTRES CONFRÈRES. — COMMENT ON SE VISITAIT. — SES INTIMES.

Après avoir pris contact avec ses familles au cours de la visite générale de la paroisse, corvée toujours aussi agréable et avantageuse qu'onéreuse, l'abbé Courtemanche ne tarda pas à se mettre en relations régulières avec les prêtres, ses nouveaux voisins. Les ayant alors reçus pour la plupart, il alla tous les voir. A Saint-Ours, il y avait le chanoine Désorcy, depuis 1876; à Saint-Antoine, le chanoine Dupuy, depuis 1877; à Contrecoeur, M. Joseph Dequoy, depuis 1886; à Saint-Joseph-de-Sorel, M. Alexis Bouvier, depuis 1884; à Sorel, son prédécesseur de Saint-Roch; et à Saint-Denis, le chanoine O'Donnell depuis 1862, le doyen de la région.

Mais de tous, le curé de Saint-Ours fut celui avec qui les échanges de visites devinrent les plus assidus. C'était entendu qu'à de rares exceptions ils alternaient pour les soupers et veillées du dimanche. Ces soirs-là, se jouaient de fameuses parties de cartes; le vieux voisin en raffolait, ne connaissant rien de mieux que ces joutes animées pour ses heures de récréation. Il traitait alors, disait-il, la sérieuse question du Pitro, le jeu de cartes en vogue durant ces années.

N'empêchait pas que, bien que moins souvent, les autres confrères, éloignés comme proches, avaient aussi leur tour. En ces occasions, c'étaient de fraternelles agapes, quand après la veillée on ne passait pas également la nuit; on s'accordait ainsi tout le temps de causer. Ah ! les regrettées relations amicales d'antan, restées jusque-là en pleine vigueur, pas encore révolutionnées par l'automobile, qui ne permet plus de séjourner longtemps en dehors de chez soi.

Aujourd'hui, transporté par ces chars-éclairs, on se salue au passage et cela compte



L'abbé A. POUVIER L'abbé U. CHARBONNEAU L'abbé G. GAUDREAU

pour une visite. Entre deux repas, on place de la sorte deux ou trois stations, sans plus longue absence, surtout sans découcher. On s'entrevoit sans doute plus fréquemment, mais plusieurs de ces trop courts arrêts ne valent pas une bonne visite d'autrefois.

Jamais pour sa part notre curé ne se dispensait d'assister aux funérailles d'un confrère. En plus chaque automne, à la suite des remaniements ecclésiastiques, il se faisait non moins un devoir d'aller féliciter chez eux les heureux promus; c'était devenu pour lui une coutume, à laquelle il ne dérogeait pas

aisément. Pour cela il lui fallait parfois grandement se multiplier, afin de n'être pas trop en retard. Puis au recommencement des années, il n'oubliait pas d'aller porter ses meilleurs souhaits de bonheur à ses intimes. Veut-on un exemple de ses randonnées d'alors, en voici un fourni par lui-même, dans une missive en date du 20 janvier 1898 :

« Je suis, écrit-il, parti le lundi, pour une absence de toute la semaine (du 10 au 15 précédent). J'ai pris le train de dix heures, allant à Sorel, et j'ai dîné au presbytère. J'ai été coucher à Saint-Robert, dit ma messe à la cathédrale et déjeuné à l'évêché, et je suis allé dîner à Saint-Théodore-d'Acton. Je suis revenu coucher à Upton; le lendemain, mercredi, j'ai dîné, soupé, couché et déjeuné à Saint-Liboire. Jeudi, je suis allé avec le Père Bertrand dîner à l'évêché; c'était le jour de la réception officielle du clergé pour l'anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Moreau. Le soir, je suis allé en même temps que M. Saint-Louis coucher chez lui à Notre-Dame-des-Anges. Le lendemain, vendredi, nous sommes passés chez M. Blanchard à Saint-Ignace et nous l'avons emmené dîner avec nous à Bedford. Le soir même, je prenais les chars à Stanbridge pour Montréal, où j'ai couché au séminaire de Notre-Dame et, le samedi matin, je prenais le train pour Saint-Roch. »

Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas une semaine, de cinq jours pleins seulement, remplie à son comble ? N'était-ce pas le fait d'un homme, qui sait voyager ? S'il avait eu une automobile à sa disposition, il aurait pu dé-

voré plus d'espace, mais ne pas faire autant plaisir. Il était extrêmement ingénieux à tout utiliser sur la route, s'arrangeant d'ailleurs



L'abbé E. LESSARD

presque toujours pour prendre au moins un repas en chaque endroit. Il ne se contentait pas que de saluer; il lui aurait répugné de se borner à si peu.

Il aimait sans doute tous ses confrères, le « Bon M. Courtemanche », comme on disait couramment. Mais il en était que les circonstances avaient plus particulièrement sacrés amis, telles que la vie commune du collège et le voisinage.

Parmi ceux-ci mentionnons entr'autres : d'abord le pratique et un peu taquin M. Joseph Beaudry, de qui il écrivait sans la moindre malice, le 30 avril 1899, en apprenant que pour l'assister lui était envoyé l'abbé Moulin : « Les gens de Sainte-Victoire vont dorénavant avoir un vrai moulin-à-scie, le vicaire pourra faire marcher la scie du curé » ; puis le pieux et si dévoué, si généreux M. Edmond Lessard, qui se dépouillait volontiers en faveur des pauvres et des missions, et prenait sans parcimonie sur son sommeil pour la prière ; l'ancien voisin, M. Olivier Leduc, à la fin si clairvoyant quand il s'agissait de discerner et favoriser des vocations ecclésiastiques ou religieuses ; Mgr Maxime Decelles, à qui il avait de bonne heure prédit l'épiscopat, et qui incrédule lui avait riposté : « Si je deviens évêque, je te nommerai mon grand-vicaire », ce qui n'embarrassa ni l'un ni l'autre, à la réalisation de la prophétie ; le toujours grand reclus M. Chrysostôme Blanchard, demeuré si gêné avec tous jusqu'à la fin ; le vif et très impressionnable M. Arthur Saint-Louis, qui égayait si bien une réunion de confrères ; l'affectueux et éternellement reconnaissant M. Damase Decelles ; le paternel M. François Bertrand, pour tous si hospitalier ; enfin les sympathiques et précieux confidents MM. Urgèle Charbonneau et Lagorce Boivin ; et encore quelques autres.

Grâce à son activité, il était comme le chef de cette phalange de francs amis, que seule la mort sépara. Hélas ! après en avoir paru longtemps le plus robuste, il allait la quitter pour toujours, l'un des premiers.



CHAPITRE III

UN CONVENTUM DE CONFRÈRES DE CLASSE
CHEZ LUI. — ORDINATION D'UN NEVEU. — SON
ZÈLE POUR L'INSTRUCTION DANS SA FAMILLE.

La première année de l'abbé Courtemanche à Saint-Roch a été heureuse entre toutes, marquée qu'elle fût par deux événements particulièrement réjouissants pour son cœur: d'abord la réunion chez lui de ses anciens confrères de classe, puis l'élévation à la prêtrise d'un sien neveu. C'était rendre encore plus brillante sa lune de miel.

Le 16 juillet 1879, les finissants de 1868 avaient eu leur premier conventum à Saint-Antoine, chez le seigneur Joseph Cartier. Comme il avait été un succès, l'on avait décidé de recommencer bientôt, avant que ne disparaissent trop des survivants actuels; en vieillissant, tout groupe tant vigoureux qu'il soit est vite décimé. A la surprise de tous, on attendit onze ans.

En 1890, maintenant que l'abbé Courtemanche disposait d'un grand presbytère, ce qu'il n'avait pas eu jusque-là, il proposa à ses confrères de les recevoir. Et le second conventum fut convoqué sans plus de retard sous son toit, pour le 30 juillet de cette année.

Des dix-neuf invités, huit y assistèrent, cinq s'excusèrent et les six autres, bien qu'en-

core de ce monde, ne donnèrent point signe de vie.

Outre le généreux hôte, le président Huet, curé de Lavaltrie, et le secrétaire Joseph Archambault, avocat de Montréal; vinrent: le curé Bertrand, de Saint-Liboire; le curé Lagorce Boivin, de Bedford; le cultivateur Marchesault, de Saint-Antoine; le pharmacien Louis Robitaille, de Joliette; et celui qui le premier les avait reçus à Saint-Antoine.

Les excusés étaient: Dr Omer Larue, de Putnam du Connecticut; le Jésuite Martineau, de Québec; M. Aimé Lambert, de Saint-Basile-de-Chambly; M. Charles Caron, dans le moment agent d'assurances à Spencer du Massachusetts, avant de devenir prêtre au Manitoba; l'avocat et journaliste Antoine Chagnon, de Waterloo.

Les autres étaient: Théodore Richer, de Saint-Hyacinthe; Victor Durocher, de Sainte-Victoire; le Jésuite Louis Leblanc, du Colorado; Jacques Cartier, de Saint-Antoine; Narcisse Desmarteau et Erasme Lusignan.

Depuis les vingt-deux ans que l'on s'était dispersé au sortir du séminaire, un certain nombre des vieilles amitiés s'étaient visiblement refroidies. C'était, à n'en pas douter, le dernier conventum, bien que pour se le dissimuler on en ait déterminé un troisième à Montréal, chez l'avocat Archambault, pour cinq ans plus tard, avec l'abbé Boivin comme président et Joseph Cartier comme secrétaire.

Le deuxième conventum, préparé sans épargne avec la plus vive cordialité, débuta la veille au soir par une réception en règle.

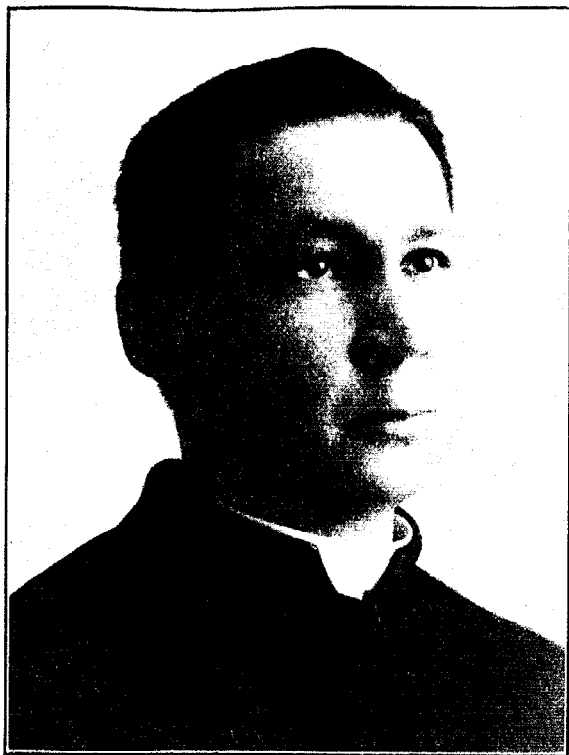
Le lendemain, jour de la fête, que l'on avait voulue en même temps paroissiale, s'ouvrit par une messe privée de l'abbé Boivin pour les confrères défunts. Puis ce fut à neuf heures la grand'messe solennelle pour les vivants, même absents, chantée par le président, avec les abbés Bertrand et Courtemanche comme diacre et sous-diacre, dans une église remplie de fidèles à sa capacité, quoique ce fût en pleine semaine, un mercredi. L'abbé Boivin leur donna un sermon bien senti sur la saine amitié en Jésus-Christ, paraphrasant le texte scriptural : « Qu'il est doux pour des frères de n'avoir qu'un cœur. »

Suivit le banquet au presbytère pour les confrères et quelques invités d'honneur; les santés, bien entendu, n'y manquèrent pas. Surtout on y causa, ressuscitant nombreux les souvenirs. Dans l'après-midi, séance officielle, avec lecture de ses rapports et les élections. Et ce fut la séparation, la dernière pour eux après de pareilles réunions, trop agréables évidemment pour revenir souvent sur cette pauvre terre.

Les échos de cette fête n'étaient pas éteints pour notre curé qu'il assistait encore plus heureux à l'ordination de son neveu, Arthur Allaire, cérémonie qui fut présidée par Mgr Moreau au séminaire de Saint-Hyacinthe, dimanche, le 28 septembre suivant.

Le nouveau prêtre était son protégé à plus d'un titre. Il l'avait pendant trois ans préparé au collège dans son presbytère, l'avait retiré en ses vacances de chaque été et aidé de sa bourse au besoin. Après lui avoir vu

revêtir la soutane le premier de l'an 1888, il l'assistait maintenant à sa consécration sacerdotale.



L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE
Son neveu et l'auteur de ce livre

Dans l'après-midi, le jeune lévite, en passant, présidait les vêpres, à Saint-Barnabé, sa paroisse natale, et le lendemain il célébrait sa première messe basse, à Saint-Jude, pa-

roisse d'origine de sa mère et de son insigne bienfaiteur; et de là continuant à Saint-Roch, il y chanta le dimanche suivant sa première grand'messe. L'oncle curé profita de la circonstance pour exalter à son prône la grandeur du sacerdoce catholique et inviter son peuple à joindre ses actions de grâces aux siennes.

Il recevait ici la plus belle récompense des sacrifices qu'il consentait depuis longtemps pour l'instruction d'un grand nombre de ses neveux et nièces. Il en envoya deux autres pour un temps trop limité au même séminaire, surtout il avait fait fréquenter les pensionnats de filles à combien de nièces. Il eût mérité sûrement d'en avoir plus qu'une parmi les professes religieuses.

Pour elles il choisissait toujours les couvents les plus avantageux, autant que possible les plus rapprochés de ses cures, et les visitait souvent, les encourageait, parfois après leur avoir fait à elles aussi des classes préparatoires; il en dirigea à Granby et à la maison provinciale des Sœurs de la Présentation-de-Marie de Saint-Hyacinthe, à Saint-Aimé, à Saint-Ours et jusqu'à Saint-Guillaume, où elles appelaient leurs maîtresses des « tantes » au lieu de « sœurs ».

Autant que le requérait le défaut de fortune des parents et que ses moyens le lui permettaient, il les favorisait également de ses deniers.

C'est qu'il était particulièrement pour les siens, comme d'ailleurs pour les autres, un ami sincère et dévoué de l'instruction, sachant en apprécier hautement les bienfaits à tous points de vue. Encore, à sa mort, attribuera-t-il à cette importante cause tout ce qu'il laissera de biens.

CHAPITRE IV

LE COUVENT DE SAINT-ROCH. — UN DIFFICILE CHANGEMENT DE BEDEAU. — MORT DU CURÉ-FONDATEUR DE LA PAROISSE. — AMENDEMENT AU DÉCRET DE DIME.

L'école modèle du village de Saint-Roch ou plutôt son couvent, comme on l'appelait couramment, parce que depuis un an sous la direction des Sœurs Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, fut pour le curé, dès son arrivée, une abondante source de consolation. Il voyait avec édification les élèves s'y rendre posément et le quitter de même en rangs, ne s'en détachant quelques-uns le soir que pour aller, livres au bras, faire une courte et pieuse visite à l'église. De ce remarquable ordre extérieur, il augurait bellement de la conduite générale dans les études et les classes.

La directrice, Sœur du Sacré-Cœur, et quatre auxiliaires y déployaient de fait un zèle éclairé et effectif auprès de leurs cent-vingt élèves, alors environ la moitié de la population écolière de la paroisse. C'était un exemple et un stimulant pour les autres écoles des concessions. Tout allait ainsi pour le mieux dans le monde scolaire de la localité.

Les religieuses enseignaient avec succès non seulement la grammaire, l'arithmétique, l'histoire et toutes les autres matières du pro-

gramme, mais surtout le catéchisme avec un soin particulier; n'avaient-elles pas été instituées pour ceci avant tout ? Elles n'auraient pas eu leur raison d'être dans le travail ardu de l'éducation des enfants, si elles n'avaient cherché spécialement à pétrir de religion tant les esprits que les cœurs de leurs jeunes élèves. Aussi s'adonnaient-elles consciencieusement à ce sublime devoir de leur vocation.

Chaque semaine, le curé allait au couvent lire et commenter les notes, présider de petits examens, se rendre par là parfaitement compte des progrès accomplis surtout dans l'âme de sa génération grandissante, espoir de l'avenir. Et il en revenait constamment enchanté. C'était une notable amélioration sur ce qu'il avait eu dans ses paroisses précédentes. Les beaux jours, qu'il en escompta pour les années suivantes, n'ont pas manqué de luire. Entr'autres résultats de cette solide formation des petits, enrégistra-t-on d'abord un surplus frappant de réjouissantes éclosions à la vie de perfection hors du monde.

Régulièrement une fois le mois, au moins, la gent studieuse était, par groupes recueillis, conduite au confessionnal pour la communion de chaque premier vendredi.

Si le pasteur n'eut rencontré comme de ce côté que des roses le long de son ministère, pas d'épines, il se serait cru sûrement en baisse dans l'amour du bon Dieu. Mais les épreuves nécessaires à sa sanctification ne tardèrent pas à poindre pour lui à l'occasion d'un changement de bedeau. Ce n'est pas là toujours mince question, pourtant si peu importante en soi.

Depuis les débuts de la paroisse, les fonctions en étaient exercées et gardées comme un patrimoine de famille par François Lamoureux, successivement père et fils. Bien que peu rémunératrices, elles leur tenaient au cœur. Si au vrai ils étaient peu payés, ils ne travaillaient après tout qu'en proportion. De fait, ils ne percevaient par feu d'abord que vingt-cinq sous, puis cinquante de 1874 à 1887, et depuis lors quarante, soit une cinquantaine de piastres de ce chef par année, plus un casuel minime. En conséquence, leur soin de l'église se réduisait-il à fort peu. Le temple, au dire des gens, n'était pas assez souvent balayé, et bien d'autres points laissaient à désirer. Si bien que de leur côté les curés, notamment sur la fin, ne pouvaient plus longtemps s'accommoder de la manière de faire du dernier en charge.

Mais on ne renvoie pas facilement un vieux serviteur, tout repréhensible qu'il soit. Néanmoins il fallait, sans attendre davantage, en venir à cette détermination.

Le 10 novembre 1891, l'abbé Courtemanche, après l'avoir préalablement et duement prévenu, le remplaçait par Gélinas Perron.

Mais le destitué ne l'entendait pas ainsi, Blessé dans ses prétendus droits, il recourut tout menaçant à dame Justice, en cour civile de Sorel, réclamant au moins un dédommagement pour ses deux dernières années de dévouement; le brave curé, nullement intimidé, couvrit aussitôt la réclamation d'une contre-note plus élevée. N'y pouvant rien, le demandeur ne souhaita plus que régler à l'amiable.

Sur ce, en bon prince, on s'empressa de lui en fournir l'occasion par une offre bénévole de cinq piastres, et il en profita pour se désister volontiers de sa poursuite, s'engageant même à solder tous frais de procédure, moins ceux de l'avocat du défendeur.

Peu après, Gélinas Perron, n'y trouvant pas son compte, cédait sa place à Evariste Marcotte, qui, pour sa part étant satisfait et donnant pleine satisfaction, resta de longues années en titre.

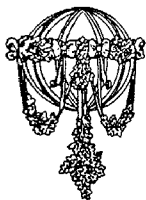
C'est sur ces entrefaites que celui-ci avait pris à rente l'ancien curé, M. Nazaire Hardy, qui maintenant vieillard s'était fixé seul dans sa charmante villa du bord de la rivière, en face du presbytère.

Ce prêtre, au tempérament trop vif, qui lui attira bien des déboires, avait eu une vie des plus mouvementée. Né à Sainte-Thérèse de Terrebonne, il avait été le fondateur ou premier curé des trois paroisses de Saint-Louis-de-Gonzague dans le comté de Beauharnois, de Saint-Barnabé-sur-Yamaska et enfin de Saint-Roch près de douze ans, de 1859 à 1871. Il avait en outre exercé le saint ministère dans les états de New-York et du Nouveau-Hampshire. Et, après être demeuré dans sa villa à deux reprises, de 1871 au printemps 1873 et de l'automne 1873 à 1876, il y était revenu définitivement, en 1883. Il l'avait bâtie à son goût, en maintes saillies ou reccins, et entourée de jolis bosquets ainsi que d'un vaste jardin; il y acheva ses jours.

Fréquemment il prêtait son concours au curé, même pendant ses dernières années il

prenait chez lui sa pension et y mourut le 24 juin 1894, à l'âge de soixante-dix ans. C'était à la fin un très digne vétéran du sanctuaire, comme toujours d'ailleurs d'une piété exemplaire.

Au cours de 1895, l'abbé Courtemanche, supputant ses revenus curiaux, avec raison ne les considérait plus comme suffisants; les paroissiens n'y contredisaient pas, tout en redoutant pour quelques-uns une hausse trop considérable. Il ne s'agissait que de trouver un mode de prélèvement, qui n'obérerait personne. On s'arrêta à ceci: d'abord les locataires en resteraient à leur contribution annuelle de deux piastres; quant aux propriétaires, déjà tenus au pourcentage basé sur leur évaluation municipale à la place de la dîme en grains, ils lui ajouteraient tout simplement et uniformément deux piastres. L'augmentation serait ainsi satisfaisante pour le curé et nullement surchargeante pour aucun des intéressés. Tous l'acceptèrent de bon gré et l'autorité diocésaine la régularisait par un décret, peu de semaines plus tard.



CHAPITRE V

L'ADMINISTRATEUR SOIGNEUX. — L'ORDRE DANS SES TENUES DE COMPTES. — SA CORRESPONDANCE. — MORT DE SON PÈRE.

L'esprit d'ordre de l'abbé Courtemanche, déjà remarquable dans la gouverne de ses affaires personnelles, ne brillait pas d'un moindre éclat dans les administrations, qu'on lui confiait. L'établissement religieux, dans son ensemble, à l'entretien duquel il était préposé, ne montrait ainsi rien en souffrance; aussitôt qu'une réparation était réclamée, elle était faite. Parce qu'il n'aimait pas à bâtir ou rebâtir, il conservait bien. Une toiture avec lui n'était pas longtemps percée; la peinture, surtout à l'extérieur, était renouvelée, dès qu'elle ne protégeait plus suffisamment le bois ou le fer. Un piquet penché ou pourri était vite redressé ou remplacé. Il y avait enfin une place pour chaque objet et il y était. C'est peut-être pour cela que l'ancien bedeau lui avait pesé sur les épaules plus encore qu'à ses prédécesseurs. Il n'endurait la négligence nulle part.

Quant aux comptes de la fabrique, il leur accordait la même attention. Les recettes et dépenses y étaient inscrites au jour le jour, proprement, avec détails et une scrupuleuse exactitude. C'est ce que d'ailleurs attestent hautement ses registres. Au bas des pages, s'alignaient au fur et à mesure les additions et,

à l'expiration de l'année, le bilan était intelligemment et clairement condensé. Il n'y avait absolument rien à reprendre.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand un jour il entendit chuchoter des plaintes à leur sujet; ils auraient été défectueux aux yeux de quelques profanes. C'est que ces exigeants, ne les analysant que superficiellement ou à leur façon, auraient voulu y trouver un plus considérable excédent des entrées sur les sorties.

Ils oubliaient, dans leurs calculs, que l'église en ces temps-là ne touchait qu'un revenu annuel d'environ \$625, dont 475 par les rentes de bancs, 125 par casuel et 25 d'autres sources.

A même ce montant, ne fallait-il pas subvenir aux frais du culte et à l'entretien des importants immeubles, payer des officiers, maintenir une assurance de \$12,000 et solder des intérêts ? Il ne pouvait, après cela, tant en rester.

Le pasteur blâmé, toujours d'une inlassable longanimité à l'égard de ses paroissiens, attendit patiemment pour sa justification la venue prochaine et régulière de l'archidiacre, alors le futur évêque Mgr Bernard, précédant de près la visite pastorale de Mgr Maxime Decelles, leur bien-aimé ancien curé. Tout leur fut soumis à l'un et à l'autre, particulièrement les chiffres; c'était en 1894. L'audition fut d'abord des plus favorable; puis l'examen subséquent du pontife, juge en dernier ressort, l'ayant confirmée, celui-ci consigna au livre des délibérations son entière approbation: « Nous avons vu et alloué, pour les années 1891, 1892 et 1893, les comptes de la

fabrique, dont Nous nous plaisons à reconnaître la parfaite tenue. »

Et, du haut de la chaire, il adressa force compliments au comptable modèle, que s'était



L'abbé J.-I. COURTEMANCHE

Lors de sa promotion à la cure de Saint-Roch

1889

montré le curé. Il n'en fallut pas davantage pour redonner confiance aux plus obstinés critiques.

La fabrique, outre ses biens propres, administrait à cette époque, mais sans bénéfice

aucun, des réserves d'argent pour messes à la mort des déposants; à la fin, il y avait ainsi \$700 pour Célestin Grenier et 27 pour son épouse, 83 piastres pour Léocadie Guertin, 75 pour Pascal Allaire et 60 pour veuve Pierre Duhamel. On ne pouvait mieux agir pour s'assurer des prières, sans trop de retard après son décès.

Alors il y avait également en règle dans la paroisse les confréries de la Sainte-Famille, du Rosaire, du scapulaire du Mont-Carmel, de la Tempérance et l'Apostolat de la prière.

Le soin qu'il mettait à bien garder tout ce dont il était chargé, le bon curé l'accordait avec la même ponctualité à sa correspondance. Libre, il ne renvoyait jamais à plus loin qu'au lendemain la réponse à une lettre d'affaires; et, pour celles des parents, elles passaient à la première occasion propice. Et chaque fois y remarquait-on sa grande application surtout en calligraphie. C'était propre, presque moulé, facile à lire. Bref, avec lui c'était un plaisir d'être en relations épistolaires.

Rien, on peut conséquemment l'imaginer, ne traînait sur son bureau. Même un livre en cours de lecture retournait aux rayons de l'une ou l'autre de ses deux bibliothèques, à chaque interruption.

C'est cet esprit d'ordre qui lui permit, dans ses petites cures, d'amasser quelque chose pour ses vieux jours, sur lesquels, hélas ! il comptait en vain.

Ses père et mère étaient morts septuagénaires, ses aïeux octogénaires. Il se croyait assez de vigueur, lui un des robustes de la fa-

mille, pour vivre au moins autant d'années que les moins âgés d'entr'eux.

C'est le 13 juin 1895 que son père est décédé en son presbytère, à soixante-onze ans.

Ayant vendu sa terre à son fils Léandre en l'été 1882, il était allé demeurer en premier lieu au village de sa paroisse, dans la maison de son gendre Jean-Baptiste Allaire, partant alors pour les États-Unis; à la disparition de son épouse, en 1884, y étant resté seul, il se défit de son ménage et retourna sur son ancienne ferme, en pension chez son successeur; il y séjourna jusqu'en 1888, d'où il se retira ensuite définitivement chez son autre fils, le curé, d'abord à Saint-Louis, puis à Saint-Roch.

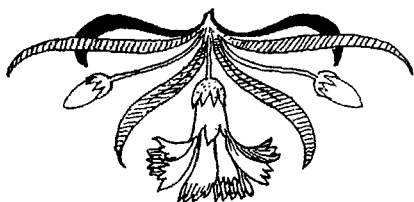
Désormais débarrassé de tous soucis absorbants, il s'adonna pour tout de bon à une intense vie de prière. Dans la favorable atmosphère d'un presbytère, après une existence nécessairement besogneuse, il s'établit effectivement à cœur joie presque sous un régime de contemplatif, passant de longues heures dans l'église, à lire et méditer, souvent ainsi en colloques intimes avec le Dieu, qui l'avait de son aveu constamment si bien traité; il y égrenait fréquemment l'antique chapelet hérité de sa pieuse mère. Familiarisé vite avec la pratique des oraisons jaculatoires les plus variées, il les multipliait en en choisissant de préférence les plus richement indulgenciées.

Pour plus de commodité, il avait adopté son fils comme confesseur et directeur de conscience, et communiait avec ferveur tous les jours.

Pris sérieusement de diabète en ses derniers douze ou treize mois, ce qu'il eut, durant ces longues semaines, de souffrance à offrir au Souverain Maître, en expiation, disait-il, de ses vieux péchés, qu'il regrettait bien amèrement.

Sa carrière pourtant avait été fort honorable aux yeux de Dieu et des hommes; et les preuves de confiance ne lui avaient pas été ménagées. Rude travailleur, il avait élevé et placé avantageusement ses cinq enfants. Il pouvait maintenant s'en aller en paix. Grand amant de l'Eucharistie, il s'est doucement éteint aux échos du triomphe de la Fête-Dieu.

Par testament, il avait disposé de la totalité de ses biens en faveur de son fils et successeur Léandre, calculant que celui-ci en avait plus besoin que les autres.



CHAPITRE VI

L'HISTOIRE DE SA FAMILLE EN CANADA. —
IL LA COMPILE ET PUBLIE. — SON ORIGINE
FRANÇAISE. — LE PREMIER ANCÊTRE.

Au décès de son père, l'abbé Courtemanche songea qu'il restait désormais le principal dépositaire des vieux souvenirs de la famille et le seul des anciens capable de les confier au papier. Voyant là un devoir de piété filiale de ne pas les emporter dans la tombe, il les écrivit; plus que cela, fit-il imprimer son manuscrit, dès la fin de l'année 1895.

En effet, après avoir entendu les toujours captivants récits de son aïeul, connaissait-il l'histoire des siens jusqu'à son trisaïeul inclusivement, remontant ainsi non loin de leur origine en notre pays. Grâce au précieux «Dictionnaire généalogique» de Mgr Tanguay et à des recherches personnelles, il avait bientôt complété sa lignée ancestrale en Canada. Et c'est elle qu'avec trop d'empressement il coordonna ensuite en une courte journée, sur une quinzaine de pages in-quarto, pour la livrer, sans plus de souci de la forme, à l'imprimeur Leblanc, de Montréal, qui en composa une plaquette in-8 de 52 pages, sous le titre de « Biographie généalogique de la famille Courtemanche ».

Les surprises ne lui avaient pas manqué, au cours de son travail de préparation. Un

jour, c'était la découverte de deux adeptes de la franc-maçonnerie, heureusement d'une branche si éloignée qu'il ne put la rattacher; ailleurs c'était la levée de tout une nichée transformée en «Shortsleeve» dans l'état de New-York, ne sachant même plus le français; puis, après n'avoir rencontré, dans son ascendance qu'une prétendue noble, hélas! illégitime, il dut s'avouer impuissant à retracer ce qu'on lui avait si catégoriquement affirmé au sujet de l'annoblissement officiel des ancêtres.

De fait, il lui avait été souvent assuré que la famille était de haute extraction et il avait cru le constater au cours de ses études en entendant parler du Sieur de Courtemanche, mais c'était un « Le Gardeur » de Courtemanche, sans relation aucune avec les siens. Ce qui contribua encore à l'entretenir quelque temps dans son illusion, c'est qu'il apprit sur ces entrefaites l'existence, dans l'est de la France, d'une vieille terre du nom de Courtemanche, dont l'appellation avait pu être empruntée pour un titre de jadis; s'y sont battus Allemands contre Français, en mars 1918. En définitive, il avait fallu se désister de toutes prétentions sur ce point et demeurer de famille roturière comme ci-devant.

Peu après la publication de son travail, s'étant enrichi de nouvelles notes, et en plus encouragé par son évêque, qui, en le remerciant de l'hommage d'un exemplaire, lui avait écrit: « C'est quelque chose d'agréable et de précieux pour vous et votre famille », il décida d'en donner l'année suivante une seconde édition, cette fois en soixante-six pages, sous le

titre d'« Histoire de la famille Courtemanche », complétée d'un large tableau généalogique sous forme de pliant long d'une verge et quart. Cette importante addition, on peut le croire, lui avait coûté un notable surcroît de labeur. Ceux-là seuls, qui se sont imposé pareille tâche, savent ici son mérite.

Le premier Courtemanche, qui vint au pays, portait le prénom populaire d'Antoine. A son nom patronymique, suivant la coutume du temps, on avait plus tard accolé, non sans raison évidemment, le significatif sobriquet de Jolicœur, qu'il n'a toutefois pas transmis à sa descendance. C'était reconnaître ainsi son courage, d'abord pour être traversé en pleine contrée d'anthropophages, puis pour s'être enrôlé contre eux dans un bataillon de braves camarades.

Ce fut ensuite assez pour sa gloire d'être le père ou fondateur d'une belles et nombreuses familles du Canada français.

Né à Bannes, humble bourg du Maine d'outre-mer, en 1642, au diocèse du Mans aujourd'hui de Laval, il était Français authentique; son père se nommait Pierre Courtemanche et sa mère Marie Houdé. Issu d'un foyer peu fortuné, force avait été pour l'enfant grandi de se résigner à le quitter et, n'ayant nul espoir de s'établir convenablement dans sa patrie, il avait décidé d'en sortir du même coup. On ne prenait pas un tel parti à cette époque sans la plus vive répugnance. Personne moins aventurier en ces temps-là que le Français. C'est toucher ici une des causes de la lenteur du peuplement de la colonie

des rives du Saint-Laurent, pendant que les Anglais immigraient de leur côté à pleins voiliers dans son voisinage du sud.

Antoine avait vingt ans, lorsqu'ayant consenti à s'engager sous le commandement de M. de Maisonneuve, il arriva à Montréal, en 1662. Ce qu'il trouva là, sur la grève, à la lisière de la forêt, n'était qu'un embryon de village, renfermé dans les limites d'un mauvais fort. Chaque soir, on s'y barricadait dans la crainte par trop fondée de l'Iroquois. Encore, en dépit de ces précautions, le barbare toujours aux aguets en scalpait et mangeait-il assez souvent quelques-uns des habitants.

Dès le 1 février 1663, le nouveau colon était incorporé dans la quatorzième des vingt escouades de la milice de la Sainte-Famille, organisée sans doute d'abord pour la défense du poste avancé, mais surtout en prévision immédiate d'une vigoureuse représaille contre les infatigables ennemis; si ce dernier projet ne fut pas mis à exécution, en l'endossant les cent-vingt militaires d'occasion ne s'y étaient pas moins affirmés des braves.

N'ayant pas à s'absenter, Antoine épousa Elisabeth Haquin, le 26 avril suivant. La vaillante jeune femme de dix-sept ans seulement, comme lui récemment débarquée de France, était originaire de Coupvray au diocèse de Meaux; sa mère, restée au pays natal, était Marie Décalogne, veuve de Pierre Haquin; la nouvelle arrivée, exilée et désorientée d'abord, avait passé l'hiver chez les Sœurs

de la Congrégation Notre-Dame, en attendant l'hyménée.

Bien que robuste, Antoine s'usa vite dans le travail et les privations des débuts. Aussitôt marié, il s'était un peu éloigné, à l'est du fort, et établi à la Pointe-aux-Trembles sur une terre, qu'on venait de lui concéder; à sa mort, il en avait déjà mis six arpents en culture.

Durant ses huit années de ménage, Dieu lui avait donné quatre enfants, trois filles et un fils: Madeleine, le 13 janvier 1664, mariée à seize ans avec Jean Roy; Anne, le 9 mars 1666, mariée à vingt ans avec Laurent Archambault; Antoine, le 24 mai 1668, le seul à transmettre son nom; et Elisabeth, le 13 août 1670, professe religieuse chez les bienfaitrices de sa mère à Montréal, sous le nom de Sœur Sainte-Claire.

Antoine, père, est décédé en 1671, à l'âge prématuré de vingt-neuf ans. Sa veuve, qu'il avait laissée pauvre et très embarrassée avec ses quatre jeunes enfants, convola heureusement peu après en secondes noces avec le compatissant Paul Daveluy et devint ainsi l'ancêtre du distingué généalogiste Léandre Lamontagne, décédé à Montréal vers 1925; elle est morte après 1688.



CHAPITRE VII

LES DEUXIÈME ET TROISIÈME GÉNÉRATIONS
DE SA LIGNÉE ANCESTRALE. — MIGRATION DE LA
POINTE-AUX-TREMBLES A SAINT-ANTOINE-SUR-
RICHELIEU PAR LA RIVIÈRE-DES-PAIRIES. —
FIN DE L'ÂGE HÉROÏQUE.

La famille Courtemanche, à sa seconde génération, avait pour unique chef Antoine, deuxième du nom. Ayant épousé Marguerite Vaudry en 1688, à l'âge de vingt ans, il passa sa vie à la Rivière-des-Prairies, où il avait d'ailleurs grandi, après être né sur le versant opposé de l'île de Montréal, à la Pointe-aux-Trembles.

Dieu, qui aime les chrétiens sans peur, le gratifia de quatorze enfants, dont six moururent au berceau et huit vécurent; des survivants, les deux filles et cinq des six garçons se marièrent. Ainsi fut assurée la pérennité de la famille. A la huitième génération, l'abbé Courtemanche leur rattachait, quoique par une liste fort incomplète, quatre-vingt-six ménages, tant dans le sud de la province québécoise que dans les états du nord-est américain.

Des enfants d'Antoine II, Marie épousa un jeune Anglais francisé, du nom remanié de Jean Chartier, pris à l'âge de huit ans chez les ennemis de l'outré quarante-cinquième par les Sauvages, lors d'une incursion; avec lui elle fonda une nouvelle famille Chartier. Elle

est décédée en 1760, à soixante-neuf ans; son mari, plus jeune, ne s'est éteint qu'à soixante-quatorze ans, en 1772.

Sa sœur Elisabeth épousa Michel Maillet et mourut en 1751, à quarante-six ans.

Leur frère Jean, rare célibataire de cette époque, décéda en 1766, à soixante-un ans.

Les cinq autres frères fondèrent autant de foyers: Jacques en s'adjoignant Marie-Anne Migeon; Pierre, Marie Fissiau; Antoine, Catherine Lacoste; Barthélemi, Joseph Maillet; et Jean-Baptiste, Agnès Martin.

Les père et mère de cette nombreuse génération furent appelés à la récompense étant septuagénaires, elle la première en 1737 à soixante-quatorze ans, lui en 1739 à soixante-onze ans.

Ces parents, toujours vigilants et sages aviseurs, avaient pourvu avant de mourir à l'établissement tant de leurs fils que de leurs filles. Agissant en temps opportun, au besoin s'entremettant pour les plus jeunes, par exemple pour leur benjamin Barthélemi de six ans seulement, ils avaient dirigé leurs six garçons vers l'agrandissement de la seigneurie de Contrecoeur, qu'on ouvrait alors à la colonisation. Le choix ne pouvait être plus judicieux. Ils leur avaient fait prendre, le 15 juin 1725, tout un lopin de concessions, larges en tout de dix-neuf arpents par quarante, sur la rive du Richelieu.

Jacques s'y était fait attribuer, pour sa part, les premiers quatre arpents de front, en face de la future église de Saint-Denis; ses cinq frères avaient obtenu, en aval et parts

égales de trois arpents, les quinze arpents voisins. Plus tard, Jacques avait fait prolonger son rectangle, déjà profond, sur les trente arpents des Quarante; Pierre, Jean et Jean-Baptiste l'ont imité, en 1746. Sur ce territoire vierge, n'ayant été précédé que par deux autres censitaires, ils avaient eu tout loisir de se placer à leur goût.

Toutefois aucun d'eux n'y vint aussitôt habiter. Ne fallait-il pas auparavant défricher et bâtir ? Saint-Denis du reste ne devait posséder son église qu'en 1740, et Saint-Antoine pas avant 1750.

Jacques, le premier, ne s'y transporta qu'à l'automne 1737, néanmoins encore trois ans avant que ne fût érigée la chapelle dyonisienne; trois de ses frères le suivirent de près, tous arrivant par eau directement de la Rivière-des-Prairies. Les autres, Jean-Baptiste et Pierre, s'étant ravisés, allèrent respectivement plutôt à L'Assomption et à Chambly.

En attendant que fut inaugurée la deserte religieuse d'en face, les colons du futur Saint-Antoine étaient obligés de s'adresser au missionnaire du Grand-Saint-Ours, à une lieue et demie plus bas que Contrecoeur sur le fleuve. Il fallait s'y rendre à dos de cheval, par étroits sentiers sous bois, d'abord en suivant la rivière avant de s'enfoncer dans les terres, ce que fit Jacques notamment pour les baptêmes de son Jean-Marie, le 5 juin 1738, vingt jours après sa naissance, et de Louis-François, le 3 juillet 1740.

Leur mère, une courageuse entre toutes, portait le nom illustre de Marie-Anne Migeon

de La Gauchetière, donc descendante de lignée noble, à qui il manquait néanmoins de l'être légitimement. Élevée par sa mère, elle ne fut pas moins pour cela bonne, pieuse et dévouée. Malgré son origine entachée et, hélas ! par trop divulguée, Jacques se l'était associée comme la compagne de sa vie, pour leur bonheur réciproque.

C'est à cette génération que, pour l'auteur de l'« Histoire de la famille Courtemanche », remontent les traditions lui venant de son aïeul ; les mêlant dès lors à ses recherches, elles se complètent et précisent. Son travail en devient, de ce fait, plus aisé et plus intéressant.

Jacques, le troisième dans la lignée, lui était ainsi connu d'avance comme un fort digne homme, que tous honoraient de leur respect et confiance. Pour avoir fréquenté une école primaire des Sulpiciens en l'île de Montréal, il savait lire même le latin. C'en fut assez, grâce à sa voix aussi juste qu'agréable, pour être ensuite le premier maître-chanteur de la paroisse de Saint-Anoine. Tous les dimanches et fêtes d'obligation, on le voyait solennel, en habits de chœur, à son lutrin. En fallait-il davantage pour lui donner de l'importance ? Il passait pour instruit, aux yeux de ses concitoyens.

Il a eu dix enfants, dont trois ont été aussitôt rappelés pour grossir les phalanges célestes. Ont vécu pour sans doute procurer à Dieu plus de gloire : d'abord Marie-Anne, mariée avec André Gadbois, de Belœil, où elle devint l'aïeule des cinq remarquables sœurs, toutes

entrées dans la même Congrégation de la Providence et ensuite généralement désignées sous le nom familial de Sœurs Gadbois, fondatrices ensemble de l'hospice Saint-Victor sur le bien paternel; l'une d'elles Sœur Thérèse-de-Jésus s'est particulièrement rendue célèbre dans l'établissement de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, à Montréal; puis Jacques, époux de Marie-Amable Goddu; Marie-Louise-Angélique, la sainte de la famille, mariée avec le membre du parlement canadien Olivier Durocher et qui de son côté fut l'aïeule des trois frères prêtres Flavien, Théophile et Eusèbe Durocher, et de « Rose du Canada », ainsi nommée par son dernier biographe, fondatrice de la prospère communauté des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie; c'est assurément aux prières de cette aïeule, à ses étonnantes mortifications et à toutes ses autres vertus, que ses petits-enfants ont dû leurs insignes vocations; à sa mort, on trouva autour de ses reins une chaîne, en partie pénétrée dans ses chairs; on rapporte aussi qu'elle possédait un tel embonpoint qu'il avait été nécessaire d'élargir la porte de son banc à l'église pour lui permettre d'y entrer. Après elle viennent Louis, marié avec Marie-Joseph Allard; Joseph, tué à la bataille de Carillon en 1758, à l'âge de vingt-deux ans, qui fut la généreuse contribution de la famille à l'admirable défense du pays contre l'envahisseur anglais; Jean-Marie, époux premièrement de Marguerite Ducharme, puis de Marie-Thérèse Robillard; Louis-François, le continuateur de la lignée; et Jean-Baptiste-Marie, époux de Madeleine Bousquet.

On aura noté combien la dévotion à Marie avait fait revenir souvent son nom pour les enfants de cette troisième génération: Marie-Anne, Marie-Louise, Jean-Marie, Jean-Baptiste-Marie et, parmi les bébés défunts, Pierre-Marie; c'était cinq fois sur dix.

Le bon Jacques III est décédé en 1781, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé avec grande distinction sous le chœur de l'église, où il avait si longtemps célébré les louanges du Seigneur.

Avec lui se terminent les années héroïques de la famille. Il avait vu lentement poindre l'ère nouvelle. Maintenant tout était organisé; les divers corps de métier étaient installés aux villages voisins, les voies de communication partout ouvertes. Il y avait des églises proches, une en face et une autre tout à côté. Les gens se coudoyaient plus nombreux pour s'entr'aider. Et au foyer, on jouissait dorénavant d'une véritable aisance. La famille, avec ses fertiles terres en pleine valeur et ses solides maisons de pierre, passait même pour riche.



CHAPITRE VIII

LE FONDATEUR D'UNE LIGNÉE D'HOMMES
FORTS. — A LA BATAILLE DE CARILLON ET AU
SIÈGE DE QUÉBEC. — UNE MORT DRAMATIQUE.

Dorénavant le minutieux auteur des fastes historiques de ses ancêtres les burine quasi exclusivement sous la dictée de son aïeul ou d'après ses propres souvenirs. En conséquence, les détails abondent davantage dans ses narrations; on y observe également plus de vie, une plus apparente satisfaction.

Louis-François, quatrième dans la lignée et son bisaïeul, ouvrait dans la famille une dynastie d'hommes particulièrement forts, toujours grandement exaltés au foyer. Son aïeul, son père et lui-même seront ses dignes successeurs.

Tous furent de rares types de haute stature, bien proportionnés, dépassant les six pieds.

On rapporte, sur le compte du premier d'entr'eux, de nombreux exploits d'ordre physique, si souvent répétés qu'à la fin personne ne leur accordait d'attention. Sortait-il des bilots à l'orée du bois avec son fils Jean-Baptiste qu'il lui disait le plus tranquillement du monde: « Tiens, toi tu es jeune, prends le petit bout », et il se plaçait de façon à porter les trois-quarts

du fardeau; et il en restait encore assez à l'autre, pourtant fort lui-même, pour le faire caracoler.

Un hiver, qu'il avait engagé un nommé Lagimonière, réputé le plus fort de la paroisse, pour l'aider dans la forêt au transport de longues poutres sur leurs épaules, parce qu'il y avait trop de neige pour les chevaux, il le faisait mourir d'un effort, quoiqu'il ait eu lui aussi le petit bout en partage, toute la journée. Il le lui avait donné, un tantinet gouaillieur, en lui disant: « Toi, tu n'es pas bien fort. » Mais c'était encore trop pour le fier émule.

En une autre circonstance que, sous sa trop lourde charge, sa traîne avait versé sur le flanc, ce qu'il appelait encanter, il la soulève et remet telle quelle sur le chemin, à l'étonnement de son compagnon, dont il n'attend pas le secours.

Mais son plus ébahissant tour de force, il l'accomplit, lors de la reconstruction de l'église de Saint-Antoine, en 1779. On venait d'installer l'aiguille du clocher. Le contre-maître, s'apercevant qu'on l'avait mal posée, vociférait comme un vilain diabolotin. Plus maladroit que ses subalternes, croyait-il ainsi améliorer quoi que ce soit? Louis-François, arrivant sur ces entrefaites, ne trouve pas l'erreur si difficile à réparer. « Pourquoi tant se fâcher », lui dit-il? Il monte, embrasse la pièce de son mieux et seul la replace; ce qu'au témoignage unanime des assistants, dix auraient à peine exécuté.

C'était sans contredit de beaucoup l'homme le plus fort de la localité. Non moins brave

aussi, il fut au besoin un actif et puissant soldat. Avec ses cinq frères, il avait été un des artisans de la victoire si mémorable de Carillon en 1758, comme l'année suivante, avec les quatre survivants d'entr'eux, il prenait part aux deux batailles des plaines d'Abraham et de Sainte-Foy. Au siège de Québec, où, à son sens, on ne résista pas assez longtemps, il avait souffert volontiers des pires privations, y mangeant à son tour, faute de mieux, ses rations de cheval coriace.

Il était glorieux de son passé, et répugnait à ce qui pouvait le rabaisser dans l'opinion de son entourage. C'est ainsi qu'avec lui, en 1775, tomba la coutume paroissiale, voulant que le marguillier à sa sortie de charge devînt automatiquement constable de l'église. Il y voyait une anomalie, une dégradation, et il s'y refusa net. Ce fut la fin de ce qui s'était pratiqué jusque-là.

Après la Cession, le 25 novembre 1765, il avait épousé Marguerite Durocher, à Saint-Antoine. Excellente chrétienne, aimable et laborieuse compagne, cette femme était toutefois faible de santé. Elle se serait appliquée volontiers à toutes les besognes de la bonne fermière, n'eût été son défaut de vigueur pas au diapason de son courage.

Dieu quand même lui donna neuf enfants, dont huit lui furent aussitôt ravis. Un seul lui fut laissé pour la consoler au milieu de ces deuils incessants. Mais celui-ci, Jean-Baptiste, comme bénéficiant de ce qui avait été refusé à tous les autres ensemble, sera le solide pilier de la cinquième génération, gros, grand et fort

comme son père. Sa mère, qu'il n'a guère connue, est décédée, à l'âge de trente-quatre ans, le 24 mars 1775, et fut inhumée elle aussi dans la crypte de l'église.

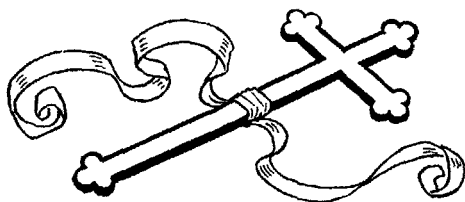
Louis-François convola en secondes noces, au Petit-Saint-Ours ou Saint-Ours d'aujourd'hui, avec Charlotte Bouvier, le 24 février 1780, après bientôt cinq ans de veuvage.

Cette dernière union fut bénie par la naissance de six autres enfants, dont particulièrement Antoine, François et Suzanne. Antoine, successivement époux de Marie Loiselle et de Marthe Dufault, a fini dramatiquement ses jours, à l'âge de soixante-dix ans, alors qu'il effectuait son retour en voiture d'un voyage de labeurs sur une ferme du Vermont; en passant à Saint-Mathias, il se sentit tout-à-coup mortellement frappé; étant entré dans la plus proche maison, il y avait à peine donné son adresse qu'il s'affaissait sans vie. François, surnommé le Croche parce que devenu boiteux à la suite d'un malencontreux coup de hache sur le genou, s'est marié avec Marie-Louise Lachance et fut l'aïeul du Révérend Père Louis Gladu, Oblat. Suzanne, restée libre de toute alliance, est morte subitement dans une maison isolée, où elle demeurait seulette, dans le mépris des veufs et vieux garçons. Les trois autres, moins connus, sont François-Marie décédé au berceau, Thérèse et enfin Charlotte, qui a épousé Charles Lachance.

Louis-François a eu une enviable vieillesse, choyé des siens jusqu'à la fin et non moins entouré de la vénération générale de ses concitoyens. Aux grandes fêtes en ces

années, il revêtait avec un légitime orgueil son ancien uniforme militaire, y ajoutant ses souliers français aux boucles d'argent. « Et alors, rappelait plus tard un de ses jeunes admirateurs de cette lointaine époque, je vous assure qu'il était respecté. »

Ayant, sur les extrêmes limites de l'âge, perdu la mémoire ainsi que l'usage de ses autres facultés de l'esprit, il sortit une nuit froide d'automne, à l'insu de ses gardes, et s'égara dans un champ voisin. Retrouvé tout transi le matin, il ne fut ramené à la chaleur de la maison que pour y expirer peu après, trop vite pour avoir la consolation des derniers sacrements, à l'âge de quatre-vingt-six ans; c'était le 5 octobre 1826. Il fut inhumé à côté de sa première épouse, en la crypte de l'église.



CHAPITRE IX

L'AÏEUL BON PÈRE DE FAMILLE. — SOLDAT DE 1812. — LA MIGRATION DE SAINT-ANTOINE À SAINT-JUDE.

Jean-Baptiste Courtemanche, chef de la cinquième génération et le digne successeur de son père, fut aussi un grand bienfaiteur de sa patrie, en ne lui élevant d'abord rien moins que quinze enfants. Comme lui en outre, il était solidement musclé ainsi que doué d'une constitution à toute épreuve. A son instar également, ne s'épargna-t-il jamais. Il fallait, après tout, qu'il en fût de même pour fournir du pain à autant de bouches, quoiqu'il eût été établi sans de trop lourdes redevances sur une excellente terre, à l'ombre de la maison paternelle.

A sa naissance, on avait craint pour ses jours, après avoir vu tous ses frères et sœurs au nombre de sept mourir en ouvrant les yeux à la lumière. Dans cette appréhension on l'avait ondoyé à domicile. Mais précaution vaine, l'enfant devait atteindre ses quatre-vingt-sept ans.

Plus heureux que la plupart de ses camarades, il a été envoyé à l'école la plus proche, à Saint-Ours, vers sa douzième année, pour y apprendre à lire et écrire.

A vingt-trois ans, le 31 juillet 1797, il allait se chercher femme, à Contrecœur. Celle-

ci, d'un riche caractère autant que généreuse, se nommait Marguerite Bourret; ensemble, ils s'entourèrent bientôt de huit enfants bien vivants. Ce furent: Françoise, qui se maria avec Joseph Bousquet; Pascal, qui se noya en se baignant dans la rivière d'en face, à l'âge de dix-neuf ans; Émilie, qu'épousa François Prunier; la trop malchanceuse et pourtant si bonne Mérence, donnée en mariage au si tristement célèbre Carolus Lepage, qui, après avoir débuté comme voleur de l'œuvre et fabrique de Saint-Jude, fut l'incendiaire du palais de justice à Montréal en 1844 et par suite condamné au pénitencier pour quinze ans à Kingston⁽¹⁾; François-Xavier, l'époux d'une Irlandaise du Massachusetts; Olivier, qui, après avoir accompagné son cousin, le Père Eusèbe Durocher, dans ses missions montagnaises du Saguenay et du Labrador en 1846, s'y acclimata à jamais; Sylvain, resté célibataire; et Isidore, parti jeune et perdu en aventures du côté du grand Occident américain.

Leur père, âgé de trente-huit ans, lors de la déclaration de guerre des États-Unis au Canada en 1812, fut appelé sans pitié sous les armes pour la protection des frontières. Il avait été ainsi dans l'obligation de laisser sa femme seule avec ses petits enfants, dont l'aînée n'avait pas quinze ans. Ce qu'en pareille occurrence, elle accomplit de prodiges pour s'en tirer sur une ferme importante! Pour subvenir à l'alimentation des animaux nombreux, il lui fallait battre elle-même pé-

1. — Leblond, « Histoire populaire de Montréal », 373.

niblement son grain au fléau, au fur et à mesure; car dans les environs plus d'hommes disponibles, tous les valides ayant été en même temps réquisitionnés.

Peu après ces misères, elle tombait d'épuisement et laissait son mari dorénavant seul à son tour; dans son épreuve, celui-ci dut nécessairement confier sans retard sa famille, encore toute en bas âge, aux soins d'une bonne. Ce n'est que le 7 janvier 1817, après une trop longue attente, qu'il reconstituait normalement son foyer, en s'adjoignant la douce et brave Marguerite Saint-Onge, de treize ans plus jeune que lui. La courageuse en effet que cette dernière pour assumer une telle besogne ! Mais elle était de taille à lui faire face; l'avenir l'a amplement prouvé.

A la mort de sa première épouse, en vertu de ses conventions matrimoniales avec elle, il avait été tenu de se désister de la moitié de ses biens en faveur de ses enfants. Il ne l'avait pas fait sans se mettre désormais à la gêne. Mais, heureusement encore en pleine vigueur, il recommença.

Sept autres enfants lui naquirent de sa nouvelle union, n'ayant pas moins envie de vivre que leurs aînés. Ce sont : Apolline, épouse de Basile Lepire, après l'avoir été quelques années de Michel Collerette, dont elle avait accepté la main, à l'âge de quatorze ans, sur la promesse qu'il lui achèterait une grosse poupée comme cadeau de nocces; ensuite Louis; Émerande; Séraphine, épouse d'Antoine Lemay; Azarie, dont l'épouse Émérence Girouard fut la marraine de l'abbé Israël; Narcisse,

le père de ce dernier; et enfin Céline, épouse de Charles Thibault, décédée aux États-Unis en 1893, à soixante-six ans.

C'est pendant qu'il travaillait dur pour nourrir les premiers-nés de sa seconde famille qu'un jour, étant à l'extrémité de sa terre de Saint-Antoine, il fut de façon inattendue assailli par deux Sauvages mi-ivres et finalement abandonné là privé de ses sens, des suites d'un coup, qu'ils lui avaient traîtreusement assené sur le front avec leur bouteille.

En 1825, ne pouvant garder plus longtemps sa propriété antonienne, que lui avaient passée ses parents avec obligation d'une rente annuelle et viagère pourtant légère, il la céda à un ami, du nom de Firmin Perrin, à condition que, en plus de cette rente à la veille de s'éteindre, il lui en paie une semblable, reversible sur son épouse; et il émigra à Saint-Jude, en face du tout récent village, sur la berge opposée de la rivière, comme emplacitaire et désormais pauvre journalier. Il y vécut plus de dix-huit ans, complétant, par un rude travail quotidien sur les fermes du voisinage, ce qui manquait à sa rente pour la sustentation convenable de sa maison.

Quand sa double famille se fut envolée et dispersée dans toutes les directions de la rose des vents, il se retira enfin tranquille avec son épouse chez son fils Narcisse, et y termina sa carrière si méritoire, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le 20 décembre 1861. Ce fut pour lui le soir d'un beau jour, n'ayant, en dépit de ses incessants et rudes labeurs, jamais connu d'autre maladie que la faiblesse des

quelques heures suprêmes; son épouse, qui dans ses derniers ans et moments l'avait assisté avec sollicitude, ne le suivit dans la tombe qu'à treize ans de distance, au même âge, en mars 1875.

L'abbé Israël était fier d'eux et de toute la respectable succession des aïeux, qui le reliaient à la France chrétienne d'autrefois, restée jusqu'à leur départ pour le Canada la fidèle fille aînée de l'Église, en ces années au pinacle de sa gloire, sous Louis XIV.

Il se réjouissait que, moins malheureux qu'elle, ils eussent échappé à la si désastreuse contamination morale et religieuse des révolutions, qui depuis l'ont bouleversée et étouffée sous l'étreinte d'un groupe de malfaisants.

Il considérait avec satisfaction cette honorable série ancestrale d'hommes puissants en œuvres autant que de femmes fortes, roturiers sans doute, mais toujours bons enfants de Dieu et de son Église. Les rares et incidentes défections n'avaient estompé au tableau que les ombres voulues pour faire ressortir la beauté de l'ensemble.

L'impartial généalogiste avait éprouvé du plaisir à évoquer ce passé tout de dévouement obscur, à coordonner le fruit de ses recherches. A chaque page, de grand cœur, il avait remercié la divine Providence de lui avoir accordé une si digne ascendance.



CHAPITRE X

LE PASTEUR AU DÉVOUEMENT INÉBRANLABLE POUR SES OUAILLES. — LEURS GRANDES RETRAITES. — CONTRE L'ALCOOLISME. — ORDINATION ET MORT DE L'ABBÉ LAPOINTE. — EN GARDE CONTRE UN MANIAQUE.

L'abbé Courtemanche, tout débordant d'affection pour sa famille, n'en manifestait pas moins à l'égard de ses paroissiens. Pour eux, il était le pasteur toujours prêt à se sacrifier. L'appelait-on au chevet des malades; la nuit comme le jour, par les intempéries, même lorsqu'il était souffrant, il ne se faisait pas attendre.

Au bureau de son presbytère, il était uniformément accueillant pour tous, quelque affaire ils y vinssent traiter; chaque fois ils en sortaient satisfaits. Il écoutait et avisait avec patience ceux qui le consultaient ou lui confiaient leurs peines; il ne rebutait même pas celui qu'il appelait sa « tache d'huile », qui hebdomadairement venait « veiller avec M. le curé », pour ne l'entretenir lentement que de vécilles. C'était ennuyant comme de la pluie dans le bois, quand on n'y peut rien faire. Il l'endurait.

Parce qu'il s'intéressait vivement au bonheur de tous, il les défendait et prémunissait avec zèle contre les dangers de salut, de quelque

nature qu'ils fussent. Imperturbablement ferme en ces occasions, il n'épargnait pas et flagellait au besoin les tristes sujets de perdition pour leurs frères.

Habituellement et de bon cœur, il unissait ses prières aux leurs, ne les oubliant surtout jamais au memento de ses messes. Volontiers il se mettait à leur tête dans les supplications publiques, telles qu'en juillet 1896, où les sauterelles à Saint-Roch, comme autrefois à Saint-Louis, étendaient de toutes parts leurs ravages; il dirigea alors de nouveau, avec la même efficacité, une grande et pieuse procession solennelle par tous les rangs de la localité, en s'arrêtant avec un redoublement d'instances aux nombreux calvaires ou croix du chemin.

Mais ce qu'il aimait par-dessus tout pour le bien de ses ouailles, ce sont les longues retraites paroissiales d'une semaine. Il les leur procurait régulièrement tous les quatre ou cinq ans. La dernière leur avait été prêchée, en novembre 1897, par les zélés Jésuites Édouard Proulx et Pierre Prince, deux apôtres renommés.

Les âmes se ressentaient assez longtemps ensuite de ces sursauts de ferveur. Le confessionnal et la Sainte-Table en restaient plus fréquentés; on se montrait aussi plus assidu aux divers offices religieux, particulièrement à la sainte messe; les villageois visitaient davantage le Prisonnier de nos tabernacles.

La retraite de 1897 avait été fructueuse entre toutes. Huit prêtres y avaient été employés à entendre les confessions; à la com-

munion générale de clôture, on avait compté huit cent cinquante personnes; c'était tout le monde.

Une autre retraite, qui avait laissé dans la mémoire du dévoué curé les plus doux souvenirs, avait été celle donnée jadis à Shefford par l'éloquent Oblat Phidime Lecomte. Elle avait revêtu une importance spéciale, à cause du milieu et du grand nombre de conversions. Le prédicateur, d'ailleurs bien doué, avait été plus persuasif que jamais. Sa voix puissante avait réveillé maintes consciences endormies. Au sortir de ses sermons, on ne se rassasiait pas de les louer; ils avaient ému.

A Saint-Roch, les bonnes gens, en dehors de ces concours si bienfaisants, n'apportaient pas, hélas ! que des consolations à leur pasteur. L'abus des boissons enivrantes exigeait entr'autres qu'il tonnât périodiquement contre elles, surtout au temps des fêtes du commencement de l'année.

A la suite d'un de ces excès, il avait été obligé de refuser l'entrée de l'église à une vieille malheureuse, qui s'y était livrée au point de passer au jugement de Dieu, en état d'ivresse. Le lendemain matin, on l'avait trouvée gisant sans vie, sur le théâtre même de la bacchanale.

Les parents consternés durent en conséquence se contenter pour elle d'un simple libera, récité sous le portique du temple, avant de la porter au cimetière. Ce fut, Dieu merci, la seule cérémonie de ce genre, que l'abbé Courtemanche eut à présider, pendant toute la durée de son ministère.

Il avait à peine eu, depuis plus de deux ans, le temps d'oublier ce lugubre incident, lorsqu'un enfant de la paroisse, l'abbé Alexis Lapointe, ayant fini sa cléricature, fut promu au sacerdoce. Le curé avait obtenu que l'ordination eût lieu dans son église, le dimanche de la Très-Sainte-Trinité, 13 juin 1897; Mgr Maxime Decelles, dont le jeune lévite avait été aussi l'un des fils spirituels, avait accepté de pontifier en cette circonstance, amoureusement préparée et rehaussée de la plus brillante solennité.

Mais ce prêtre, de santé aussi frêle que bon, ne devait avoir qu'une bien courte carrière. Nommé aussitôt vicaire à Sainte-Rosalie, il en était revenu visiter les siens au renouvellement de l'an; malgré ses précautions, ayant pris du froid dans son voyage, s'ensuivit une fatale fluxion de poitrine, et déjà c'était l'annonce de la fin. Resté alors dans sa famille, il y décédait, le 26 mars 1898. En l'église, où si peu auparavant l'on avait joyeusement prié avec lui dans un beau déploiement de fête, l'on priait maintenant pour lui au milieu de tentures de deuil.

Vers le même temps, traversait souvent de Saint-Ours à Saint-Roch, un jeune homme, sujet à caution. Du nom d'Ulric Lusignan, il était issu d'excellents parents. Mais il dérogeait. Les yeux hagards, la démarche inquiète, il portait d'ordinaire ses pas vers l'église. Alors surveillait-on, avec raison, ses allées et venues.

On connut bientôt ce dont il était capable, ce qu'on avait eu lieu de redouter de sa

part. Une nuit, il faisait flamber le beau couvent de sa petite ville et causait par là une perte nette de vingt mille piastres; il incendiait également tout près un peu plus tard une jolie résidence; s'introduisant furtivement un soir dans le temple saint de sa paroisse, à la faveur des ténèbres il arrachait de sa crèche le petit Jésus, le brisait avec frénésie et en enfouissait les lambeaux dans un banc de neige; il dérobaît encore dans son voisinage et menaçait bêtement de son revolver un inoffensif vieillard. Ce fut le comble. Jusque-là tout était arrivé, sans qu'on sût trop qui en accuser.

Emprisonné à la suite de tous ces méfaits, il n'eut pas, grâce à Dieu, le loisir de faire des siennes à Saint-Roch. On put ensuite supposer aisément ce qu'il préméditait dans les trop fréquentes apparitions, qu'il y faisait sans motifs plausibles. A tout événement, le curé était content de l'avoir soigneusement donné à surveiller par le sacristain, chaque fois qu'il l'avait aperçu passer devant le presbytère. Il était convaincu d'avoir ainsi évité de graves malheurs à son village, particulièrement à son église.

En avril 1898, ce maniaque, qui ne l'avait que trop mérité, était condamné à douze ans de pénitencier.

CHAPITRE XI

DANS LA FOURNAISE ÉLECTORALE. — LA QUESTION DES ÉCOLES MANITOBAINES. — DEVOIR ET DÉBOIRES.

Deux ans auparavant, le curé était passé par un ennui d'un autre genre, lui venant d'une importante cause à défendre.

Alors, bouillonnaient des élections fédérales, se faisant ardemment sur une question intimement liée à la religion, celle de remédier à la loi néfaste du Manitoba contre l'enseignement catholique dans ses écoles.

Le Conseil privé d'Angleterre venait de condamner cet acte véxatoire et l'on voulait maintenant un parlement assez juste et énergique pour rétablir les choses en l'ancien état, comme le commandaient d'ailleurs les conditions d'entrée de cette province dans la Confédération.

Il s'agissait donc, pour les gens bien disposées, de ne confier des mandats dans la présente lutte qu'à des députés s'engageant sérieusement au redressement des griefs. Quoi de plus simple après tout !

Les évêques du Québec, dans une pastorale collective, avaient abondé dans ce sens. Mais les politiciens retors en avaient détourné les directives pourtant formulées avec clarté.

L'évêque des Trois-Rivières, dans un sermon, les avait réaffirmées et précisées, bien que ce ne fût pas nécessaire.

Était-il opportun dans les circonstances pour les membres du clergé de voter ? Qu'en pensait Mgr Moreau ? Cinq ans plus tôt, il avait écrit à l'abbé Courtemanche : « Je ne trouve aucunement utile qu'en temps ordinaire les curés usent de leur droit de voter... Je dis en temps ordinaire, car s'il arrivait que la foi et les mœurs courussent des dangers, il leur faudrait ne pas laisser introduire le loup dans la bergerie. »

En 1896, la situation était assurément exceptionnelle. Sur nouvelle consultation, l'évêque conseilla à son correspondant de se rendre aux urnes et d'y déposer son bulletin.

Le dimanche précédent, 7 juin, quatre jours avant de le faire, celui-ci, tel que requis, avait communiqué à ses paroissiens, du haut de la chaire, la lettre des évêques sur le sujet devenu des plus brûlant. Ne voulant pas la commenter, il crut bon tout de même d'ajouter un passage explicatif du sermon de Mgr Laflèche, avec en plus ces mots : « Vous voyez, Mgr des Trois-Rivières dit que c'est un péché en matière grave, ce qui veut dire un péché mortel de voter pour un candidat, qui ne voudra pas s'engager de voter lui-même pour une loi rémédiatrice. »

De là, colère de certains auditeurs; abomination des abominations dans le lieu saint, il avait, prétendaient-ils, énoncé que c'était un péché grave de voter *rouge*.

Le maire Emery, le plus ardent de tous, s'oublia, en sortant de l'église après la messe, au point de tourner publiquement en ridicule le sermon partiellement cité.

Le vendredi suivant, 12 juin, l'hebdomadaire *Union* de Saint-Hyacinthe, s'en faisant l'écho et renchérissant, notait que le curé avait « prêché dans le sens du sermon de Mgr Laflèche et dit que voter pour Laurier serait une faute grave ».

Sur ces entrefaites, un condisciple de collège, Gustave Drolet, zouave pontifical autrefois, alors de Montréal, ayant aussi pris feu, lui adressait une lettre ouverte pour lui faire la leçon à sa manière. Elle paraissait, sans plus de délicatesse, dans *Le Soir* de sa ville, samedi, le 13 juin, en même temps que le destinataire en recevait l'original par la poste. La réponse, aisément justificative, parut dans *Le Sorelois* du 22 juin, comme celle à *L'Union* fut publiée, le 26, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*.

Toutes ces manœuvres n'étaient au fond que de la poudre fallacieusement jetée aux yeux de l'électeur, mais ne fallait-il pas moins, autant que possible, en atténuer la nuisance ?

Et reconnaissons en celui qu'on aveugle ainsi, avec tant de facilité, ce puissant démocrate, qui érige et renverse les gouvernements ! Si au moins on lui laissait la liberté de ses mouvements ! Il lui manquerait encore bien assez de l'indispensable préparation à l'exercice d'un pouvoir si redoutable.

Outre qu'il vit lamentablement sacrifier la cause de la justice la plus élémentaire,

l'abbé Courtemanche avait eu, au cours de juin 1896, son mauvais quart-d'heure de Rabelais. Seule lui était restée la satisfaction d'avoir accompli son devoir. C'était bien l'essentiel.



CHAPITRE XII

SES NOCES D'ARGENT SACERDOTALES.
MESSE ET BANQUET. — CONCERT UNANIME
D'ACTIONS DE GRÂCES ET D'HOMMAGES.

L'humble curé n'avait pas songé d'abord à commémorer extérieurement le vingt-cinquième anniversaire de son sacerdoce, lorsqu'un confrère, grand organisateur devant le Seigneur, M. Olivier Leduc, curé de Saint-Robert, le rencontrant, lui demande si, à cette occasion, il recevrait à dîner ses amis du clergé ? — Sans doute, lui fut-il spontanément répondu. — Dans ce cas, il en viendra de vingt-cinq à trente.

Sur ce, le futur hôte se rappela avoir entendu dire que, de leur côté, les paroissiens se proposaient de lui demander une grand'messe pour ce jour-là. C'était donc une solennité complète, qui se préparait. Il vit à trouver un prédicateur. Et le reste se fit en dehors de son concours.

Ainsi mercredi, le 24 février 1897, date exacte de la fin de son premier quart de siècle dans le saint ministère, rien ne manquait.

A neuf heures, le jubilaire, assisté des abbés Lagorce Boivin, curé d'Acton-Vale, et Leduc, comme diacre et sous-diacre, célébrait la messe dans une église remplie à sa capacité et décorée de ses plus brillants ornements,

parmi lesquels se lisaient de nombreuses inscriptions de circonstance.

Le sermon, donné par le neveu et protégé de l'officiant, retraça les différentes phases de la vie du digne pasteur et insista, selon le désir de ce dernier, sur la sublimité du sacerdoce dans l'Église catholique.

A la tribune de l'orgue, il y avait chant harmonisé, accompagné de l'orchestre du collège de Saint-Ours.

Tout s'est clos par les pièces de résistance, l'adresse et sa réponse, à la balustrade.

Le maire, son parchemin enluminé en mains, s'étant ravisé et parlant au nom de ses concitoyens, protesta cette fois de sa vénération et de son obéissance au directeur spirituel de la paroisse; il déclarait sans ambages apprécier hautement sa sollicitude à les sagement diriger. Sorti de la tourmente de l'été précédent, il appliquait tardivement le baume sur la plaie mi-fermée de cette époque.

Le curé, dans sa réponse, affirma nettement, en y appuyant, ses prérogatives, droits et devoirs de pasteur, toutes les fois que la religion est concernée, qu'elle soit ou non mêlée à la troublante politique. L'occasion était particulièrement favorable de le proclamer, vu qu'en dehors des luttes électorales, le prêtre a généralement ses coudées franches pour enseigner et conduire son peuple dans les voies de Dieu. Pourquoi, hélas ! n'en est-il pas de même en tout temps, pour le bien des âmes?

La traditionnelle présentation de bourse en pareil déploiement, n'y eut pas sa place. Elle eût été sûrement bien garnie, si le désin-

téressé pasteur ne s'y était formellement opposé, en apprenant qu'on en avait commencé le prélèvement.

Suivit le Te Deum; après quoi, on se dispersa à l'envolée des notes joyeuses d'un sincère Vivat.

A ses noces d'argent.



Chan. J. DUPUY



L'abbé J. JODOIN



Chan. M. LAFLAMME



L'abbé G. ROY



L'abbé A. SAINT-LOUIS



Mgr A. SÉNÉCAL

Restait le banquet pour le clergé au presbytère. Il fut servi au sein du plus resplendissant apparât. A ces fraternelles agapes, où il n'y avait pas de principes à émettre, pas de programmes à lancer, il n'y eut qu'un mot de santé ou de bons souhaits au jubilaire par l'abbé Saint-Louis, curé de Saint-Barnabé; avec réponse aussi sobre pour dire un cordial merci à tous; et la séance fut levée. Trêve d'éloquence pour une fois.

Y assistaient, outre ceux déjà nommés, es chanoines O'Donnell, de Saint-Denis; Dupuy,

de Saint-Antoine; Désorcy, de Saint-Ours; les abbés Saül Gendron et Gustave Roy, du séminaire de Saint-Hyacinthe; Lemieux, supérieur du petit séminaire de Marieville; Huet, de Lavaltrie; Laflamme, de Saint-Hilaire; Charbonneau, de Sainte-Hélène; Victor Chartier, de Sainte-Madeleine; Joseph Jodoin, de Sainte-Victoire; Brunel, de Saint-Louis; Senécal, de Saint-Thomas-d'Aquin; Gatien de Saint-Antoine, Maurice Beaudry, de Saint-Ours; Sicard, de Sorel; et Côté, de Contrecoeur. Beaucoup des invités avaient été fort excusables de ne pas s'y rendre, empêchés qu'ils avaient été par une affreuse tempête de la veille.

Néanmoins plusieurs de ceux-ci écrivirent ou télégraphièrent leurs regrets. Mentionnons entr'autres: d'abord Mgr Maxime Decelles, réclamé ailleurs, et le Père Martineau, Jésuite; les abbés Larochelle, de Saint-Dominique; Bertrand, de Saint-Liboire; Jean-Baptiste Michon, de Stanbridge; Lessard, d'Upton; Théodule Boivin, de Saint-Césaire; Hogue, de West-Shefford; Rivard, de Saint-Joseph-de-Sorel; Mondor et Bonin, de Sorel; Elphège et Stanislas Caron, respectivement vicaire à Granby et directeur du petit séminaire de Marieville; et beaucoup d'autres.

A l'office religieux, on avait remarqué des membres de la famille seigneuriale de Saint-Ours et l'Honorable Dorion, ainsi que bon nombre d'autres notables des environs.

Somme toute, ce fut une splendide fête, pleinement réussie, qui contribua pour une large part à ensoleiller les dernières années de celui qui avait si bien mérité ce concert de louanges.

CHAPITRE XIII

L'HOMME FORT ET LOUIS CYR. — SES AUMÔNES BIEN ORDONNÉES. — UN FAUX TRAPPISTE.

Un jour que l'abbé Courtemanche montait à Saint-Denis à bord du *Chambly*, il se trouva en compagnie de Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde. Heureuse rencontre ! Depuis si longtemps qu'il désirait le voir et l'entretenir. Tous deux se rendaient au même endroit, l'un pour y donner une répétition de ses meilleurs tours, l'autre pour en être le témoin.

Le long du trajet, tout naturellement, ils causèrent de ce qui les intéressait également, de poids lourds, de muscles solides, de bras et reins trempés, ainsi que des victoires successives, que le champion avait remportées pour la conquête de son glorieux titre. Personne n'avait jusqu'ici tenu tête à notre compatriote aux nerfs extra-puissants.

Au cours de la conversation, notre curé lui demanda s'il tirait parfois au poignet. — Oui, lui fut-il répondu. — « Eh bien ! moi, repartit le curé, je n'y ai jamais été renversé. Je sais bien qu'avec vous, je le serai. Mais il me plairait beaucoup de me comparer avec un maître de votre réputation. » Et les voilà accoudés sur un coin de table, tôt entourés de curieux. La résistance ne fut pas très

longue; néanmoins elle fut suffisante pour attirer au brave curé le peu banal compliment que lui, Cyr, n'en avait jusque-là jamais éprouvée autant, ajoutant que si le vaincu du moment avait eu de l'entraînement, il ne lui aurait pas été inférieur.

Ce qui était vrai sans conditions, c'est que ce dernier était, comme il a été narré plus haut, le descendant de générations bien douées



LOUIS CYR

sous le rapport de la vigueur. Son père, pour un, n'avait-il pas aux jours de sa jeunesse pris tout bonnement par terre un baril de deux cents livres pour le hisser seul, au bout de ses bras, dans une charette, en le passant par-dessus les éridelles ?

Lui-même, étant encore clerc, avait levé et déposé sur ses genoux un baril de plâtre de rien moins que cinq cents livres.

Plus tard, lorsqu'il était curé de West-Shefford, étant allé chez son voisin d'Adams-

ville, il aperçut sur le perron de l'église une cloche de douze cents livres, qu'on se préparait à bénir. Ce fut pour lui un jeu d'en soulever un côté, pendant que son interlocuteur n'en pouvait pas même branler l'autre moitié.

Un sac de cent livres ne l'embarrassait pas, il se le jetait lestement sur l'épaule et le montait au grenier à son aise.

En effet, avec de l'entraînement, aurait-il pu être un des dignes émules de Louis Cyr.

A peine était-il de retour de son voyage à Saint-Denis qu'il apprit avec étonnement qu'un Trappiste circulait dans sa paroisse en quête d'argent pour sa prétendue communauté. Un Trappiste ! Mais oui, en bel habit blanc, avec ceinture de cuir et tout l'accoutrement, sans toutefois la figure recueillie et la douceur du religieux. A quelques portes, il avait même maugréé et menacé du courroux céleste, quand il n'avait pas trouvé les mains assez largement ouvertes. On avait eu dans ces cas d'autant plus raison de le suspecter. C'était de fait un vagabond de la plus belle espèce. Il avait déjà soutiré trop de piastres, quand le dimanche suivant le curé le dénonça en chaire.

Ceci rappelait au pasteur une autre aventure du même genre.

Il récitait tranquillement son bréviaire en son presbytère de Saint-Louis, lorsqu'il vit venir clopin-clopant un pauvre tout enguenillé. Le miséreux, par exemple, colportait une belle histoire, trop belle. S'il boitait, c'est qu'il était tombé du clocher d'Iberville en reconstruction; de plus il exhibait un touchant

certificat d'introduction de son curé. En apparence, rien de mieux pour le recommander à la pitié de son prochain, surtout d'un chef de paroisse.

Mais le clocher en cause n'avait pas été en réparation de son temps, c'était notoire; et le billet, en français plus pitoyable que lui, n'était pas de la main bien connue du curé de là-bas.

L'imposteur, irrité d'être pris en flagrant délit, s'en était retourné sur deux jambes des plus saines, sans plus penser à son infirmité du quart-d'heure d'auparavant.

Des canailleries de cette sorte, depuis celle de ce mendiant de West-Shefford, qui lui avait réclamé vingt-cinq sous pour se payer un dîner et que dans l'après-midi il retrouva gisant ivre-mort sur le bord du chemin de Waterloo, l'avait rendu circonspect dans ses générosités à l'égard d'inconnus.

Ce qu'il faisait pour sa part et conseillait aux autres depuis lors, c'était premièrement de soutenir les pauvres de la localité, qu'il ne fallait pas obliger de s'adresser ailleurs, puis d'aider les œuvres diocésaines ou catholiques, patronnées par l'autorité religieuse. Ainsi on était sûr de toujours faire la charité à bon escient. Garantie, qui n'existait pas autrement. Ce fut du reste la ligne de conduite, que donna plus tard Mgr Moreau à chacun de ses auxiliaires en cures.

CHAPITRE XIV

SON VOYAGE AU MANITOBA. — A CHICAGO.
AU LAC SAINT-JEAN. — SES RETRAITES PASTO-
RALES ANNUELLES ET LEURS PRÉDICATEURS.

Pendant qu'il était à Saint-Roch, l'abbé Courtemanche a continué ses grands voyages annuels, prélude de sa future randonnée en Europe.

Il aimait particulièrement à aller en Nouvelle-Angleterre, à cette époque, pour y visiter des parents désormais plus nombreux. Trois fois cependant, il remplaça ces courses par celles au Manitoba en 1892, à Chicago en 1893 et au lac Saint-Jean en 1896. En 1900, un peu tard, hélas ! il sera prêt pour sa traversée de l'Atlantique.

Au Manitoba, il comptait des amis dans le clergé, anciens du séminaire de Saint-Hyacinthe, et aussi de vieilles connaissances laïques, autrefois de Saint-Jude.

Il contempla, il est vrai, dans ce portique de notre immense Occident, de superbes étendues riches en humus, véritables mers de blé ondulant de tous côtés; mais d'autre part il y rencontra aussi beaucoup de compatriotes souffrant de nostalgie, plusieurs lui disant, les larmes aux yeux : « Pourquoi sommes-nous venus si loin ? » Il en rapportait l'opinion bien arrêtée qu'ils auraient autrement mieux fait

sur les innombrables lots de colonisation de la province de Québec. Il ne comprenait pas que la langue française et la religion catholique pussent jamais là-bas jouir de liberté, au milieu de ces flots débordants d'immigration anglaise et protestante, méthodiquement voulue, presque toujours fanatique.

A Chicago, une exposition universelle battant son plein l'y avait attiré, lorsqu'il y monta. Quel brouhaha ! Quel bruit de réclame ! Une ville, en dehors de la ville, s'était érigée pour la circonstance. Rien sans doute n'y était édifié pour durer, mais ces châteaux de cartes n'en étaient pas moins éblouissants. Ce qu'il y vit de merveilles accumulées ! Le reste ne lui dit pas grand'chose.

La contrée est incontestablement un pays de cocagne, un des importants centres de la république voisine. Beaucoup de commerce y converge, surtout celui des animaux de l'Ouest. Quels abattoirs aux continuels et assourdissants cris de mort !

Régnait là trop d'agitation, une inconcevable fièvre générale. On n'est pas sur cette pauvre terre pour ainsi courir toute sa vie. C'est New-York qu'il y retrouvait comme transplantée.

Au lac Saint-Jean, tout au nord de Québec, par contre quelle région autrement charmante ! En la parcourant, il se rappelait certaines « Mines », à touches et pipées, du Père Lacasse, et constatait la réalisation de ce qu'elles promettaient. De fait, il surgissait ici, sans tapage, une nouvelle province d'enfants de Dieu. Déjà de prospères paroisses

bordaient fièrement la vaste et tranquille nappe d'eau, telles Roberval, Hébertville et Chambord. Et il pensait: Cette région sera toujours catholique et française. Il y respirait une reposante atmosphère de brillantes espérances.

Pendant qu'il y était, il se procura une agréable excursion matinale chez les Montagnais de la Pointe-Bleue. Hommes, femmes et familles, revenus de leurs chasses d'hiver, y semblaient en villégiature sous leurs tentes propres. C'était plaisir, par exemple, de jeter des sous aux bambins dans le cèdre des parquets; la mère contente de cette attention les leur laissait volontiers bouleverser pour qu'ils n'en perdissent aucun.

Vivait heureux, dans cette humble bourgade, un des restes vénérables de ces anciens maîtres si libres du royaume saguenéen; aujourd'hui refoulés vers le nord, ils demeurent encore satisfaits de leurs profondes forêts septentrionales.

Au retour de ces congés devenus de règle, c'était presque aussitôt, pour le curé voyageur, l'entrée en retraite pastorale de chaque année au séminaire de Saint-Hyacinthe; il ne la manqua jamais. Il aimait cette semaine de recueillement, agrémentée des brèves récréations de chaque jour avec les confrères.

Il s'y retrempait avec délectation pour les douze mois suivants, priant, réfléchissant, se convertissant, comme il disait.

Les prédicateurs en étaient généralement choisis sur le volet dans les diverses communautés établies au Canada. De son temps, soit

pendant vingt-huit ans, les Sulpiciens en avaient fourni huit, les Dominicains sept, les Oblats cinq, les Rédemptoristes trois, les Jésuites deux, les Franciscains, les Capucins et les prêtres séculiers chacun un.

Parmi ceux dont il avait gardé la plus durable impression étaient l'abbé Lecoq, sulpicien, venu en 1883 et revenu en 1892, ce savant intarissable, toujours si attachant; le Père Pichon, jésuite, en 1894, l'apôtre si persuasif de la miséricorde divine, si abondant en histoires ou anecdotes invariablement appropriées; le Père Gonthier, dominicain, si pratique dans toutes ses instructions; le Père Colomban, franciscain, aujourd'hui Mgr Dreyer; le Père Alexis, capucin, si renseigné sur les affaires de l'Église en Canada et sachant si habilement les commenter; le Père Rondot, dominicain.



CHAPITRE XV

LE VOYAGE D'EUROPE. — L'ANGLETERRE. —
EN FRANCE. — SON PÈLERINAGE A PARAY-LE-
MONIAL.

A la fin de l'hiver 1900, l'abbé Courtemanche était prêt à entreprendre son grand voyage d'Europe, depuis si longtemps projeté, mais non plus dans les conditions de bien-être, qu'il avait rêvées. Il était maintenant souffrant, et on lui conseillait une diversion à ses occupations ordinaires.

Pris d'une maladie tenace et chronique du foie, compliquée de sa vieille bronchite rempirée, il lui fallait s'éloigner, cesser tout travail pour quelque temps, bref s'en aller sous un autre climat.

Alors il songea à Rome, et il proposa à son neveu prêtre de l'accompagner, se chargeant de toutes les dépenses. Comme il savait particulièrement bienfaisant le soleil d'Italie au début du printemps, ils s'y rendraient directement, tous deux de santé précaire; et retirés là-bas au collège canadien, en douce hospitalité à la manière de chez nous, ils se reposeraient à leur aise, ne cherchant des distractions au-dehors qu'aux jours favorables. Rien en réalité ne lui apparaissait plus avantageux. Mais le neveu, déjà fort affaibli et condamné par tous les médecins à mourir sous peu, ne crut pas devoir accepter l'offre, toute

généreuse qu'elle fût. Ce refus, hélas ! renversait ses plans, vu qu'il ne voulait pas partir seul. Et c'était prudence de sa part.

Sur ces entrefaites, arrivait l'annonce d'un tentatif pèlerinage à Paray-le-Monial en France, s'étendant à volonté jusqu'à Rome et à Lourdes et, chemin faisant, permettant de visiter Londres, Paris, la Suisse et le nord de l'Italie. Attrait de plus, il avait pour organisateur le sympathique et entendu M. Rivet et pour directeur spirituel le zélé et si aimable Père Pichon, jésuite. Pour y participer, il n'en coûtait que quatre cents piastres, tous frais compris.

Il n'y eut qu'une voix pour engager l'excellent confrère à s'y inscrire. Il le fit. Malheureusement sa robuste constitution d'autrefois était déjà trop ébranlée, et ceux qui l'y poussaient ne savaient pas assez ce que comporte de fatigues un tel voyage. Celui-ci était trop rapide, avançant souvent la nuit comme le jour; puis il ne procurait pas suffisamment de confort, vu qu'il y avait des femmes, à qui on abandonne gracieusement les meilleures places et qui les acceptent toujours, sans égard aux infirmes.

Le bateau devant démarrer de son quai de Montréal le samedi, 2 juin, de bonne heure, il s'y était rendu la veille, assista à la cérémonie du départ en la cathédrale, où l'archevêque, Mgr Bruchési, la rehaussa d'un bijou d'allocution; puis il alla, avec tous ses compagnons, coucher à bord du navire. Le lendemain, ils partaient avec confiance, au chant de l'Ave maris stella.

Le soir, on stoppait durant deux heures à Québec pour un premier hommage au Sacré-Cœur, en la chapelle des Ursulines, où il y a trois cents ans avait été inaugurée cette dévotion sur nos rives, à l'instigation de notre vénérable « Thérèse du Canada », Marie-de-l'Incarnation. Le Père Hamon, supérieur local des jésuites, y prononça à son tour un touchant sermon. Et l'on se rembarqua pour ne plus descendre qu'à Liverpool en Angleterre.

Sur le « Vancouver », transatlantique de la ligne Dominion, de rien moins que quatre-cent-trente pieds par quarante-cinq, qui, en ses deux-cent-vingt-cinq cabines de première classe et ses cent-soixante de seconde, pouvait loger mille passagers, ils n'étaient que six cents. Quatre-vingt-douze étaient des pèlerins pour Paray-le-Monial, dont cinquante-cinq poursuivraient à Rome et cinq avec les Assomptionnistes jusqu'en Terre-Sainte.

On fila à trois cents milles par jour en moyenne, par une température idéale bien que fraîche, sans tempête, ce qui néanmoins ne signifie pas sans roulis ni tangage, ni sans vagues même inondant de circonstance les ponts, ce qu'éprouva, sans l'avoir voulu, l'inexpérimenté Dr Moreau, de Lotbinière. De l'aveu des matelots, c'était une traversée exceptionnelle. Pas plus qu'un quart des passagers ne souffrirent du mal de mer. L'abbé Courtemanche, et pas davantage au retour, ne le connut; il avait le pied marin, comme pas un.

Parmi les pèlerins, on comptait vingt prêtres, dont cinq de Saint-Hyacinthe; avec le curé de Saint-Roch, ceux-ci étaient les abbés Joseph Beaudry, Olivier Guy, Joseph Jodoin et Esdras Rivard.

Après dix jours de navigation, on débarquait à Liverpool dans la matinée du 12, après une nuit en rade.

A quatre heures du soir, on entra à Londres, cette immense agglomération de six millions d'habitants; dans cette ville trouvée plus peuplée que propre, on s'attarda jusqu'au vendredi, le 15, pendant deux jours pleins; il y avait beaucoup à voir, on y admira surtout l'abbaye de Westminster, aujourd'hui profanation des Anglicans; la Tour dite de Londres, théâtre de tant de cruautés indicibles envers des rois, qui y furent emprisonnés et décapités, et où actuellement sont gardés les trésors de l'ancienne royauté, telle qu'une couronne en or massif, évaluée avec ses pierres précieuses à \$2,400,000; le musée de Madame Tussaud aux trois-cent-soixante statues, toutes en cire et costumées. Avant d'atteindre la capitale anglaise, on n'avait contemplé dans l'île que de riantes campagnes, poétiquement entrecoupées de verdoyants snelliars; dans l'est par contre rien de cela, c'était à se croire dans les trop grandes étendues de terrains des lords, fatalement négligées.

On traversa la Manche, de Folkestone à Boulogne-sur-Mer, vendredi, le 15, et à dix heures du soir on était à Paris, après avoir sillonné des champs et fermes sans charme, plutôt pauvres; sans clôtures, remplacées par

les bergers pour y faire paître les troupeaux chacun chez eux.

A Paris, ville de trois millions d'habitants, l'on visite, durant quatre jours, entr'autres: le peu édifiant musée du Luxembourg; la tour Eiffel, haute de mille pieds; l'exposition universelle, si complète et si intéressante; la basilique de Montmartre; la cathédrale Notre-Dame; l'église de la Madeleine; les jardins de Versailles; le bois de Boulogne; le palais du Trianon; tout cela par une claire et tiède température. Puis l'on part pour Paray-le-Monial, situé à une distance de deux-cent-trente-cinq milles, trajet que l'on parcourt, de neuf à six heures, dans la journée du mercredi, 20 juin.

Le long de la route, notre abbé observe. Dans ce pays, tout le monde, en dehors des villes, est groupé par villages ou hameaux, autour desquels chaque famille possède sa terre; toute petite que soit celle-ci, elle est si soigneusement exploitée qu'elle fournit à son propriétaire sa convenable subsistance. Résidences et bâtiments de ferme, généralement en pierre, sont presque partout attenants les uns aux autres.

Les Français, ce dont on jouit grandement, se montrent de toutes parts joyeusement sympathiques aux Canadiens, ces frères si méritoires d'outre-mer, disent-ils; c'est le contraire de ce que nos voyageurs ont précédemment rencontré en Angleterre, où ils avaient senti tomber sur leurs épaules la froide morgue d'étrangers; « visages de bois », comme écrit notre curé !

Mais en France, ainsi que plus loin en Italie, quel affreux système de chars à compartiments, déplore-t-il, sans cabinets de toilette, sur toutes les voies ferrées ! Quel supplice, par suite, dans les parcours prolongés ! En Angleterre, ce grave défaut est heureusement déjà corrigé.

A Paray-le-Monial, but principal du pèlerinage, on s'arrête, depuis mercredi soir, le 20, jusqu'au samedi matin, le 23; tel que calculé, on y était pour le vendredi, fête même du Sacré-Cœur. Alors de cinq à six mille personnes, dont deux cents prêtres, s'y coudoient.

Ce fut là, tout le long de ce beau jour, une succession presque ininterrompue de cérémonies des plus impressionnantes: d'abord grand'messe très solennelle avec sermon par le cardinal Perraud, puis première procession dans l'après-midi avec drapeau porté par le général de Charrette, et une seconde le soir, aux flambeaux; chant de cantiques et bénédiction du Très-Saint-Sacrement; et pour terminer, consécration au Sacré-Cœur.

La chapelle de l'Apparition est moitié de la grandeur de l'église de Saint-Roch, note le curé de celle-ci; mais la basilique est très spacieuse. La ville, qui les entoure, ne compte pas plus que quatre mille habitants.

Ici se clôt le programme du pèlerinage proprement dit; le reste ne s'y est greffé que facultativement, bien qu'il ne fût pas la partie la moins intéressante du voyage.

CHAPITRE XVI

EN SUISSE. — A TRAVERS LES ALPES. —
PUIS EN ITALIE. — A PADOUE ET A LORETTE.

En quittant Paray-le-Monial, les pèlerins se dirigent vers Rome, par la Suisse et les Alpes. A force d'avoir jusqu'ici avancé leurs montres par demi-heures, ils ont sur Montréal une avance totale de six heures, lorsqu'ils atteignent Genève, pittoresque ville de soixantedix mille habitants. Quand ils y dînent, 'on soupe à Saint-Roch, pense notre curé.

A Genève, des bords de son limpide lac oblong de cinquante-six milles par neuf, ils contemplent le mont Blanc, qui porte fièrement sa perpétuelle calotte de neige à quatre mille pieds de hauteur; au même endroit, ils admirent le champion des jet-d'eau, un puissant qui lance sans effort, sans aide et sans jamais faiblir, son onde cristalline à cent-cinquante pieds dans les airs. Vraiment, c'est à ne s'y pas méprendre, on est ici dans le pays des merveilles de la nature, de toutes parts extrêmement grandiose; quels monts et profondes vallées !

A Berne, ville de cinquante-quatre mille habitants, capitale de la Suisse, les heures sont hardiment annoncées d'abord par le chant d'un prétentieux coq métallique, puis sonnées à vigoureux coups de marteau par un non

moins solide gaillard de bronze. On se détourne volontiers de sa route pour voir et entendre ce rare et ingénieux mécanisme.

En continuant, on se heurte, à Brunig, contre une très longue et large montagne. Pour la franchir, tout haute qu'elle soit, le convoi se sectionne en trois et l'escalade; trois voitures seulement à la fois, il s'y fait hisser par des locomotives à roues d'alluchons. Ainsi, lentement, mais sûrement, nos alpinistes d'occasion atteignent enfin Lucerne, après avoir utilisé plus loin le tunnel du mont Pilate.

Un lion colossal, taillé à même le roc, est le premier objet, qui frappe l'attention du voyageur, en entrant à Lucerne. Ensuite faut-il y aller voir le fameux jardin des Glaciers dans l'ancien lit de la rivière, qui par son courant fougueux, avant de s'en détourner, a creusé là des cavités aussi curieuses que profondes, entr'autres celle du Labyrinthe; en cette dernière caverne, après avoir été poliment introduit par son guide, l'étranger en est subitement abandonné dans une de ses vastes salles souterraines, où il se croit tombé et égaré en nombreuse compagnie, tant il y a de miroirs artistiquement disposés pour multiplier autour de lui sa propre image. Dans cette ville, sont également à admirer deux jolis ponts recouverts, dont l'un en cent-cinquante-quatre tableaux raconte les vies des saints patrons Léger et Maurice, pendant que l'autre déroule, sous les regards stupéfaits, les macabres peintures de la mort dans ses diverses manières d'abattre les humains sur le chemin de la vie.

Puis c'est pour tout de bon le passage des Alpes, tantôt en leur montant sur le dos en spirales, tantôt en s'y perdant successivement dans trente-trois tunnels, entr'autres celui du Saint-Gothard pendant vingt minutes, trajet au total de trois longues heures, vendredi, le 29 juin. En Suisse, les clôtures, du moins le long des voies ferrées, sont en grosses pierres plates, fendues et plantées, ou en broche avec piquets de même solide et durable matière.

Au sortir des incessantes et altières aspérités, aussi fatigantes qu'admirables, on entre dans l'Italie. En reprenant leur élan sur la route moins tourmentée de Milan, les voyageurs canadiens sont fort surpris d'apercevoir dans les champs, comme au bon vieux temps de chez eux, hommes et femmes couper le blé encore à la faucille, celles-ci en plus nupieds. A leurs yeux, ce ne peut être qu'un pays arriéré.

On leur remémore, à Goldau, la terrible catastrophe de 1806, alors que des rochers se détachant de la montagne écrasèrent du coup près de cinq cents paisibles villageois.

A Milan, cité de quatre-cent-soixante mille habitants, on ne se rassasie pas d'examiner la ravissante et vaste cathédrale; longue de cinq cents pieds par cent-quatre-vingt-six de largeur, la plus grande après Saint-Pierre de Rome; chef-d'œuvre orné au dedans et au dehors de rien moins que six mille statues, contenant en plus le tombeau de saint Charles Borromée; particulièrement imposant est son dôme, dans lequel on monte par un escalier de quatre-cent-quatre-vingt-quatre marches.

En s'éloignant de cette ville vers l'est, on jette, sans s'arrêter, un coup-d'œil attristé sur le théâtre de la bataille de Solférino, où tombèrent sept mille zouaves sous les balles de l'usurpateur Victor-Émmanuel, le 15 juin 1870.

A Venise, peuplée de cent-trente-deux mille habitants, on accoste le samedi, 30 juin; ville effectivement construite sur des lagunes, unique en son genre, où l'on n'arrive et ne se promène qu'en gondoles sur des canaux de toutes dimensions en guise de rues; vu qu'en ces légères embarcations, aussi petites qu'élégantes, ne s'asseyent que quatre passagers, il en fallut une procession de dix-huit pour y conduire les soixante-dix pèlerins à leur hôtel. Sa principale attraction est la splendide église Saint-Marc, où se vénèrent les restes de cet évangéliste.

Pendant que l'on s'attardait en cette cité, l'abbé Courtemanche, avec trente-six de ses compagnons, alla pieusement prier saint Antoine en sa basilique de Padoue. Ils s'y trouvaient le dimanche, 1 juillet.

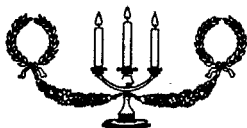
Pauvres peuples, déplore-t-on là, comme d'ailleurs par toute l'Italie et la France, où, non contents de six jours ouvrables par semaine, ils travaillent encore en celui du Seigneur! Cela faisait mal au cœur de Canadiens, mieux instruits et plus respectueux de leurs devoirs envers le Souverain Maître.

A Bologne, ville célèbre de cent-quatre mille habitants, où l'on est lundi, le 2 juillet, on baise les mains de l'étonnante sainte Catherine dite de Bologne, dont le corps, bien

que noirci, reste assis en son ancien fauteuil d'abbesse et garde ses chairs souples, tout comme si, plus de quatre cents ans après sa mort, elle continuait de vivre. Ici seulement, note-t-on, commence la chaleur, dont on n'a nullement souffert jusque-là.

Après Bologne, c'est Lorette, humble, mais privilégiée petite ville de huit mille résidants, dont l'heureux monticule, alors désert, a été jadis choisi par les anges comme site définitif de la sainte maison de Nazareth; de pas plus que trente pieds par trente, celle-ci a été facilement enveloppé dans une vaste basilique; à l'ombre de ses murs, où s'offre le saint sacrifice de la messe, on vénère une écuelle, en terre cuite, d'environ six pouces de diamètre, ayant été à l'usage de l'Enfant-Jésus; on la baise avec piété et lui fait toucher ses chapellets.

Arrivé là à minuit, on en part, à sept heures du soir suivant, le mardi, 3 juillet; on se rend de là directement à Rome, où l'on descend harrassé de fatigue, après toute une nuit en chars. On voulait ainsi s'éviter la chaleur du jour, devenue subitement accablante, ayant assez des inconvénients de la poussière.



CHAPITRE XVII

DANS LA VILLE-ÉTERNELLE. — L'AUDIEN-
CE DU PAPE. — A LOURDES. — LE RETOUR.

Et voilà nos pèlerins à Rome, où ils séjourneront six jours, du matin, 4 juillet, jusqu'au 10 à deux heures et demie de l'après-midi.

Le clou de leur visite en la Ville-Éternelle fut sans contredit l'audience du pape, fixée aussitôt au lendemain de leur arrivée, à onze heures et demie de l'avant-midi; elle a duré trois-quarts d'heure et fut une des plus longues et des plus belles. Léon XIII, ce noble et impressionnant vieillard de quatre-vingt-dix ans, entra dans la salle, porté sur la sedia par six officiers, à l'acclamation de « Vive Léon XIII, pape et roi », par la foule des pèlerins canadiens et une centaine de Brésiliens introduits à leur suite; ils étaient ainsi là présents au nombre de cent-soixante-quinze. L'aimable pontife fit d'abord lentement le tour de l'assemblée, donnant sa main à baiser à chacun, parlant aux nôtres en français; puis, de son trône, il chanta solennellement sa bénédiction apostolique, indulgenciant en même temps tous les objets de piété, en particulier pour notre curé trois cents chapelets, trois cents crucifix et trois grosses de médailles, destinés à ses paroissiens et parents. Pour se rendre à la salle de la cérémonie, on avait patiemment f

l'ascension de trois longs escaliers de vingt-cinq marches chacun; on les descendit, enchanté d'avoir eu une si paternelle réception, sûrement une de celles qui ne s'oublient jamais.

Il va sans dire que furent bien employés tous les jours en cette ville, où il y a tant à voir, où tout parle si éloquemment au cœur d'un enfant de l'Église. Ici, comme du reste partout ailleurs, on ne peut mentionner que le principal. Autrement ce ne serait que nomenclatures et récits fastidieux.

D'abord les prêtres ont la bonne fortune de se retirer au séminaire canadien, que dirige l'abbé Georges Clapin, élève de l'abbé Courtemanche pendant plus de trois ans au collège de Saint-Hyacinthe; la joie est réciproque de se retrouver à Rome. Les attentions du supérieur furent des plus empressées et délicates pour rendre le plus agréable possible au professeur d'autrefois son séjour dans sa maison et la ville.

Tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, notre pèlerin de Saint-Roch, toujours bien guidé et sans perdre de temps, vit beaucoup sans tout voir, bien entendu.

Ce qu'il a marqué sur son carnet de route, comme l'ayant plus intéressé, ce sont: l'église Sainte-Marie-Majeure, dont la voûte a servi de modèle à celle de Saint-Hugues du Canada; l'immense basilique Saint-Pierre, qui loge à la fois soixante mille assistants aux grandes fêtes et dont la copie de Montréal n'est que la moitié en dimensions; le colisée en ruines, où par groupes de cent mille spectateurs avides de sang, les Romains applaudissaient jadis

Un groupe des pèlerins à Rome



1. L'abbé COURTEMANCHE. — 2. Père PICHON. — 3. l'abbé GUY. — 4. L'abbé RIVARD.
5. L'abbé BEAUDRY.

aux tortures et à la mort de tant de généreux martyrs; Saint-Jean-de-Latran, dont l'acoustique permet à deux amis de converser à voix basse d'un coin extrême à l'autre, où surtout se conserve la « santa scala » ou escalier de vingt-huit marches, monté et descendu quatre fois par Notre-Seigneur chez Pilate, le matin de sa Passion; Saint-Paul-hors-des-Murs, où sont appendus les portraits de tous les papes depuis le commencement et où l'on montre un crucifix ayant parlé à sainte Brigitte; la froide catacombe de Saint-Sébastien, donnant une idée de toutes les autres; l'église Quo-Vadis; la prison Mamertine; l'église Saints-Côme-et-Damien; l'église Saint-Alexis, bâtie sur l'emplacement même, où l'héroïque jeune homme, revenu d'une longue absence, vécut ensuite plusieurs années chez ses parents, inconnu d'eux comme leur enfant et traité en pauvre. Bref, en ses six jours dans la capitale du monde catholique, l'abbé Courtemanche a visité cinquante-trois églises bien comptées. Que de mendiants, entre temps, il y a rencontrés ! Nulle autre ville n'en est aussi riche.

Le départ de Rome s'effectua donc, le 10 juillet, d'abord pour Florence, Fleur-des-fleurs, paraît-il, puis pour Pise, où tous contemplèrent avec admiration sa fameuse Tour, haute de soixante verges et restant debout depuis six siècles, bien que penchée de treize pieds; on poursuivit de là à Gênes, patrie d'origine de l'immortel découvreur Christophe Colomb. De Pise à Gênes, le long de la mer, le convoi a enfilé soixante-quinze tunnels, le jeudi, 12 juillet; allez réciter du bréviaire, dans de telles alternatives de lumière et de ténèbres.

Avant d'arriver à Marseille, on a remarqué que les cultivateurs, pas assez à l'aise pour posséder des granges, battaient leur grain au fléau, en plein air; c'est assez primitif pour surprendre en une région de cet âge.

A Marseille, ville commerciale de près d'un demi-million, existent assurément de superbes promenades publiques, mais dont les habitants s'exagèrent la beauté au point de dire sans hésitation que « Si Paris avait seulement leur Cannebière, Paris serait un petit Marseille ».

On est à Toulouse, le jeudi, 16 juillet. Puis en route pour Lourdes, sans arrêt, hélas ! à Montpellier, patrie de saint Roch, et cela à la profonde déception de notre curé, qui s'y était élaboré et promis tout un délicieux programme de pieuses visites.

On arrive à Lourdes, sur les cinq heures du soir, le 16, et l'on y est pour plus de sept jours. Encore des jours pour le cœur, comme à Paray-le-Monial et à Rome. On y prie et jouit auprès de Marie-Immaculée, jusqu'au midi du dimanche, 22 juillet. Il y eut maintes messes et processions solennelles, toutes sortes de grands exercices de dévotion, au milieu d'une ferveur générale et intense de gens venues de tous les points de l'univers. Et, en outre, que de suppliques privées et prolongées au pied des autels ! Les plus frappantes guérisons, entr'autres faveurs, y éclataient de toutes parts.

Avec ce séjour si plaisant et reposant, se terminait le pèlerinage canadien. Ce fut ensuite la dispersion, pour revenir au pays par

petits groupes, de ce jour jusqu'à l'approche des froidures de novembre.

Quant à l'abbé Courtemanche, dont la maladie s'était trop aggravée pour lui permettre de s'attarder davantage, il opéra aussitôt son retour par Bordeaux et Paris, où, en passant le mardi 24 juillet, il dînait avec le Père Lajoie, un compatriote originaire de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, supérieur général de la Congrégation de Saint-Viateur, avec résidence en cette ville.

Et le jeudi, 26, il était de nouveau sur le « Vancouver », qui démarrait de Liverpool ce même soir, à cinq heures; il revenait accompagné de l'abbé Guy, le seul de ses confrères de Saint-Hyacinthe, en plus avec une quinzaine d'autres prêtres.

Il avait notablement écourté son voyage, ayant renoncé à son beau rêve de pèlerinage en Terre-Sainte avec les Assomptionnistes, à celui de Sainte-Anne d'Auray, de Bannes pays de ses ancêtres et de Milleraye auprès du Père Jérôme, né Vertume Péloquin, son ancien coparoiissien et ami d'enfance, maintenant trapiste. Il n'avait, certes pas sans douleur, mis de côté tant de légitimes jouissances, et il s'était rembarqué sans espoir de retour.

Lundi, le 6 août, au son des angelus du midi, son bateau accostait à Montréal, et le soir même, sans être attendu si tôt, il tombait entre les bras des siens à Saint-Roch, mais plus déprimé et souffrant que jamais, bien que la traversée eût été pourtant des plus heureuse. Hélas ! il ne rentrait chez lui que pour y mourir.

LIVRE VIII

LE MOURANT ET SA FIN

(1900)

.

.

CHAPITRE I

LE RETOUR D'UN MOURANT. — SA DERNIÈRE MALADIE. — SES AIDES.

Par son arrivée inopinée à Saint-Roch, le curé avait grandement surpris son monde, qui le croyait toujours loin, tant il s'était soigneusement gardé de le prévenir de la dernière modification de son programme. Ne voulant absolument rien de l'apparat d'une réception publique et solennelle à son retour, il ne pouvait adopter un meilleur moyen de l'éluder.

Mais la joie escomptée, de part et d'autre, de se revoir après une si longue absence, fut-elle plus que tempérée chez les siens, en l'apercevant si amaigri, d'un teint si livide. Mon Dieu ! était-on porté à s'exclamer de prime abord, qu'il est changé ! Il ne réapparaissait plus, au vrai, que comme une ombre de ce qu'il était à son départ. Son voyage, au lieu d'avoir amélioré sa santé, avait achevé de la ruiner. Lui seul pouvait peut-être s'illusionner et encore pas aisément. Les autres voyaient avec la dernière évidence que la mort l'avait marqué comme une de ses prochaines victimes. Hélas ! il n'aurait pas même la satisfaction de raconter à ses paroissiens ses pieux pèlerinages. Une fois, pas plus, les en a-t-il entretenus à l'église très brièvement, et avec quel effort !

Peu de temps après, le premier écho de ce qui continuait à l'intéresser là-bas lui vint de son excellent compagnon de route, l'abbé Beaudry. En s'en séparant à Paris, celui-ci était parti de son côté avec l'abbé Jodoin pour Bruxelles, capitale de la Belgique. Le 2 août, il était à Cologne et lui en adressait de ses nouvelles, reçues à Saint-Roch un mois plus tard, le 3 septembre.

En substance, l'ami lui écrivait: « Depuis Bruxelles, nous continuons seuls, M. Jodoin et moi. En Allemagne, ce n'est pas très comode, vu que le français et l'anglais y sont assez rarement parlés. Nous avons visité la fameuse cathédrale de Cologne et nous serons à Marseille, le 23, afin de nous embarquer de préférence avec le pèlerinage de l'abbé Potard, quittant ce même jour pour la Terre Sainte. Nous ne serons de retour à Marseille que le 27 septembre. Quant à Rome, nous n'y retournerons pas, remettant ce voyage à une autre traversée pour voir dans ce temps-là un nouveau pape. Serez-vous alors de la partie avec nous ? »

Et l'aimable correspondant ajoutait, comme détails de la fin: « Ayant été assez longtemps en tutelle, nous voyageons seuls maintenant. Ce n'est généralement pas très difficile. On attend moins longtemps aux gares; on a de meilleures chambres, non moins bonne table; et cela coûte à peu près moitié moins cher. On a payé pour apprendre. Quant au Père Jodoin, il n'a pas encore cassé de vîtres. »

Rien ne causait tant de plaisir au curé revenu que de semblables missives. Grâce

à elles, il suivait par la pensée ceux avec qui il aurait tant aimé poursuivre jusqu'au pays de Jésus.

Néanmoins, ainsi que les fréquentes visites des confrères, elles ne mettaient que passagèrement du soleil en ses jours désormais de plus en plus sombres. Volontiers, en effet, s'empressait-on d'accourir auprès de lui, des divers points du diocèse, pour reconnaître en sympathies ce dont il avait été lui-même si prodigue, en des années meilleures, envers les autres quand ils passaient par de pareilles épreuves. Trop tôt, après leur départ, la souffrance le rappelait-elle à la réalité graduellement moins rassurante.

Pendant son congé en Europe, c'est son neveu, qui l'avait suppléé dans sa cure. Il aurait bien voulu le garder comme aide. Mais celui-ci, déjà faible, avait en le remplaçant achevé de s'épuiser et ne pouvait pas, vu l'incapacité dorénavant complète du pasteur, se charger plus longtemps de l'entier fardeau. Il dut alors céder la place à un autre et s'en aller plutôt dans le facile chapelinat de l'hospice Saint-Victor de Belœil, pendant que l'abbé Ephrem Lemonde était envoyé auprès du cher malade; ce nouvel assistant, pleinement dévoué, lui fut laissé jusqu'à la fin. Mais le neveu revenait souvent, presque toutes les semaines, et était à son chevet pour lui fermer les yeux.

Le mal, auquel succombait le si fidèle ami de tout le monde, avait son siège au foie; toutefois il souffrait en même temps de plus en plus gravement de sa bronchite, et c'est

de cette dernière, aussi plus apparente, que davantage il se plaignait.

Le 17 septembre 1894, il avait déjà, pour la protection de sa pauvre gorge, sollicité de l'évêque la permission de laisser croître sa barbe prématurément grisonnante. « Cela, ajoutait-il plaisamment, ne me rendra pas beaucoup plus laid. » Et c'est depuis lors qu'il prit figure de patriarche plus âgé qu'il ne l'était réellement.

Il ressentait depuis longtemps dans la gorge un chatouillement constant, qui l'obligeait sans répit à se dérhumer, à tousser et cracher. C'était sûrement encore plus fatigant pour lui que pour ses interlocuteurs.

Le 19 août 1900, peu après son retour d'Europe, sa maladie de foie avait continué à augmenter en acuité; étant à la retraite ecclésiastique du diocèse au séminaire de Saint-Hyacinthe, il en écrivait: « J'y occupe une petite chambre, voisine de celle du portier, en face de la procure. Hier, la journée a été bien exténuante pour moi; j'ai été obligé de trop parler. Le soir, j'avais bien mal au côté droit. Aujourd'hui, je me repose. Mgr Moreau m'a demandé si je me croyais capable de faire la retraite. Je lui ai répondu que oui, que je ne l'avais jamais manquée, depuis que je suis prêtre, et que je tiendrais le plus possible. »

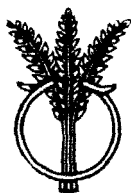
Le 26 septembre, il constatait avec stupéfaction que son embonpoint des mois précédents avait diminué de quarante-deux livres.

Mgr M. Decelles, en visite pastorale à Sainte-Victoire, le 15 octobre suivant, ayant

appris qu'il était plus mal, profita de l'occasion pour lui apporter un amical réconfort.

Le lendemain, le malade écrivait, de sa main demeurée ferme, une lettre peu encourageante, la dernière de sa vie, n'ayant plus eu ensuite la force de recommencer. On y lisait entr'autres : « Je ne sais vraiment pas trop quoi dire sur l'état de ma santé. S'il y a de la différence ce matin, c'est que je suis un peu plus faible, probablement parce que j'ai passé une mauvaise nuit, peu dormi et transpiré, depuis minuit jusqu'à cinq heures, tellement que j'ai été obligé de rester sans couvertures, tout le temps. »

Le 30 octobre, il passait la plume à sa sœur pour renseigner les parents sur ses baisses persistantes.



CHAPITRE II

DERNIERS ARRANGEMENTS ET SACREMENTS.
LA PART DE L'ÉGLISE DANS SES BIENS. — LA
MORT.

Homme d'ordre s'il en fut jamais, l'abbé Courtemanche n'avait pas attendu aux extrêmes limites de la vie pour s'occuper du règlement des affaires de sa succession. Depuis qu'il était prêtre, il avait toujours eu en tiroir un testament olographe, qu'il revîsait assez fréquemment.

Le 15 janvier 1900, il l'avait retouché et transcrit une dernière fois, quitte dans la suite à l'avoir encore corrigé et complété par divers cordiciles. Mais à la fin, averti que de celui-ci surgiraient des complications légales lors de son enregistrement, puis de son exécution, il décida, sur l'avis du notaire, de tout donner plutôt à son neveu prêtre, avec instruction néanmoins qu'après sa mort celui-ci disposerait de ses biens selon les clauses de la pièce apparemment annulée. En conséquence, fut signée, par-devant Maître Aubin, de Saint-Ours, le 12 novembre suivant, la cession entrevifs de tout son avoir, telle que conseillée. Il y était stipulé que toutefois la jouissance lui en resterait jusqu'à son décès.

Auparavant il avait placé à bon escient la plus grande partie de sa petite fortune.

Pour commencer, il avait passé, à fonds perdus, quatre mille piastres au séminaire de Saint-Hyacinthe, avec obligation de lui payer d'abord en argent à lui, ou à sa sœur Marie, une rente annuelle et viagère de cinq pour cent jusqu'à leurs trépas, puis en pension et instruction dans leur maison, à un ou plusieurs élèves présentés par son exécuteur-testamentaire et, après lui, par les curés successifs de Saint-Jude, pourvu que les bénéficiaires désignés soient des parents ou, à leur défaut, des paroissiens de ses trois anciennes cures de West-Shefford, de Saint-Louis et de Saint-Roch, et ainsi à perpétuité. Ce marché avait été définitivement conclu à Saint-Hyacinthe, par-devant le notaire Joseph-Cyprien Désautels, en date du 16 janvier 1900, alors que le donateur s'y était rendu pour la fête anniversaire du sacre de Mgr Moreau.

Le 12 novembre suivant, il avait favorisé le petit séminaire de Marieville d'un placement de quinze cents piastres, à des conditions identiques. Mais ici tout s'est tôt effondré avec l'institution elle-même. Aujourd'hui il n'y a plus rien à espérer de ce côté; au décès de la sœur du bienfaiteur ont cessé tous intérêts.

En outre, l'abbé Courtemanche avait fondé à perpétuité, par une gratification de cent piastres pour chacune, une grand'messe annuelle tant à West-Shefford qu'à Saint-Roch; à Saint-Louis, il ne laissa plus tard au curé que la jouissance d'un terrain de l'étendue d'un jardin, moyennant qu'en retour il lui chantât également une messe annuelle, aussi longtemps

que ne sera pas échu le bail emphythéotique du lot en question.

Avant de songer à Marieville, il avait offert le montant aux Sœurs Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, toujours aux mêmes conditions. Mais Mgr M. Decelles, répondant pour elles, aurait voulu limiter les charges à la mort du dernier des deux rentiers. Ce que refusa péremptoirement le donateur, qui désirait établir ici des bourses perpétuelles pour les filles comme il l'avait fait ailleurs pour les garçons, au lieu de toutes les attribuer à ceux-ci, comme il advint en définitive.

Par son testament, il léguait ensuite trois cents piastres à des neveux et nièces, cent piastres aux pauvres de chacune de ses trois anciennes cures, cent piastres à chacune de ses deux sœurs survivantes à condition qu'elles lui fassent célébrer une grand'messe annuellement jusqu'à leur décès, de même à son neveu prêtre, qui la lui chantera lui-même; à part cela, il s'assurait cent messes basses d'un écu, alors que le tarif n'en était que de vingt-cinq sous, puis également, outre deux services solennels, il s'était marqué un bon nombre de grand'messes encore, dont l'une à perpétuité chaque année dans sa paroisse natale.

Quand tout eut été acquitté, entr'autres les quatre-vingt-quinze piastres de taxes au gouvernement de Québec sur la succession, il resta huit cents piastres en caisse.

Ce résidu devait, suivant les intentions du testateur, être soigneusement mis en réserve pour la pension et l'instruction d'enfants, filles ou garçons, de sa parenté d'abord et après

elle de ses anciennes cures, toujours au choix de son exécuteur-testamentaire et de ses successeurs, les curés de Saint-Jude.

En sorte que tout compté, fondations, legs, dépenses de la fin et surplus, la fortune du défunt ne se totalisait pas tout à fait à huit mille piâstres nettes.

Comme on l'a sans doute remarqué, dans sa distribution il avait fait large la part de l'Église; il lui donnait effectivement presque tout, en bon fils qu'il avait toujours été pour elle; il était après tout conséquent jusqu'à la fin avec lui-même, puisqu'il en avait constamment subventionné les entreprises autant que ses moyens le lui permettaient.

Cependant la maladie, sans relentissement, impitoyable, au milieu de douleurs souvent aiguës, ne cessait d'incliner vers la tombe sa généreuse victime.

Le lendemain de ses derniers arrangements temporels, le 13 novembre, il avait reçu l'extrême-onction des mains de son ami de cœur Mgr M. Decelles, mandé et accouru sans retard au chevet du mourant.

C'étaient, avec de nombreuses absolutions et communions encore, les suprêmes consolations de la religion à son ministre, au seuil de l'éternité.

Trois semaines plus tard, mercredi, le 5 décembre, édifiant, résigné, au milieu d'une dernière invocation s'éteignant avec lui sur ses lèvres, il s'endormait doucement dans le Seigneur, comme ces bons serviteurs confiants, qui s'en vont à la récompense.

CHAPITRE III

NOMBREUSES ET ÉLOGIEUSES NÉCROLOGIES. —
LES FUNÉRAILLES. — L'ORAISON FUNÈBRE PAR
MGR M. DECELLES. — LA SÉPULTURE.

Dès la mort de l'abbé Courtemanche, les journaux n'eurent qu'une voix pour signaler la perte, que venait de subir le clergé du diocèse de Saint-Hyacinthe. Quatre d'entr'eux, *Le Journal* et *La Presse* de Montréal, *La Tribune* de Saint-Hyacinthe et *Le Sorelois* de Sorel y allaient de leurs éloges, le surlendemain; *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* les imitait, le 11, et *Le Journal de Waterloo*, le 13.

Ce dernier, rédigé par l'avocat Antoine Chagnon, son confrère de classe même pour une partie de sa théologie au séminaire de Saint-Hyacinthe, décernait au défunt le glorieux titre de « modèle du curé de paroisse, qui faisait un travail si utile et si efficace dans la vigne du Seigneur »; et l'auteur ne parlait-il pas en pleine connaissance de cause ? Ils s'étaient si intimement connus tous deux.

Tous s'attachaient à mettre en relief l'esprit d'ordre du regretté pasteur, sa franchise hors pair, son indéfectible affection particulièrement pour ses amis dans le sacerdoce. Ils notaient comme ces derniers avaient été empressés et nombreux à le visiter sur son lit de douleurs.

Au *Courrier*, c'est l'abbé, plus tard le prélat domestique Mgr Pierre Decelles, alors chancelier de l'évêché, qui tenait la plume; il s'arrêta à mentionner spécialement sa foi vive ainsi que sa filiale soumission à ses supérieurs.

On a rarement observé pareil concert de louanges, au décès d'un simple curé; les témoignages les plus sympathiques arrivaient à l'unisson de tous côtés.

En attendant les funérailles, fixées au mardi, le 11, la dépouille mortelle fut exposée en chapelle ardente dans son presbytère et, pendant les cinq jours qu'elle y demeura, il y eut foule continuellement à prier auprès d'elle; la paroisse, peut-on affirmer, y défila plusieurs fois. Tous ressentaient si profondément la grandeur de leur perte et le besoin de s'acquitter d'une dette de reconnaissance à son égard.

La veille des obsèques, beaucoup avaient assisté avec respect et ferveur à la cérémonie de la levée du corps et de sa translation à l'église, et la nuit suivante se tint là comme une pieuse veillée des armes, les hommes s'y relevant en nombre et sans interruption.

Plus de cinquante prêtres, le matin, se joignaient aux parents et paroissiens pour les suprêmes hommages et suffrages, au pied des autels.

Le Père Martineau, jésuite et curé de l'Immaculée-Conception alors Saint-Grégoire-le-Thaumaturge de Montréal, confrère de classe du défunt, célébra la messe solennelle des morts et Mgr M. Decelles, avant de donner l'absoute, prononça une de ses plus éloquentes oraisons

funèbres. Il fut d'autant plus touchant qu'il pouvait entrer dans plus de détails et mieux analyser les sentiments de son ami de toujours,



L'abbé D. MEUNIER



L'abbé U. BRUNEL



Mgr M. DECELLES



L'abbé P. BENOIT



L'abbé E. LEMONDE

désormais couché dans son cercueil. Plusieurs essayèrent des larmes en l'entendant. C'est que celui qui s'en allait avait aimé et été aimé; c'était l'adieu à un cœur d'or.

Étaient au trône avec l'évêque le chanoine O'Donnell et M. Isidore Hardy, tous deux à leur retraite, l'un à Saint-Hyacinthe, l'autre à Sorel; servaient comme diacre et sous-diacre M. Beaudry, le bon camarade de voyage, et l'abbé Lessard, d'Upton, comme le défunt originaire de Saint-Jude.

Ses autres compagnons du dernier pèlerinage étaient aussi présents, ainsi que tous les curés et vicaires voisins; s'étaient unis à eux: les abbés Primeau, de Boucherville; Boivin, de Saint-Césaire; Balthazard, de Sainte-Brigide; Chartier, de Sainte-Madeleine; Guilbert et Séguin, de Sainte-Anne-de-Sorel; Charbonneau, de Saint-Hilaire; Blanchard, de Saint-Louis; Meunier, de Sainte-Angèle; Bouvier, d'Acton-Vale; Saint-Louis, de Stanbridge; Leduc, de Saint-Robert; Bernard ainsi que ses vicaires Anthime Roy et Laviolette, de Saint-Pierre de Sorel; Gendron, du séminaire de Saint-Hyacinthe, et Daoust, de l'évêché; Boulay, de Richelieu; Vincent, de Mont-Saint-Grégoire; Cormier, de Saint-Barnabé; Gaudreau, de Saint-Sébastien; Foisy, d'Henryville; Lemieux, du petit séminaire de Marieville; Leduc, de Roxton-Falls; Messier, de Sabrevois; Bonin, de Clarenceville; et plusieurs encore, parmi lesquels le neveu, exécuteur-testamentaire.

L'inhumation, telle qu'explicitement demandée, eut lieu au pied de la grande croix du cimetière, à côté des restes du premier curé de la paroisse. Il pensait que là on l'oublierait moins vite que dans la crypte quasi impénétrable de l'église. Toutefois, outre le monument pour marquer l'endroit de sa sépul-

ture, il voulait dans le lieu saint un marbre à sa mémoire. C'est qu'il prenait ses précautions pour s'assurer le plus de prières possible. Quand on a eu tant et de si lourdes responsabilités, on a peur du purgatoire. Et il savait par expérience combien d'ordinaire est peu résistant le souvenir des trépassés.

Sur sa tombe on grava: « J'ai cru, je vois. » En effet pour le chrétien qui a vécu de la foi, c'est bien la claire vision béatifique qui l'attend. Si une expiation la retarde, elle ne doit pas moins venir pour sa récompense.

Dans son testament, il avait également exprimé le désir que l'oraison funèbre fut prononcée « par son bon ami Mgr Maxime Decelles », « parce que, ajoutait-il, je crois utile aux fidèles de leur rappeler ce qu'est le prêtre et ce qu'il a fait pour eux ».

Puis le livre se ferma à jamais sur cette vie, qui n'avait duré que cinquante-trois ans. Tout abrégée qu'elle fût, elle méritait d'être racontée, au moins dans un humble volume comme celui-ci, d'autant plus que par elle on apprend quelles furent les existences de la presque totalité de nos curés canadiens, à la fin du dix-neuvième siècle.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	7

LIVRE PREMIER

L'ENFANT

(1847-1860)

I. — Naissance et baptême. — Prénoms et saint patron. — A l'église en pleine tempête.....	11
II. — Sa famille. — Le père et la mère. — La pauvreté des débuts.....	14
III. — La paroisse natale. — Histoire et description. — La vie primitive de ses pionniers...	18
IV. — La maisonnée. — Les grands-parents, parents et enfants. — L'édifiante atmosphère familiale.....	21
V. — La terre paternelle. — Ses deux maisons successives. — Comment défrichait et on se reposait.....	25
VI. — La ferme et le paysage environnant. — Son frère et ses sœurs. — Les amusements. — La messe blanche.....	31
VII. — Son entrée à l'école. — Les instituteurs Fortier et Lamoureux. — Leur enseignement...	38
VIII. — Sa conduite à l'école. — Sa mémoire et son jugement. — La première communion ; la confirmation. — Son plus lointain souvenir...	41
IX. — Le cercle agrandi des amis. — Fin de ses études primaires. — L'intervention du curé. — Son entrée au séminaire de Saint-Hyacinthe...	45

LIVRE DEUXIÈME

L'ECOLIER

(1860-1868)

I. — Le séminaire de Saint-Hyacinthe. — Site, description et histoire. — Impressions du nouvel externe de Saint-Jude.....	53

II. — Directeurs et élèves du séminaire. — Les professeurs de Joseph-Israël. — Leurs qualités et dévouement.	57
III. — Dans le cinquantième cours. — Le nombre de ses élèves. — Les multiples remaniements.	64
IV. — Ses principaux confrères. — Leurs succès. — Notes biographiques.	69
V. — La vie au collège, en particulier celle de l'externe. — Le travail et les amusements. — Joseph-Israël s'affirme comme chef.	73
VI. — Le programme des études au séminaire. — A défaut de manuels. — La journée de travail.	78
VIs. — Ses succès au collège. — Les places occupées dans ses classes. — Ses prix.	82
VIII. — Sorties et rentrées du collège. — En vacances et leurs distractions. — Les visites au curé de la paroisse.	88
IX. — L'élève sans reproche. — Ses qualités maîtresses. — L'estime de ses condisciples. — Le prix de sagesse.	95
X. — Le directeur de conscience de Joseph-Israël. — Son mépris des plaisirs du monde et la solidité de sa vocation. — L'appel au sacerdoce.	99

LIVRE TROISIÈME

LE SEMINARISTE

(1868-1872)

I. — Son entrée dans la cléricature ecclésiastique. — Comment on la faisait à cette époque. — Les deuils qui l'enveloppèrent.	105
II. — Son professorat. — Ses qualités et succès dans l'enseignement. — Son impartialité. — Ses principaux élèves.	109
III. — Les études et la piété du séminariste. — Comment il résistait. — Le sauvetage de l'abbé Damase Decelles.	114
IV. — Ses délassements. — Le pain de Sarrazin. — Ses dernières vacances. — La promotion au sacerdoce.	118

LIVRE QUATRIÈME

LE VICAIRE

(1872-1876)

- I. — La première messe du nouveau prêtre. — Sa situation vis-à-vis l'évêque. — Ses vicariats... 127
- II. — Le bon vicaire. — Son assiduité auprès des malades et ses sermons. — Sa promotion à la cure..... 131

LIVRE CINQUIÈME

LE CURE DE WEST-SHEFFORD

(1876-1884)

- I. — Sa première cure. — A Shefford dans les cantons. — Le dénuement du poste..... 139
- II. — L'ignorance religieuse de son peuple. — Quelques originalités. — Ses instructions..... 145
- III. — Un difficile règlement de dîme. — Le curé quitte sa paroisse durant six semaines. — Tout s'arrange..... 149
- IV. — Le calme se rétablit dans sa paroisse. — Fondation d'écoles. — Tapage autour d'un décès sans sacrements..... 155
- V. — Efforts pour mettre de la piété dans la paroisse. — Une éclatante guérison miraculeuse. Les quarante-heures..... 161
- VI. — Les édifices religieux à renouveler. — Amélioration de la mentalité des paroissiens. — Son anglais..... 165
- VII. — Son règlement de vie. — Neveu et nièces. — Un mariage original..... 170
- VIII. — Ses congés. — Visites aux confrères et parents. — Ses randonnées de longs cours. — Son pénible voyage de Saint-Jude..... 176
- IX. — Ses récréations et menues excursions. — Pêche et canotage. — Aux lacs de Brome et Tétéreau. Chez les Caron..... 183
- X. — Le village de Shefford, ce qu'il était. — Les adieux du pasteur. — Le départ..... 188

LIVRE SIXIÈME

LE CURE DE SAINT-LOUIS

(1884-1889)

- I. Saint-Louis-de-Bonsecours. — Coup-d'œil général. — Son village. — L'acclimation du nouveau curé. 195
- II. — Mort de sa mère. — Les danses en a. — Les fréquentations de l'époque. — Le premier prêtre de la paroisse. 199
- III. — Amendement au règlement de dîme. — Décharge de la fabrique. — Une invasion de sauterelles. — Des funérailles militaires. 205
- IV. — Quelques voyages de longs cours. — En Nouvelle-Angleterre et à New-York. — A Niagara et dans les provinces maritimes. 210
- V. — Le voyageur modèle. — Ses exercices de piété sur la route. — Sa promotion à Saint-Roch. 215

LIVRE SEPTIÈME

LE CURE DE SAINT-ROCH

(1889-1900)

- I. — Son arrivée à Saint-Roch. — Description de la paroisse. — Ses habitants. — Son établissement religieux. 221
- II. — Les curés voisins et ses autres confrères. — Comment on se visitait. — Ses intimes. 225
- III. — Un conventum de confrères de classe chez lui. — Ordination d'un neveu. — Son zèle pour l'instruction dans sa famille. 231
- IV. — Le couvent de Saint-Roch. — Un difficile changement de bedeau. — Mort du curé-fondateur de la paroisse. — Amendement au décret de dîme. 236
- V. — L'administrateur soigneux. — L'ordre dans ses tenues de comptes. — Sa correspondance. — Mort de son père. 241
- VI. — L'histoire de sa famille en Canada. — Il la compile et publie. — Son origine française. — Le premier ancêtre. 247

VII. — Les deuxième et troisième générations de sa lignée ancestrale. — Migration de la Pointe-aux-Trembles à Saint-Antoine-sur-Richelieu par la Rivière-des-Prairies. — Fin de l'âge héroïque.	252
VIII. — Le fondateur d'une lignée d'hommes forts. — A la bataille de Carillon et au siège de Québec. — Une mort dramatique.	258
IX. — L'aïeul et bon père de famille. — Soldat de 1812. — La migration de Saint-Antoine à Saint-Jude.	263
X. — Le pasteur au dévouement inébranlable pour ses ouailles. — Leurs grandes retraites. — Contre l'alcoolisme. — Ordination et mort de l'abbé Lapointe. — En garde contre un maniaque.	268
XI. — Dans la fournaise électorale. — La question des écoles manitobaines. — Devoir et déboires.	273
XII. — Ses noces d'argent sacerdotales. — Messe et banquet. — Concert unanime d'actions de grâces et d'hommages.	277
XIII. — L'homme fort et Louis Cyr. — Ses aumônes bien ordonnées. — Un faux Trappiste.	281
XIV. — Son voyage au Manitoba. — A Chicago. — Au lac Saint-Jean. — Ses retraites pastorales annuelles et leurs prédicateurs.	285
XV. — Le voyage d'Europe. — L'Angleterre. — En France. — Son pèlerinage à Paray-le-Monial.	289
XVI. — En Suisse. — A travers les Alpes. — Puis en Italie. — A Padoue et à Lorette.	295
XVII. — Dans la Ville-Eternelle. — L'audience du pape. — A Lourdes. — Le retour.	300

LIVRE HUITIÈME

LE MOURANT ET SA FIN

(1900)

I. — Le retour d'un mourant. — Sa dernière maladie. — Ses aides.	309
II. — Derniers arrangements et sacrements. — La part de l'Eglise dans ses biens. — La mort.	314
III. — Nombreuses et élogieuses nécrologies. — Les funérailles. — L'oraison funèbre par Mgr M. Decelles. — La sépulture.	318

TABLE DES GRAVURES

Ses père et mère: Narcisse Courtemanche et Angèle Gosselin.....	15
L'aïeule Marguerite Payan.....	24
Son frère Léandre.....	33
Ses trois sœurs Adéline, Aurélie et Marie Courtemanche.....	35
Quatre directeurs du collège de Saint-Hyacinthe: Mgr Raymond, MM. Désaulniers, Ouellette et Lévêque.....	58
Six de ses professeurs: MM. Dufresne, Lecomte, Gendron, Prince, Allaire et Dumesnil.....	61
Sa classe de rhétorique.....	66
Trois de ses confrères de classe: MM. les abbés Bertrand, Huet et Leduc.....	72
Ses portraits en versification et finissant.....	76
L'abbé Fortin.....	90
Ses portraits, à son entrée dans la cléricature et à son ordination.....	106
Ses élèves en méthode.....	110
Deux de ses élèves: le chanoine Beaudry et l'abbé V. Roy.....	116
Les abbés Drolet, D. Decelles et V. Chartier.....	121
Carte du diocèse de Saint-Hyacinthe.....	129
L'abbé Courtemanche, vicaire à Saint-Ours.....	132
Sa sœur et ménagère Marie Courtemanche.....	141
L'abbé Courtemanche, curé de Shefford.....	146
Ses quatre évêques: Ngrs Prince, J. et C. Larocque, et Moreau.....	150
Les abbés A. Dupuy et Blanchard.....	177
Les abbés G. Raymond et J. Beaudry.....	197
L'abbé Courtemanche, curé de Saint-Louis, et sa signature.....	206
Son cousin Jean Lepire.....	212
Les abbés Bouvier, Charbonneau et Gaudreau.....	226
L'abbé E. Lessard.....	228
Son neveu, l'abbé J.-B.-A. Allaire.....	234
L'abbé Courtemanche, curé de Saint-Roch.....	243
A ses noces d'argent: les abbés J. Dupuy, Jodoin, Laflamme, Saint-Louis, G. Roy et Sénécal.....	279
Louis Cyr.....	282
Groupe des pèlerins à Rome.....	302
Mgr M. Decelles, MM. les abbés Brunel, Meunier, P. Benoît et Lemonde.....	320